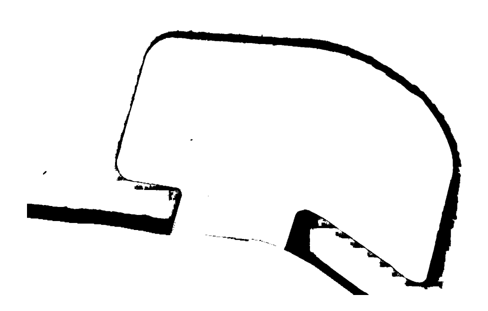

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



63064,

HISTOIRE LITTERAIRE DE MONSIEUR DE VOLTAIRE

PAR

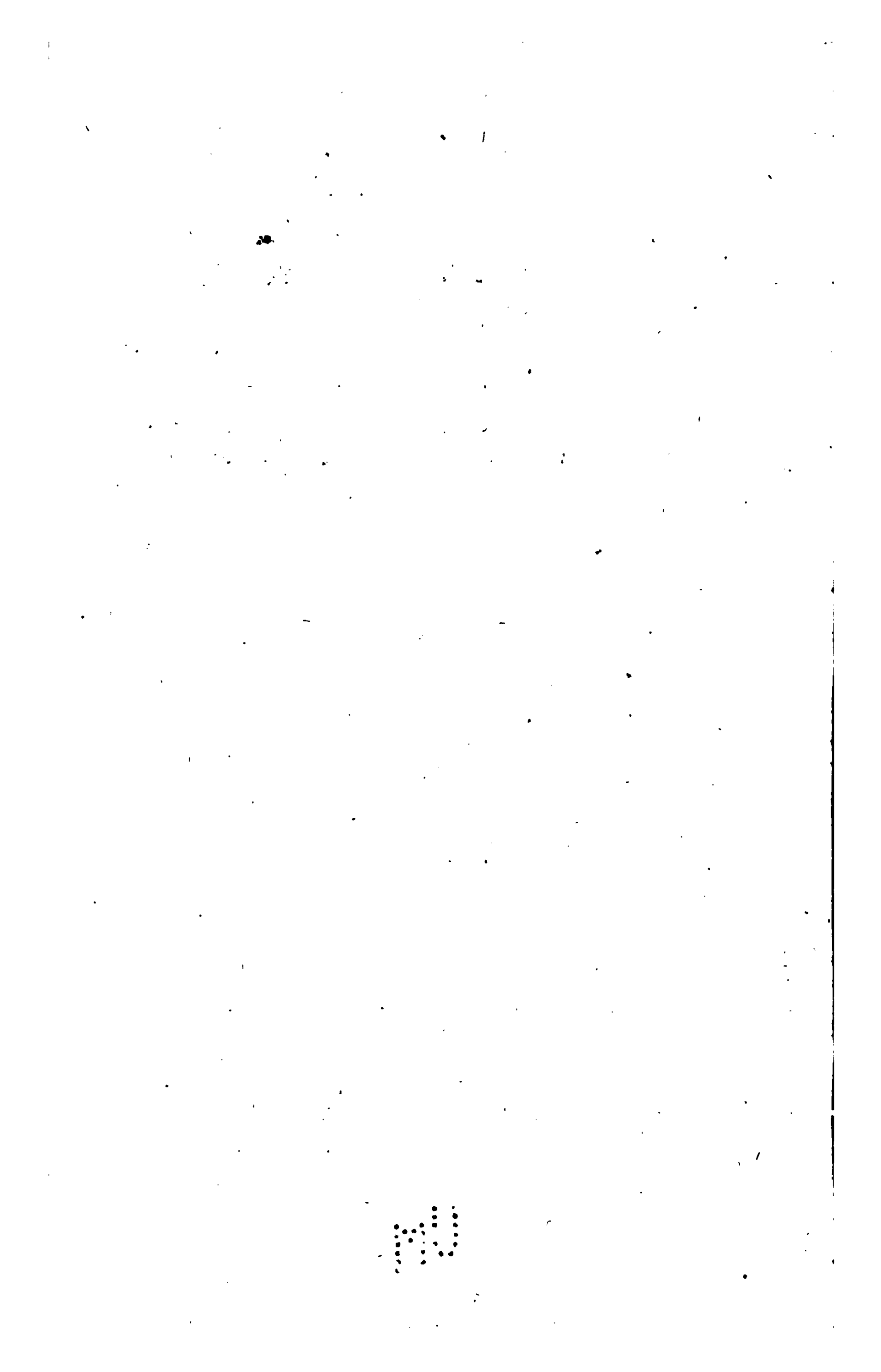
MR. LE MARQUIS DE LUCHET. Jean Pierre Louis de la Roche du Maine



TOME VI.

A CASSEL,

IMPRIMÉ CHEZ P. O. HAMPE. 1780.



HISTOIRE LITTERAIRE DE MONSIEUR DE VOLTAIRE.

LETTRE A MONSIEUR DE LA FAYE en 1718.

La Faye, ami de tout le monde,
Qui ſavez le ſecret charmant
De réjouïr également
Le philoſophe, l'ignorant,
Le galant à perruque blonde;
Vous qui rimez, comme Ferrand,
Des Madrigaux, des Epigrammes,
Qui chantez d'amoureuſes flammes

Sur votre luth tendre & galant,
Et qui même aſſez hardiment
Oſâtes prendre votre place
Auprès de Malherbe & d'Horace,
Quand vous alliez ſur le Parnaſſe
Par le Caffé de la Laurent.

Je voudrois bien aller auſſi au Parnaſſe, moi qui vous parle, j'aime les Vers à la fureur; mais j'ai un petit malheur, c'eſt que j'en fais de déteſtables, & j'ai le plaiſir de jetter tous les ſoirs au feu tout ce que j'ai barbouillé dans la journée. Par fois je lis une belle ſtrophe de Mr. de la *Motte*, & alors je me dis tout bas: petit miſérable, quand feras-tu quelque choſe d'auſſi bien? le moment d'après c'eſt une ſtrophe peu harmonieuſe & un peu obſcure, & je me dis: garde-toi d'en faire autant. Je tombe ſur un Pſeaume ou ſur une Epigramme ordurière de

Rouſſeau: cela éveille mon odorat. Je veux lire ſes autres ouvrages, mais le livre me tombe des mains: je vois des Comédies à la glace, des Opéras fort au deſſous de ceux de l'Abbé *Pic*: une Epître au Comte *d'Ayen*, qui eſt à faire vomir: un petit voyage de *Rouen* fort inſipide: une Ode à Mr. *Duché* fort au deſſous de tout cela; mais ce qui me révolte & qui m'indigne, c'eſt le mauvais cœur qui perce à chaque ligne. J'ai lû ſon Epître à *Marot*, où il y a de très beaux morceaux; mais je crois y voir plûtôt un enragé qu'un Poëte. Il n'eſt pas inſpiré, il eſt poſſédé: il reproche à l'un, ſa priſon; à l'autre, ſa vieilleſſe: il appelle celui-ci *Athée*, celui-là *Marouffle*; où eſt donc le mérite de dire en Vers de cinq pieds des injures ſi groſſieres? Ce n'étoit pas ainſi qu'en uſoit

Monſieur *Deſpréaux*, quand il ſe jouoit aux dépens des mauvais Auteurs; auſſi ſon ſtile étoit doux & coulant; mais celui de *Rouſſeau* me paroît inégal, recherché, plus violent que vif, & teint, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, de la bile qui le dévore. Peut-on ſouffrir qu'en parlant de Mr. *Crébillon*, il diſe qu'il vient de ſa griffe *Apollon* moleſter? Quels Vers que ceux-ci!

Ce rimeur ſi ſévere
Devient amer, quand le cerveau lui tinte,
Plus qu'aloës ni jus de coloquinte.

De plus, toute cette Epître roule ſur un raiſonnement faux; il veut prouver que tout homme d'eſprit eſt honnête homme, & que tout ſot eſt un fripon; mais ne feroit-il pas la preuve trop évidente du contraire? ſi pourtant c'eſt véritablement de l'eſprit que le ſeul talent de la verſification,

je m'en rapporte à vous & à tout *Paris. Rousseau* ne passe point pour avoir d'autre mérite; il écrit si mal en Prose que son factum est une des pièces qui ont servi à le faire condamner, au contraire le factum de Mr. *Saurin* est un chef-d'œuvre, *& quid facundia posset, tum paruit.* Enfin, vous voulez que je vous dise franchement mon petit sentiment sur M. M. *de la Motte* & *Rousseau.* Mr. *de la Motte* pense beaucoup, & ne travaille pas assez ses Vers, *Rousseau* ne pense gueres, mais il travaille ses Vers beaucoup mieux; le point seroit de trouver un Poëte qui pensât comme *la Motte*, & qui écrivit comme *Rousseau*, (quand *Rousseau* écrit bien s'entend) mais,

Pauci quos æquus amavit
Juppiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,
Dis geniti potuere . . . . . .

J'ai bien envie de revenir bientôt ſouper avec vous, & raiſonner de Belles Lettres: je commence à m'ennuyer beaucoup ici. Or il faut que je vous diſe ce que c'eſt que l'ennui:

Car vous, qui toûjours le chaſſez,
Vous pourriez l'ignorer peut-être;
Trop heureux ſi ces vers, à la hâte tracés,
Ne vous l'ont déja fait connoître!
C'eſt un gros Dieu lourd & peſant,
D'un entretien froid & glaçant,
Qui ne rit jamais, toûjours baille,
Et qui depuis cinq ou ſix ans,
Dans la foule des courtiſans,
Se trouvoit toûjours à Verſailles.
Mais on dit que tout de nouveau
Vous l'allez revoir au Parterre,
Au *Capricieux* de Rouſſeau:
C'eſt là ſa demeure ordinaire.

Au reſte je ſuis charmé que vous ne partiez pas ſitôt pour *** *Genes*,

votre Ambaſſade m'a la mine d'être pour vous un bénéfice ſimple; faites-vous payer de votre voyage & ne le faites point; ne reſſemblez point à ces politiques errans qu'on envoye de *Parme* à *Florence*, & de *Florence* en *Holſtein*, & qui reviennent enfin ruinés dans leur pays pour avoir eu le plaiſir de dire *le Roi mon maître*. Il me ſemble que je vois des Comédiens de campagne qui meurent de faim, après avoir joué le rôle de *Céſar* & de *Pompée*.

Non, cette brillante folie,
N'a point enchaîné vos eſprits:
Vous connoiſſez trop bien le prix
Des douceurs de l'aimable vie
Qu'on vous voit mener à Paris
En aſſez bonne compagnie;
Et vous pouvez bien vous paſſer
D'aller loin de nous profeſſer
La politique en Italie.

LETTRE
DE
MONSIEUR DE VOLTAIRE
AU
DOCTEUR SWIFT.

Londres à la Perruque Blanche, Cowent Garden Dec. 14. 1727.

Vous ſerez ſurpris de recevoir un *Eſſai* en Anglois (*) d'un voyageur françois. Je vous prie, ayez de

(*) Il s'agiſſoit d'un Eſſai ſur les Guerres civiles de France, dont il fit la baſe de la *Henriade*, Poëme épique devenu bien célebre depuis. Il fût mis à la Baſtille, & ayant obtenu ſon élargiſſement, il paſſa en Angleterre & ſollicita des Souſcriptions pour ſon Poëme. En une année & demie, il apprit parfaitement nôtre langue & en 1727, date de cette Lettre, il écrivit l'Ecoſſaiſe ci mentionnée, avec un autre ſur la Poëſie épique des Nations de l'Europe depuis *Homere* jusqu'à *Milton*.

l'indulgence pour un de Vos admirateurs, qui doit le goût qu'il a pour votre langue à vos ouvrages; ce goût qui l'a entraîné dans l'entreprise hazardeuse d'écrire en anglois. Vous verrez par l'Avertissement que j'ai certains desseins sur Vous, & qu'il faut que je Vous fasse connoître pour la gloire de votre pays, & pour l'instruction du mien. Ne me défendez pas aumoins d'orner ma rélation de votre nom. Souffrez que j'aye la satisfaction de parler de Vous comme la postérité en parlera.

En même tems je prends la liberté de Vous prier d'employer un peu votre crédit en Irlande, pour me procurer quelques souscriptions à la *Henriade*, qui est presque achevée, & qui ne paroît pas encore, faute d'un peu de secours. La souscrip-

tion n'eſt que d'une Guinée d'avance. Je ſuis avec la plus grande eſtime, & la plus parfaite réconnoiſſance, Mr. Votre très &c.



AU MEME.

Monsieur.

L'Autre jour, j'envoyai une Cargaison de sottises françoises au Vice-Roi. Milady *Bolinbroke* s'est chargée de vous procurer un exemplaire de la *Henriade;* elle souhaite de faire cet honneur à mon ouvrage, & j'espere que le mérite de vous être présenté par ses mains, lui servira de récommandation. Cependant si elle ne l'a pas fait encore, je vous prie d'en prendre un de la Cargaison qui se trouve à présent dans le Palais du Vice-Roi. Je vous souhaite l'Ouye Bonne. Dès que vous l'aurez rien ne vous manquera. Je n'ai pas vû Mr. *Pope* cet hyver; mais j'ai vû le troisième Volume des *Miscellanéa*, & plus je lis vos ouvrages plus

j'ai honte des miens. Je ſuis avec reſpect, eſtime, & la plus parfaite réconnoiſſance

Votre très &c. VOLTAIRE.



AU MEME.

Vendredi 16.

Monſieur.

Je Vous envoye ci-joint deux Lettres, l'une de Mr. *de Morville* nôtre Secrétaire d'Etat, & l'autre pour Mr. *des Maiſons*, déſirant & dignes tous les deux de faire votre connoiſſance. Ayez la bonté de me faire ſavoir, ſi Vous avez deſſein de prendre la route de *Calais* ou celle de *Rouen*. Si Vous prenez la réſolution de paſſer par *Rouen*, je Vous donnerai des Lettres pour une bonne Dame, qui vit à ſa terre tout près de *Rouen*. Elle Vous recevra comme Vous le méritez. Vous y trouverez deux ou trois de mes amis intimes, qui ſont vos admirateurs, & qui ont appris l'Anglois depuis que je ſuis en

Un ami, ou peut-être un parent de feu Mr. *de Campiſtron*, me fait des reproches pleins d'amertume & de dureté, de ce que j'ai, dit-il, inſulté à la mémoire de cet illuſtre Ecrivain, dans une brochure de ma façon, & que je me ſuis ſervi de ces termes indécens, *le pauvre Campiſtron*. Il auroit raiſon ſans doute de me faire ce reproche, & Vous, Meſſieurs, de l'imprimer ſi j'avois en effet été coupable d'une groſſiereté ſi éloignée de mes mœurs. C'a été pour moi une ſurpriſe également vive & douloureuſe, de voir que l'on m'impute de pareilles ſottiſes. Je ne ſais ce que c'eſt que cette brochure, je n'en ai jamais entendu parler. Je n'ai fait aucune brochure en ma vie; ſi jamais homme devoit être à l'abri d'une pareille accuſation, j'oſe dire que c'étoit moi, Meſſieurs.

Depuis

Depuis l'âge de ſeize ans, où quelques Vers un peu ſatyriques, & par conſéquent très condamnables, avoient échappé à l'imprudence de mon âge, & au reſſentiment d'une injuſtice, je me ſuis impoſé la loi de ne jamais tomber dans ce déteſtable genre d'écrire. Je paſſe mes jours dans des ſouffrances continuelles de corps qui m'accablent, & dans l'étude des bons livres qui me conſole; j'apprens quelquefois dans mon lit, que l'on m'impute à *Paris* des pièces fugitives, que je n'ai jamais vues, & que je ne verrai jamais. Je ne puis attribuer ces accuſations frivoles à aucune jalouſie d'Auteur; car qui pourroit être jaloux de moi? mais quelque motif qu'on ait pû avoir pour me charger de pareils écrits, je déclare ici, une bonne fois pour toutes, qu'il n'y a perſon-

ne en France, qui puiſſe dire que je lui aye jamais fait voir, depuis que je ſuis hors de l'enfance, aucun écrit ſatyrique en Vers ou en Proſe, & que celui-là ſe montre qui puiſſe ſeulement avancer que j'ai jamais applaudi un ſeul de ces écrits, dont le mérite conſiſte à flatter la malignité humaine.

Non ſeulement je ne me ſuis jamais ſervi de termes injurieux, ſoit de bouche, ſoit par écrit, en citant feu Monſieur *de Campiſtron*, dont la mémoire ne doit pas être indifférente aux gens de Lettres ; mais je me ſuis toûjours révolté contre cette coutume impolie, qu'ont priſe pluſieurs jeunes gens, d'appeller par leur ſimple nom des Auteurs illuſtres qui méritent des égards.

Je trouve toûjours indigne de la politeſſe françoiſe, & du reſpect que

les hommes ſe doivent les uns aux autres, de dire *Fontenelle*, *Chaulieu*, *Crébillon*, *la Motte*, *Rouſſeau*, &c. & j'oſe dire que j'ai corrigé quelques perſonnes de ces manieres indécentes de parler, qui ſont toûjours inſultantes pour les vivans, & dont on ne doit ſe ſervir envers les morts, que quand ils commencent à devenir anciens pour nous. Le peu de curieux qui pourront jetter les yeux ſur les Préfaces de quelques pièces de Théatre que j'ai hazardées, verront que je dis toûjours le grand *Corneille*, qui a pour nous le mérite de l'Antiquité, & que je dis, Monſieur *Racine* & Monſieur *Deſpréaux*, parcequ'ils ſont preſque tous mes contemporains.

Il eſt vrai que la Préface d'une Tragédie, adreſſée à Milord *Bolingbrooke*, rendant compte à cet illuſtre

Anglois des défauts & des beautés de nôtre Théatre, je me suis plaint avec justice que la galanterie dégrade parmi nous la dignité de la Scène; j'ai dit, & je le dis encore, que l'on avoit applaudi ces Vers d'*Alcibiade*, indignes de la Tragédie.

Hélas! qu'est-il besoin de m'en entretenir?
Mon penchant à l'amour, je l'avouerai sans peine,
Fût de tous mes malheurs la cause trop certaine:
Mais bien qu'il m'ait causé des chagrins des soupirs,
Je n'ai pû refuser mon ame à ses plaisirs;
Car enfin, Amintas, quoiqu'on en puisse dire,
Il n'est rien de semblable à ce qu'il nous inspire.
Où trouve-t-on ailleurs cette vive douceur
Capable d'enlever, de calmer un cœur?
Ah! lorsque pénétré d'un amour véritable
Et gémissant aux pieds d'un objet adorable,
J'ai connu dans ses yeux timides ou distraits
Que mes soins de son cœur avoient troublé la paix;

Que par l'aveu ſecret d'une ardeur mutuelle
La mienne a pris encore une force nouvelle;
Dans ces tendres inſtants j'ài toûjours éprouvé
Qu'un mortel peut ſentir un bonheur achevé.

J'aurois pû dire avec la même vérité, que les derniers ouvrages du grand *Corneille* ſont indignes de lui, & ſont inférieurs à cet *Alcibiade*, & que la Benerice de Mr. de *Racine* n'eſt qu'une Elegie bien écrite, ſans effacer la mémoire de ces grands hommes. Ce ſont les fautes de ces Ecrivains illuſtres, qui nous inſtruiſent; j'ai cru même faire honneur à Mr. de *Campiſtron*, en le citant à des étrangers, à qui je parlois de la Scène françoiſe: de même que je croirois rendre hommage à la mémoire de l'inimitable *Moliere*, ſi pour faire ſentir les défauts de nôtre Scène comique, je diſois que d'ordinaire les intrigues de nos Co-

médies ne ſont menagées que par des valets, que les plaiſanteries ne ſont preſque jamais dans la bouche des maîtres, & que j'apportaſſe en preuve la pluspart des pièces de ce charmant génie, qui malgré ce défaut, & celui de ſes dénouemens, eſt ſi au deſſous de *Plaute* & de *Terence.*

J'ai ajouté qu'*Alcibiade* eſt une pièce ſuivie, mais foiblement écrite; le défenſeur de Mr. de *Campiſtron* m'en fait un crime: mais qu'il me ſoit permis de me ſervir de la réponſe d'*Horace*:

Nempe incompoſito dixi pede currere verſus
Lucili: quis tam lucili fautor inepte eſt;
Ut non hoc fateatur?

On me demande ce que j'entends par un ſtile foible, je pourrois répondre, le mien. Mais je vais tâ-

cher de débrouiller cette idée, afin que cet écrit ne ſoit pas abſolument inutile, & que ne pouvant par mon exemple prouver ce que c'eſt qu'un ſtile noble & fort, j'eſſaye aumoins d'expliquer mes conjectures, & de juſtifier ce que je penſe en général du ſtile de la Tragédie d'*Alcibiade*.

Le ſtile fort & vigoureux, tel qu'il convient à la Tragédie, eſt celui qui ne dit ni trop ni trop peu, & qui fait toûjours des tableaux à l'eſprit, ſans s'écarter un moment de la paſſion.

Ainſi *Cléopatre* dans *Rodogune* s'écrie:

Trône, à t'abandonner je ne puis conſentir,
Par un coup de tonnerre il en vaut mieux ſortir.
Tombe ſur moi le ciel, pourvû que je me venge,

Voilà du ſtile très-fort, & peut-être trop. Le Vers qui ſuit

Il vaut mieux mériter le ſort le plus étrange.

eſt du ſtile le plus foible.

Le ſtile foible, non ſeulement en Tragédie, mais en toute Poëſie, conſiſte encore à laiſſer tomber ſes Vers deux à deux, ſans entremêler de longues périodes & de courtes, & ſans varier la meſure, à rimer trop en épithetes, à prodiguer des expreſſions trop communes, à répéter ſouvent les mêmes mots, à ne pas ſe ſervir à propos des conjonctions, qui paroiſſent inutiles aux eſprits peu inſtruits, & qui contribuent cependant beaucoup à l'élégance du diſcours.

Tantum ſeries, junćturaque pollent.

Ce ſont toutes ces fineſſes imperceptibles, qui font en même tems,

& la difficulté & la perfection de l'Art.

In tenui labor; at tenuis non gloria.

J'ouvre dans ce moment le Volume des Tragédies de Monſieur *de Campiſtron*, & je vois à la premiere Scène de l'*Alcibiade*.

Quelle que ſoit pour nous la tendreſſe des Rois,
Un moment leur ſuffit pour faire un autre choix.

Je dis que ces Vers, ſans être abſolument mauvais, ſont foibles & ſans beauté.

Pierre Corneille ayant la même choſe à dire, s'exprime ainſi :

Et malgré ce pouvoir dont l'éclat nous ſéduit.
Sitôt qu'il nous veut perdre, un coup-d'œil nous détruit.

Ce *quel que ſoit* de l'*Alcibiade* fait languir le Vers : de plus, un mo-

ment leur ſuffit pour faire un autre choix, ne fait pas à beaucoup près une peinture ſi vive que ce Vers: *Sitôt qu'il nous veut perdre un coup-d'œil nous détruit.*

Mille exemples connus de ſes fameux revers
. . . . . .
Affoiblit nôtre empire, & dans mille combats
. . . . . .
Nous cache mille ſoins dont il eſt agité
. . . . . .
Il a mille vertus dignes du diadême . . . . .
Le ſort le plus cruel, mille tourmens affreux.

Je dis que ce mot *mille* ſi ſouvent repété, & ſurtout dans des Vers aſſez lâches, affoiblit le ſtile au point de le gâter; que la pièce eſt pleine de ces termes oiſifs, qui rempliſſent négligemment l'hémiſtiche des Vers: je m'offre de prouver à qui voudra, que preſque tous les Vers de cet ouvrage ſont énervés par ces petits

défauts de détail, qui répandent leur langeur ſur toute la diction.

Si j'avois vécu du tems de Monſieur *de Campiſtron*, & que j'euſſe eu l'honneur d'être ſon ami, je lui auroit dit à lui-même ce que je dis ici au public, j'aurois fait tous mes efforts pour obtenir de lui qu'il retouchât le ſtile de cette pièce qui ſeroit devenue avec plus de ſoin un très-bon ouvrage. En un mot, je lui aurois parlé, comme je fais ici, pour la perfection d'un Art qu'il cultivoit d'ailleurs avec ſuccès.

Le fameux Acteur qui repréſenta ſi longtems *Alcibiade*, cachoit toutes les foibleſſes de la diction par les charmes de ſon récit, en effet, l'on peut dire d'une Tragédie, comme d'une Hiſtoire: *Hiſtoria quoquo modo ſcripta, bene repræſentatur;* mais les yeux du Lecteur ſont des juges plus

difficiles, que les oreilles du Spectateur.

Celui qui lit ces Vers d'*Alcibiade*,

Je répondrai, Seigneur avec la liberté
D'un Grec qui ne ſait pas cacher la vérité.

ſe réſſouvient à l'inſtant de ces beaux Vers de *Britannicus:*

Je répondrai, Madame, avec la liberté
D'un Soldat qui ſait mal farder la vérité.

Il voit d'abord que les Vers de Monſieur *Racine* ſont pleins d'une harmonie ſinguliere, qui caractériſe en quelque façon *Burrhus*, par cette ceſure coupée, *d'un ſoldat &c.* au lieu que les Vers d'*Alcibiade* ſont rampans & ſans force; en ſecond lieu, il eſt choqué d'une imitation ſi marquée; en troiſième lieu, il ne peut ſouffrir que le citoyen d'un pays renommé par l'éloquence & par l'arti-

fice, donne à ces mêmes Grecs un caractère, qu'ils n'avoient pas.

Vous allez attaquer des Peuples indomptables
Sur leurs propres foyers, plus qu'ailleurs redoutables.

On voit partout la même langueur de ſtile. Ces rimes d'épithetes *indomptables*, *rédoutables*, choquent l'oreille délicate du Connoiſſeur, qui veut des choſes, & qui ne trouve que des ſons. *Sur leurs propres foyers*, *plus qu'ailleurs*, eſt trop ſimple, même pour la Proſe.

Je n'ai trouvé aucun Homme de Lettres, qui n'ait été de mon avis, & qui ne ſoit convenu avec moi que le ſtile de çette piece eſt en général très languiſſant. J'ajouterai même que c'eſt la diction ſeule qui abaiſſe Monſieur de *Campiſtron* au deſſous de Monſieur *Racine*. J'ai toûjours

soutenu que les pièces de Monsieur *de Campistron* étoient pour le moins aussi régulierement conduites, (*) que toutes celles de l'illustre *Racine;* mais il n'y a que la Poësie de stile, qui fasse la perfection des ouvrages en Vers. Monsieur *de Campistron* l'a toûjours trop négligée: il n'a imité le coloris de Monsieur *Racine* que d'un pinceau timide; il manque à cet Auteur, d'ailleurs judicieux & tendre, ces beautés de détail, ces expressions heureuses, qui sont l'ame de la Poësie, & font le mérite des *Homeres*, des *Virgiles*, des *Tasses*, des *Miltons*, des *Popes*, des *Corneilles*, des *Racines*, des *Boileaux*. (**)

(*) Mais je ne sais si Mr. de *Voltaire* a toûjours eu raison, & s'il a toûjours pensé la même chose. C'est ce dont je doute.

(**) Et l'on peut sans flatterie ajouter des *Voltaires*.

Je n'ai donc avancé qu'une vérité, & même une vérité utile pour les Belles Lettres, & c'eſt parcequ'elle eſt vérité, qu'elle m'attire des injures.

L'anonyme (quel qu'il ſoit) me dit, à la ſuite de pluſieurs perſonalités, que je ſuis un très mauvais modele. Mais aumoins il ne le dit qu'après moi; je ne me vante que de connoître mon art & mon impuiſſance. Il dit ailleurs (ce qui n'eſt point une injure mais une critique permiſe) que ma Tragédie de *Brutus* eſt très défectueuſe. Qui le ſait mieux que moi? c'eſt parceque j'étois très convaincu des défauts de cette pièce, que je la refuſai conſtament un an entier aux Comédiens. Depuis même je l'ai fort retouchée: j'ai retourné ce terrain, où j'avois travaillé ſi longtems avec tant de peine & ſi

peu de fruit. Il n'y a aucun de mes foibles ouvrages, que je ne corrige tous les jours, dans les intervalles de mes maladies. Non ſeulement je vois mes fautes, mais j'ai obligation à ceux qui m'en reprennent, & je n'ai jamais répondu à une critique, qu'en tâchant de me corriger.

Cette vérité que j'aime dans les autres, j'ai droit d'exiger que les autres la ſouffrent en moi. Mr. *de la Motte* ſait avec quelle franchiſe je lui ai parlé, & que je l'eſtime aſſez pour lui dire, quand j'ai l'honneur de le voir, quelques défauts que je crois appercevoir dans ſes ingénieux ouvrages. Il ſeroit honteux que la flatterie infectât le petit nombre d'hommes qui penſent. Mais plus j'aime la vérité, plus je hais & dédaigne la Satire, qui n'eſt jamais que le langage de l'envie. Les Auteurs

teurs qui veulent apprendre à penſer aux autres hommes, doivent leur donner des exemples de politeſſe, comme d'éloquence, & joindre les bienſéances de la Societé à celles du ſtile. Faut-il que ceux, qui cherchent la gloire, courent à la honte par leurs querelles littéraires, & que les gens d'eſprit deviennent ſouvent la riſée des ſots.

On m'a ſouvent envoyé en Angleterre des Epigrammes & de petites Satires contre Monſieur de *Fontenelle;* j'ai eu ſoin de dire pour l'honneur de mes compatriotes, que ces petits traits qu'on lui décoche, reſſemblent aux injures que l'eſclave diſoit autrefois au triomphateur.

Je crois que c'eſt être bon François, de détourner, autant qu'il eſt en moi, le ſoupçon qu'on a dans les pays étrangers, que les François ne

rendent jamais juſtice à leurs contemporains. Soyons juſtes, Meſſieurs, ne craignons ni de blâmer, ni ſurtout de louer, ce qui le mérite, ne liſons point *Pertharite*, mais pleurons à *Polyeucte*. Oublions avec Monſieur *de Fontenelle* des Lettres compoſées dans ſa jeuneſſe, mais apprenons par cœur, s'il eſt poſſible, *les mondes*, la Préface de l'Académie des Sciences, &c. Diſons, ſi Vous voulés, à Mr. *de la Motte* qu'il n'a pas aſſez bien traduit l'*Iliade*, mais n'oublions pas un mot des belles Odes, & des autres pièces heureuſes qu'il a faites. C'eſt ne pas payer ſes dettes, que de refuſer de juſtes louanges. Elles ſont l'unique récompenſe des Gens de Lettres, & qui leur payera ce tribut, ſinon nous, qui courant à peu près la même carriere, devons connoître mieux que

d'autres la difficulté & le prix d'un bon ouvrage?

J'ai entendu dire fouvent en France que tout eft dégénéré, & qu'il y a dans tout genre une difette d'hommes étonnante. Les étrangers n'entendent à *Paris* que ces difcours; & ils nous croyent aifément fur nôtre parole, cependant quel eft le fiècle, où l'efprit humain ait fait plus de progrès que parmi nous: voici un jeune homme de feize ans, (*) qui exécute en effet ce qu'on a dit autrefois de Mr. *Pafcal*, & qui donne un Traité fur les Courbes, qui feroit honneur aux plus grands Géometres. L'efprit de raifon pénétre fi bien dans les écoles, qu'elles commencent à rejetter également, & les abfurdités inintelligibles d'*Ariftote*,

(*) Mr. *Clairaut.*

& les chimeres ingénieuſes de *Descartes.* Combien d'excellentes (*) Hiſtoires n'avons nous pas depuis trente ans? il y en a telle qui ſe lit avec plus de plaiſir que *Philippe de Comines:* il eſt vrai qu'on n'oſe l'avouer tout haut, parceque l'Auteur eſt encore vivant: & le moyen d'eſtimer un contemporain autant qu'un homme mort il y a plus de deux cens ans!

Ploravere ſuis non reſpondere favorem
Speratum meritis.

Perſonne n'oſe convenir franchement des richeſſes de ſon ſiècle. Nous ſommes comme les avares, qui

(*) Mr. de *Voltaire* ne ſavoit pas lui-même alors combien il nous rendroit difficile ſur l'Hiſtoire; je ne connois pas les excellentes, dont il parle. Il n'y a point d'Hiſtoire ſans Philoſophie.

diſent toûjours que le tems eſt dur. J'abuſe de votre patience, Meſſieurs, pardonnés cette longue Lettre & toutes ces reflexions au devoir d'un honnête homme, qui a dû ſe juſtifier, & à mon amour extrême pour les Lettres, & pour ma patrie. Je ſuis Meſſieurs &c.



AU

REVEREND PERE POREE.

1729.

Si Vous Vous souvenez encore, mon Révérend Pere, d'un homme qui se souviendra de Vous toute sa vie avec la plus tendre réconnoissance & la plus parfaite estime, recevez cet ouvrage avec quelque indulgence, & regardez-moi comme un fils qui vient après plusieurs années présenter à son pere le fruit de ses travaux dans un Art qu'il a appris autrefois de lui. Vous verrez par la Préface quel a été le sort de cet ouvrage, & j'apprendrai, par votre décision, quel est celui qu'il mérite. Je n'ose encore me flatter d'avoir lavé le reproche que l'on fait à la France, de n'avoir jamais pû produire un Poëme épique; mais si

la *Henriade* Vous plaît, ſi Vous y trouvez que j'ai profité de Vos leçons, alors *ſublimi feriam ſidera vertice*. Surtout, mon Révérend Pere, je Vous ſupplie inſtamment de vouloir bien m'inſtruire, ſi j'ai parlé de la Religion comme je le dois; car, s'il y a ſur cet Article quelques expreſſions qui Vous déplaiſent, ne doutez pas que je ne les corrige à la premiere Edition que l'on pourra faire encore de mon Poëme. J'ambitionne votre eſtime, non ſeulement comme Auteur, mais comme Chrétien.

Je ſuis, mon Révérend Pere, & je ferai profeſſion d'être toute ma vie, avec le zéle le plus vif, votre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur

VOLTAIRE.

LETTRE
AU
TRADUCTEUR D'UN POEME LATIN SUR LE PRINTEMS.

Je Vous ſuis très-obligé, mon cher *** des Vers latins & françois que Vous avez bien voulu m'envoyer. Je ne ſais point qui eſt l'Auteur des Latins, mais je le félicite tel qu'il ſoit, ſur le goût qu'il a, ſur ſon harmonie & ſur le choix de la bonne Latinité, & ſurtout de l'eſpèce convenable à ſon ſujet.

Rien n'eſt ſi commun que des Vers latins, dans lesquels on mêle le ſtile de *Virgile* avec celui de *Terence*, ou des Epître d'*Horace*. Ici il paroît que l'Auteur s'eſt toûjours ſervi de ces expreſſions tendres & harmonieuſes qu'on trouve dans les

Eglogues de Virgile, dans *Tibulle*, dans *Properce*, & même dans quelques endroits de *Pétrone* qui respirent la molesse & la volupté. Je suis enchanté de ces Vers :

Ridet ager, lascivit humus, nova nascitur arbos,
Basia lascivæ jungunt repetita columbæ.

Et en parlant de l'Amour :

Vulnere qui certo lædere pectus amat.

Je n'oublierai pas cet endroit où l'on parle des plaisirs que fuyent la jeunesse.

Sic fugit humanæ tempestas aurea vita,
Arguti fugiunt, agmina blanda joci.

Je citerois trop de Vers, si je marquois tous ceux dont j'ai goûté la force & l'énergie.

Mais quoique l'ouvrage soit rempli de feu & de noblesse, je conseil-

lerois plûtôt à un homme qui auroit du goût & du talent pour la Littérature, de les employer à faire des Vers françois. C'eſt à ceux qui peuvent cultiver les Belles Lettres avec avantage à faire à nôtre langue l'honneur qu'elle mérite. Plus on a fait proviſion des richeſſes de l'Antiquité, & plus on eſt dans l'obligation de les tranſporter en ſon pays. Ce n'eſt pas à ceux qui le poſſedent d'écrire en françois.

Venons maintenant, mon cher *** à votre *Traduction du Printems*, ou plûtôt à votre imitation libre de cet ouvrage. Vos expreſſions ſont vives & brillantes, vos images bien frappées, & ſurtout je vois que Vous êtes fidele à l'harmonie, ſans laquelle il n'y a jamais de Poëſie. Il faudroit Vous rappeller ici trop de Vers, ſi je voulois marquer tous ceux dont

j'ai été frappé. Adieu, je vais dans un pays où le Printems ne ressemble gueres à la description que Vous en faites l'un & l'autre. Je pars pour l'Angleterre dans quatre ou cinq jours, & je suis bien loin assurément de faire des Tragédies.

Frange, miser, calamos, vigilataque prælia dele,

J'ai renoncé pour jamais aux Vers.

Nunc versus & cætera ludicra pono.

Mais il s'en faut bien que je sois devenu Philosophe comme celui dont je Vous cite les Vers. Adieu, je Vous aime en Vers & en Prose de tout mon cœur, & Vous serai attaché toute ma vie.

Ce 4. Mars 1731.

LETTRE

SUR

MADEMOISELLE LENCLOS.

Nous avons été élevés, Vous & moi, Monſieur, dans l'admiration de Mademoiſelle *Lenclos*, & Vous Vous ſouvenez, ſans doute, combien nous avons regretté de n'avoir pas été témoins des choſes charmantes que nous en avons entendu raconter. L'eſpérance de lire quelques jours les détails de ſa vie, Vous conſoloit; pour moi, je n'ai jamais penſé que rien fût capable de dédommager de ne l'avoir pas connue. On

Nous ne pouvons pas préciſément affirmer que cette Lettre ſoit de Mr. de *Voltaire*, mais nous avons les plus fortes raiſons de le croire. Elles nous ont décidé à la lui attribuer.

peut donner quelques idées du caractère de l'esprit, & de la considération, dont jouissoit Mademoiselle *Lenclos*, mais la vie de *Ninon* ne peut être écrite, cependant la mode de parler d'elle, augmente tous les jours, on répete quelques-uns de ses bons mots, on la cite dans les ouvrages d'agrément: tout cela me fait craindre que quelque Auteur, dans l'envie de plaire au public, & sans connoître l'impossibilité de l'entreprise, ne défigure le caractère de *Ninon*, en lui donnant les mœurs d'aujourd'hui. Cette Histoire sera peut-être quelque Roman métaphysique, dans le goût des Lettres qui ont paru depuis quelques tems sous le nom de cette illustre fille, & qui loin de retracer son caractere & son esprit, présentent des idées absolument opposées, cependant à la fa-

veur du nom elles ont été enlevées avec une rapidité qu'elles ne méritoient assûrément pas. Malgré la disposition que je vois dans les esprits sur l'Histoire de *Ninon*, je ne puis imaginer qu'on ose jamais l'entreprendre: c'étoit le sentiment des hommes d'esprit qui l'ont connue, aucun d'eux n'a voulu courir le risque de se faire plus de tort qu'à elle-même. Les Auteurs communs, dont le nombre étoit excessif, qui fournissoient alors la manufacture de *Barbin*, n'ont pas même osé l'entreprendre dans les tems que plus voisins des faits, ils n'ignoroient pas encore les détails d'une vie peu importante comme historique, mais à qui ces mêmes détails auroient pû tout aumoins servir d'excuse ou de prétexte. Nous ne connoissons plus que quelques traits d'une personne aussi singuliere,

& qui ne tiennent même qu'aux véritables agrémens de l'esprit. Comment les enchasser? comment les amener d'une façon digne de l'objet? le peu que j'en ai entendu conter, & le petit nombre de faits que j'en ai lû, soit imprimés, soit dans les manuscrits que Vous conservez, me font regarder la chose comme impossible. Quel peintre est capable, en effet, de rendre la candeur & la vérité jointes aux graces naturelles, & surtout à une physionomie qui change, & qui varie selon les impressions du cœur & de l'esprit? ce portrait seroit d'autant moins ressemblant, qu'il faut en quelque façon l'entreprendre aujourd'hui sur un récit. L'Historien seroit-il plus heureux?

Tout ce qui est dépourvû d'intérêt ne peut plaire. Tel est le propre d'une Histoire uniquement remplie

de galanteries, répétées de la même perſonne, quelques variées qu'elles ſoient, elles dégoûtent, & quand ces avantures régardent une femme, le lecteur ſe prête encore moins, & ſa critique eſt d'autant plus amere que ſon dégoût eſt plus grand.

Quelque forte que ſoit cette raiſon, elle eſt une des moindres.

On ne mettra jamais ſur le Théatre, du moins ſans échouer, *Alexandre*, *Dom Quichotte*, &c. Les idées de grandeur & de ridicule ſont formées ſi conſtamment dans chaque tête en particulier, qu'un Auteur ne peut amener perſonne à l'idée qu'il s'eſt faite de l'héroïsme ou du ridicule; ſes idées ſont bonnes, mais elles ne ſont pas celles qu'on s'eſt faites.

Je

Je crois l'exemple parfaitement juste sur le jugement qu'on peut porter de Mlle. *Lenclos.*

Voyons quelle peut être aujourd'hui la situation du public à son égard.

Lorsque les jeunes gens l'entendent nommer, l'imagination ne leur présente qu'une fille entretenue, dégagée de préjugés, qui avoit de l'esprit, & disoit de bons mots.

Les gens de bien gémissent & levent les yeux au ciel; ils ne voyent dans les éloges qu'on lui donne que le libertinage, & même la débauche applaudis dans sa personne.

Les gens du monde pour lesquels cette singuliere fille s'éloigne déja considérablement, puisqu'elle est morte fort âgée au commencement du siècle, n'ont pas un jugement bien établi sur son compte. En

général, les anecdotes de ceux qui composent aujourd'hui le plus grand nombre, remontent tout au plus à l'année précédente, & la chose ne peut gueres être autrement, quand on néglige toute espèce de conversation.

J'ai vû des gens qui passent pour instruits, & qui cependant confondent *Ninon* avec *Marion* de *Lorme*. Que resteroit-il pour juges? un très petit nombre de personnes de bonne compagnie, déja d'un certain âge, qui ont entendu les éloges de leurs peres, & qui se rappellent avec plaisir quelques traits que peu de gens ignorent; cependant ils seroient les premiers à critiquer ce qu'on pourroit leur apprendre, ou leur retracer de cette belle ame, vouée à la probité; il leur suffit de savoir qu'elle a tenu une place distinguée pour

l'eſprit & le goût, parmi les hommes célebres du ſiècle de *Louis XIV*. La Critique de ce petit nombre, ſur l'applaudiſſement duquel on auroit dû compter, ſeroit fondée ſur des traits qui leurs paroîtroient différens, ou qui ne répondroient pas à l'idée avec laquelle ils ont vécu.

Ainſi tous les états ſe réuniroient en quelque façon pour critiquer ce qu'on leur préſenteroit, & dans la vérité ils auroient tous raiſon, car ils parlent tous d'un point eſſentiel, ils veulent être ſatisfaits & amuſés. Ce n'eſt pas tout, Mlle. *Lenclos* étoit en quelque façon un problème pour ceux qui l'ont connue, qui ont vécu dans ſa societé, qui en ont été aimés, & qui l'ont adorée. Comment peut-elle être repréſentée aujourd'hui par quelqu'un qui n'auroit peut-être pas ſenti ſon mérite, qu'el-

le n'auroit peut-être pas voulu voir, & qui ne peut avoir d'elle que des idées peu juſtes, altérées, & capables en un mot de la dégrader.

Sans être fauſſe ni diſſimulée, Mlle. *Lenclos* n'étant pas vue des mêmes yeux, ne ſe montroit pas à tout le monde, d'une façon ſemblable, & quoiqu'elle fût la femme la plus ſincère, ſans y faire la moindre reflexion, elle n'avoit jamais d'eſprit que le néceſſaire, ne ſe ſoucioit jamais d'en avoir, & regrettoit encore moins de n'en avoir pas montré.

Quand on voudra parler de *Ninon*, on ne trouvera pas ſon compte par les voyes ordinaires, & comme il faut être Philoſophe pour ſentir ſon mérite, il faudroit auſſi, pour en retracer quelques traits, bannir toutes les idées qu'on exige & qu'on attribue à ſon ſexe. Il ne faut envi-

ſager qu'un honnête homme en elle, & joindre tous les agrémens d'un tel homme aux graces de la plus aimable des femmes, qui ne gâtoit jamais par aucune eſpèce de vanité, la juſteſſe, la probité, le naturel, l'eſprit & l'imagination qu'elle avoit reçue du Ciel.

L'éducation de *Ninon* n'ayant mis aucun frein à la vivacité de ſes goûts, elle s'y livra ſans aucun ménagement, & la vérité de ſon caractère en bannit abſolument l'art & la fauſſeté : il ne pourroit donc y avoir dans le récit de ſes galanteries, ni la variété d'une coquetterie rafinée, ni les incidens d'une infidélité découverte, & ſon eſprit étoit trop juſte pour y produire des événemens romaneſques, que la contrainte d'une famille, & les décences d'un état occaſionnent dans une paſſion. *Ninon* vivoit avec

ſon amant ſans contrainte, tant que ſon goût duroit, & elle renvoyoit ſon amant quand elle ne l'aimoit plus, voilà *Ninon*. Mais ce tableau ne donnera point une idée juſte de Mlle. *Lenclos*, & ne la fera certainement pas connoître, telle qu'elle a été connue & admirée dans un ſiècle éclairé dont elle a fait l'ornement.

Après avoir donné les plus grands éloges, & avoir admiré les vertus d'un cœur aſſez bien né, & aſſez bien formé pour conſerver des ſentimens ſi purs, ſi honnêtes avec une conduite ſi galante, il faudroit néceſſairement jetter un voile ſur les premieres années de *Ninon*, & la prendre au moment, ou pour ſe ſervir de ſa propre expreſſion, elle s'étoit fait homme, & pour lors c'eſt Mlle. *Lenclos*, c'eſt une fille dont l'ame noble & élevée, dont le cœur droit &

ſincère eſt fidèle dans l'amitié; dont l'eſprit juſte & brillant eſt plein d'agrémens, enfin, dont la conduite reſpectable, par rapport aux loix de la Societé, en a fait les délices. Quel eſt l'Auteur capable d'exécuter une telle entrepriſe? je voudrois qu'il exiſtât.

Mr. l'Abbé de *Châteauneuf* a fait un Traité fort agréable ſur la Muſique des Anciens, il paroît n'avoir entreprit cet ouvrage que pour avoir le plaiſir de parler de Mlle. *Lenclos*, ſous le nom de *Leontium.* En effet tout ce qui la regarde eſt vif & délicieux, & d'un ton bien différent du reſte; il avoit été ſon amant, il étoit devenu ſon ami & ſon admirateur; il la connoiſſoit bien, & déſiroit de la faire connoître, il auroit été plus capable que perſonne, de nous préſenter la vie de *Ninon* par les côtés les

plus favorables ; son esprit auroit composé son tableau, & le sentiment lui auroit donné les couleurs, mais la délicatesse de ce même sentiment, & la justesse de son esprit lui firent sentir l'impossibilité de trouver des nuances pour passer de *Ninon* à Mlle. *Lenclos* : il s'est contenté d'indiquer celle-ci sous l'aspect où elle étoit vue dans le cercle, dont elle faisoit les délices. La maison de *Leontium* nous est montrée dans le Dialogue de l'Abbé de *Châteauneuf*, comme un centre, où l'esprit & les talens se rassembloient, heureux de recevoir les couronnes que *Leontium* savoit distribuer avec tant de justesse. Il fait sentir avec une grace admirable la sensibilité de Mlle. *Lenclos*, & la finesse de son goût, par la façon dont elle écoute un joueur d'instrument qui donne occasion à la Dissertation.

Voici comment l'Abbé de *Château-neuf* nous décrit ce moment. „On remarquoit ſur le viſage de *Leontium* les différens mouvemens & la paſſion que le Muſicien tâchoit d'exprimer, car elle trouvoit de l'expreſſion où nous ne trouvons ſouvent que de l'harmonie, & l'on eut dit, que chaque ſon étoit pour elle un ſentiment. „ L'Abbé de *Châteauneuf* nous fait voir enſuite de quel prix étoit le ſuffrage de Mlle. *Lenclos*, par l'effet qu'il produiſit ſur le Muſicien. L'impreſſion vive qu'il faiſoit ſur l'ame de Mlle. *Lenclos* paſſa dans la ſienne, & ſembloit, en ſe réproduiſant en lui, redoubler la tendreſſe de ſon jeu. On peut juger, continue l'Abbé de *Châteauneuf*, du plaiſir qu'il faiſoit, par celui qu'il devoit reſſentir lui-même, d'avoir pour juges des oreilles ſi délicates, & de ſe trouver

au ſortir du Nord, qui étoit ſon pays, tranſporté pour ainſi dire, ſur un Théatre de l'ancienne Grèce, auſſi étoit-il aiſé de s'appercevoir qu'il jouiſſoit alors de ſon art pour la premiere fois, & qu'il ne s'étoit jamais ſenti ſi puiſſamment inſpiré. Convenez, Monſieur, que cette petite esquiſſe de la ſenſibilité & du goût de Mlle. *Lenclos* eſt un morceau précieux, & que quelqu'un qui diſoit auſſi bien, & qui paroît prendre autant de plaiſir à ce qu'il diſoit, ſe ſeroit abandonné aux charmes de décrire, ſi ſon eſprit n'avoit arrêté ſon cœur; mais il a trouvé plus de douceur à nous entretenir des charmes de la ſocieté de Mlle. *Lenclos*, & à nous communiquer ſon enthouſiasme, que de gloire à être Hiſtorien exact des événemens communs de la vie de *Ninon*.

Avant l'Abbé de *Châteauneuf*, *Platon* avoit introduit *Aſpaſie* dans un de ſes Dialogues; mais cet homme divin a ſoigneuſement évité de parler de ſes avantures; il ne la met en Scène avec *Socrate* & d'autres grands hommes, que comme une femme célebre par ſes graces & par ſon eſprit. Il annoblit ſon caractère par la converſation qu'il lui fit avoir avec des Philoſophes, il embellit & donne de l'intérêt à ſon Dialogue, par le piquant qu'une femme aimable & ſpirituelle répandra toûjours ſur les matieres qu'elle pourra traiter. Au reſte, la ſupériorité que *Platon* lui donne dans ce Dialogue ſur ces grands hommes, ne les avilit point; c'eſt en quoi conſiſte l'art, l'eſprit & les connoiſſances de *Platon*, car les hommes ne ſont point humiliés, quand ils ſont touchés,

d'ailleurs les graces, les talens & l'esprit des femmes leur procurent des plaisirs, & ne blessent point leur amour propre; mais l'idée d'une courtisane auroit détruit tout le charme de cet agréable tableau, & jetté un ridicule sur tous les personnages.

Je viens, Monsieur, de satisfaire par ces foibles reflexions la délicatesse de mon cœur pour la mémoire de Mlle. *Lenclos*; Que ne puis-je, en échauffant les esprits par les idées de la singularité de son caractère, de la beauté de son esprit, enfin de la noblesse de son ame, les refroidir sur la curiosité puérile d'apprendre le détail des galanteries de *Ninon*?

Je suis, &c.



A

MONSIEUR BROSSETTE.

Je ſuis bien flatté de plaire à un homme comme Vous, Monſieur; mais je le ſuis encore davantage de la bonté que Vous avez, de vouloir bien faire des corrections ſi judicieuſes dans l'Hiſtoire de *Charles XII.*

Je ne fais rien de ſi honorable pour les ouvrages de Mr. *Despréaux* que d'avoir été commentés par Vous & lus par *Charles XII.* Vous avez raiſon de dire que le ſel de ſes Satyres ne peut gueres être ſenti par un héros Vandale, qui étoit beaucoup plus occupé de l'humiliation du Czar & du Roi de Pologne, que de celle de Chapelain & de Cotin. Pour moi, quand j'ai dit que les Satyres

de *Boileau* n'étoient pas ſes meilleures pièces, je n'ai pas prétendu pour cela qu'elles fuſſent mauvaiſes; c'eſt la premiere maniere de ce grand Peintre, fort inférieure à la vérité à la ſeconde, mais très ſupérieure à celle de tous les Ecrivains de ſon tems, ſi Vous en exceptez Mr. *Racine*. Je regarde ces deux grands hommes comme les ſeuls qui ayent eus un pinceau correct, qui ayent toûjours employés des couleurs vives & copiés fidelement la nature. Ce qui m'a toûjours charmé dans leur ſtile, c'eſt qu'ils ont dis ce qu'ils vouloient dire, & que jamais leurs penſées n'ont rien couté à l'harmonie ni à la pureté du langage. Feu Mr. *de la Motte* qui écrivoit bien en Proſe, ne parloit plus françois, quand il faiſoit des Vers. Les Tragédies de tous nos Auteurs depuis Mr. *Racine* ſont écri-

tes dans un ſtile froid & barbare; auſſi *la Motte* & ſes couſins faiſoient tout ce qu'ils pouvoient pour rabaiſſer Mr. *Despréaux*, auquel ils ne pouvoient s'égaler. Il y a encore, à ce que j'entends dire, quelques-uns de ces beaux eſprits ſubalternes, qui paſſent leur vie dans des Caffés, lesquels font à la mémoire de Mr. *Despréaux* le même honneur que les Chapelains faiſoient à ſes écrits de ſon vivant; ils en diſent du mal, parcequ'ils ſentent que ſi Mr. *Despréaux* les eut connus, il les auroit mépriſés autant qu'ils méritent de l'être. Je ſerois très faché que ces Meſſieurs cruſſent que je penſe comme eux, parceque je fais une grande différence entre ſes premieres Satyres & ſes autres ouvrages. Je ſuis ſurtout de votre avis ſur la neuvième Satyre, qui eſt un chef-d'œuvre, & dont

l'Epître aux Muſes de *Rouſſeau*, n'eſt qu'une mutation un peu forcée. Je Vous ſerai très obligé de me faire tenir la nouvelle Edition des ouvrages de ce grand homme, qui méritoit un Commentateur comme Vous. Si Vous voulez auſſi, Monſieur, me faire le plaiſir de m'envoyer l'Hiſtoire de *Charles XII*. de l'Edition de *Lyon*, je ſerai fort aiſe d'en avoir un exemplaire. Je ſuis &c.

14. Avril 1732.



LET-

LETTRE

A

MONSIEUR DE LA ROQUE

Du 10. Fevrier 1736.

Je ſuis bien faché, Monſieur, qu'un peu d'indiſpoſition m'empêche de Vous écrire de ma main; je n'ai que la moitié du plaiſir, en Vous marquant ainſi combien je ſuis ſenſible à Vos politeſſes: il eſt bien doux de plaire à un homme qui, comme Vous, connoît & aime tous les beaux Arts. Vous me rappellez toûjours par Votre goût, par Votre politeſſe & par Votre impartialité, l'idée du charmant Mr. *de la Faye* qu'on ne peut trop regretter; je penſe bien comme Vous ſur les beaux Arts.

Vers enchanteurs, exacte Profe.
Je ne me borne point à vous.
N'avoir qu'un goût eft peu de chofe,
Beaux Arts, je vous invoque tous.
Mufique, Danfe, Architecture,
Art de graver, docte Peinture,
Que vous m'infpirés de défirs!
Beaux Arts, vous êtes des plaifirs;
Il n'en eft point qu'on doive exclure.

Je voudrois bien, Monfieur, Vous envoyer quelques-unes de ces bagatelles, pour lefquelles Vous avez trop d'indulgence; mais Vous favez que ces petits Vers que j'adreffe quelquefois à mes amis, refpirent une liberté dont le public févere ne s'accommoderoit pas. Si parmi ces libertins qui vont toûjours tout nuds, il s'en trouve quelques-uns vêtus à la mode du pays, j'aurai l'honneur de Vous les envoyer.

Je ſuis, Monſieur, avec toute l'eſtime qu'on ne peut Vous réfuſer, & avec une amité qui mérite la Vôtre. &c. &c.



LETTRE
A
MONSIEUR DE LA MARE,
EDITEUR DE LA TRAGEDIE DE JULES-CESAR. A Cirey, le 15. Mars 1736.

Je me flatte, mon cher Monſieur, que quand Vous ferez imprimer quelqu'un de Vos ouvrages, Vous le ferez avec plus d'exactitude que Vous n'en avez eu dans l'Edition de *Jules-Céſar*. Permettez que mon amitié ſe plaigne de ce que Vous avez hazardé dans Votre préface des choſes, ſur lesquelles Vous deviez auparavant me conſulter.

Vous dites, par exemple, que dans certaines circonſtances le parricide étoit regardé comme une action de courage, & même de vertu chez les Romains: ce ſont des propoſi-

tions qui auroient grand beſoin d'être prouvées.

Il n'y a aucun exemple de fils qui ait aſſaſſiné ſon pere pour le ſalut de la patrie, *Brutus* eſt le ſeul, encore n'eſt-il pas abſolument ſûr, qu'il fût le fils de *Céſar*. Je crois que Vous deviez Vous contenter de dire que *Brutus* étoit Stoïcien & preſque fanatique, féroce dans la vertu, & incapable d'écouter la nature, quand il s'agiſſoit de la patrie, comme ſa Lettre à *Ciceron* le prouve.

Il eſt aſſez vraiſemblable qu'il ſavoit que *Céſar* étoit ſon pere, & que cette conſidération ne le retint pas. C'eſt même cette circonſtance terrible, & ce combat ſingulier entre la tendreſſe & la fureur de la liberté, qui ſeul pouvoit rendre la pièce intéreſſante; car de repréſenter des Romains nés libres, des Sénateurs

opprimés par leur égal, qui conjurent contre un tyran, & qui exécutent de leurs mains la vengeance publique; il n'y a rien là que de simple; & *Aristote* (qui après tout étoit un très grand génie) a remarqué avec beaucoup de pénétration & de connoissance du cœur humain, que cette espèce de Tragédie est languissante & insipide; il l'appelle la plus vicieuse de toutes, tant l'insipidité est un poison qui tue tous les plaisirs.

Vous auriez donc pû dire, que *César* est un grand homme, ambitieux, jusqu'à la tyrannie, & *Brutus* un héros d'un autre genre, qui pousse l'amour de la liberté jusqu'à la fureur.

Vous pourriez remarquer qu'ils sont représentés tous deux condamnables, mais à plaindre, & que c'est

en quoi confifte l'artifice de cette pièce.

Vous paroiffez furtout avoir d'autant plus de tort, de dire que les Romains approuvoient le parricide de *Brutus*, qu'à la fin de la pièce, les Romains ne fe foulevent contre les conjurés, que lorsqu'ils apprenent que *Brutus* a tué fon pere; ils s'écrient:

O monftre! que les Dieux devoient exterminer.

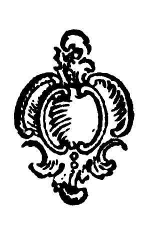
Ils font donc précifement ce que vous avez avancé.

Je vous avois dit, à la vérité, qu'il y avoit parmi les Lettres de *Ciceron* une Lettre de *Brutus*, par laquelle on peut inférer qu'il auroit tué fon pere pour la caufe de la liberté. Il me femble que Vous avez affuré la chofe trop pofitivement.

Celui qui a traduit la Lettre italienne de Mr. le Marquis *Algaroti*, ſemble être tombé dans une mépriſe, à l'endroit où vous dites que c'eſt un de ceux qu'on appelle *Doctores umbratici*, qui a fait la premiere Edition fautive de cette pièce. Je me ſouviens que quand Mr. *Algaroti* me lût ſa Lettre en italien, il y déſignoit un Précepteur, qui ayant volé cet ouvrage, le fit imprimer. Cet homme a même été puni. Mais par la traduction il me ſemble qu'on ait voulu déſigner les Profeſſeurs de l'univerſité.

L'Auteur de la brochure qu'on donne toutes les ſemaines, ſous le titre d'*Obſervations*, a pris occaſion de cette mépriſe pour inſinuer que Mr. le Marquis *Algaroti* avoit prétendu attaquer les Profeſſeurs de *Paris*. Mais cet étranger reſpectable,

qui a fait tant d'honneur à l'univerſité de *Padoue* eſt bien loin de ne pas eſtimer celle de *Paris*, dans laquelle on peut dire qu'il n'y a jamais eu tant de probité & tant de goût qu'à préſent. Si Vous m'aviez envoyé Votre Préface, je Vous aurois prié de corriger ces bagatelles. Mais Vos fautes ſont ſi peu de choſe, en comparaiſon des miennes, que je ne ſonge qu'à ces dernieres . . . j'en ferois une fort grande de ne Vous point aimer, & Vous pouvez compter toûjours ſur moi. &c.



A

MONSIEUR BERGER.

A Cirey 1737.

J'apprens avec beaucoup de plaisir, que Mr. de *Crébillon* eſt ſorti du vilain ſéjour où l'on l'avoit fourré. Il a donc vû

Cet horrible Château, Palais de la vengeance,
Qui renferme ſouvent le crime & l'innocence.

Le Roi le nourriſſoit & lui donnoit le logement; je voudrois qu'il ſe contentat de lui donner la penſion. J'admire la facilité avec laquelle on dépenſe douze ou quinze cents Livres par an pour tenir un homme en priſon, & combien il eſt difficile d'obtenir une penſion de cent écus. Si Vous voyez le grand enfant de *Crébillon*, je Vous prie, Monſieur, de

lui faire mille complimens pour moi, & de l'engager à m'écrire.

S'il faut ſe réjouïr avec l'Auteur de l'Hiſtoire Japonoiſe. Il faut s'affliger avec l'Auteur de *Titon* & *l'Aurore.* Si je ſavois où le prendre, je lui écrirois pour lui faire mon compliment de condoléance de n'être plus avec un Prince, & pour le féliciter d'avoir retrouvé ſa liberté.

Vous voyez ſans doute Mr. *Rameau:* je Vous ſupplie de l'aſſurer, qu'il n'a point d'ami ni d'admirateur plus zélé que moi, & que ſi dans ma ſolitude & dans ma vie philoſophique, je trouve quelqu'étincelle de génie, ce ſera pour le mettre avec le ſien.

Quand Vous n'aurez rien à faire de mieux, Vous voudrez bien continuer de me donner de Vos nouvelles; Vous me ferez un extrême

plaiſir. Quand on n'a pas le plaiſir de Vous voir, rien ne peut conſoler que Vos lettres.

Eſt-il vrai que le Comte de *Charolois* ait écrit la lettre dont on a parlé? eſt-il vrai que l'Auteur de *Titon* ait été diſgracié pour avoir vieilli en un jour de quelques années auprès de . . . . ? eſt-il vrai que l'Abbé d'*Houtteville* ait fait une longue harangue, & le Duc de *Villars* un compliment fort court? eſt-il vrai que Vous ayez toûjours de l'amitié pour moi ?



A

MONSIEUR DE MAUPERTUIS.

A Cirey Kittis, 22. Mai 1738.

Je viens de lire, Monſieur une Hiſtoire & un morceau de Phyſique plus intéreſſant que tous les Romans; Madame *du Châtelet* veut le lire, elle en eſt plus digne que moi: il faut aumoins, pendant qu'elle aura le plaiſir de s'inſtruire, avoir celui de Vous remercier.

Il me ſemble que Votre Préface eſt très adroite, qu'elle fait naître dans l'eſprit du lecteur, du reſpect pour l'importance de l'entrepriſe; qu'elle intéreſſe les navigateurs, à qui la figure de la terre étoit aſſez indifférente, qu'elle inſinue ſagement les erreurs des anciennes meſures,

& l'infaillibilité des Vôtres ; qu'elle donne une impatience extrême de Vous ſuivre en *Laponie.*

Dès que le lecteur y eſt avec Vous, il croit être dans un pays enchanté, dont les Philoſophes ſont les Fées.

Les Argonautes qui s'en allerent commercer dans la Crimée, & dont la bavarde Grèce a fait des Demi-Dieux, valoient-ils, je ne dis pas les *Clairaut*, les *Camus*, & les *le Monnier*, mais les deſſinateurs qui Vous ont accompagné. On les a diviniſés, & Vous, quelle eſt la récompenſe ? Je vais Vous la dire, l'eſtime des connoiſſeurs qui Vous répond de celle de la poſtérité. Soyez ſûr que les ſuffrages des êtres penſants du dix-huitième ſiècle ſont fort au deſſus des Apothéoſes de la Grèce.

Je Vous ſuis avec tranſport & avec crainte à travers des cataractes, & ſur Votre montagne de glace. Certainement Vous ſavez peindre, il ne tenoit qu'à Vous d'être nôtre plus grand Poëte, comme nôtre plus grand Mathématicien, ſi Vos opérations ſont d'*Archimede*, & Votre courage de *Chriſtophe Colomb*, Votre deſcription des *Neiges* de *Tornea*, eſt de *Michel Ange*, & celle des eſpèces d'Aurores boréales eſt de *l'Albane*.



Ecrite de Potsdam le 10. Avril 1752.

A

MONSIEUR DAGIEUX.

Si quelque chose, Monsieur, m'a sensiblement touché, c'est la lettre, par laquelle Vous m'avez bien voulu prévenir, c'est l'intérêt que Vous prenez à un état qui sembloit devoir n'être pas parvenu jusqu'à Vous, c'est le secours que Vous m'offrez avec tant de bienveillance. Rien ne rend la vie plus chère, & ne rédouble plus mon envie de faire un voyage à *Paris*, que l'espérance d'y trouver des ames aussi compatissantes que la vôtre, & des hommes si dignes de leur profession, & en même tems si au dessus d'elle. Que ne dois-je point à Madame *Denis*, qui m'attire de Votre part une attention si

ſi touchante? en vérité ce n'eſt qu'en France qu'on trouve des cœurs ſi prévenans, comme ce n'eſt qu'en France qu'on trouve la perfection de Votre Art; le mien eſt bien peu de choſe, je ne me ſuis jamais occupé qu'à amuſer les hommes; ſi j'ai fait quelquefois des ingrats, Vous Vous occupez à les ſecourir. J'ai toûjours regardé Votre profeſſion comme une de celles qui ont fait le plus d'honneur au ſiècle de *Louis XIV.* & c'eſt ainſi que j'en ai parlé dans l'Hiſtoire de ce ſiècle; mais jamais ne l'ai plus eſtimée. J'ai étudié la Médecine comme Mr. de *Pimbêche* avoit appris la coutume en plaidant; j'ai lû les ouvrages de *Boerhave.* Je ſais que cet Art ne peut être que conjectural, que peu de tempéramens ſe reſſemblent, & qu'il n'y a rien de plus beau ici, de plus vrai,

que le premier aphorisme d'*Hipocrate*, *experientia fallax*, *judicium difficile*. J'ai conclu qu'il falloit être son Médecin soi même, vivre avec régime, secourir la nature, & jamais la forcer, mais surtout savoir souffrir, vieillir & mourir. Le Roi de Prusse, qui après avoir remporté cinq victoires, donné la paix, reformé les loix, embelli son pays, après en avoir écrit l'Histoire, daigne encore faire quelquefois de très beaux Vers, m'a adressé une Ode sur cette nécessité, à laquelle nous devons nous soumettre; cet ouvrage & Votre Lettre valent mieux pour moi que toutes les Facultés de la terre. Je ne dois plus me plaindre de mon sort; j'ai atteint l'âge de cinquante & huit ans avec le corps le plus foible, & vû mourir les plus robustes à la fleur de leur âge. Si Vous aviez vû Milord *Tirconel* &

la Métrie, Vous feriez bien étonné que ce fût moi qui fût en vie : le régime m'a fauvé, il eft vrai que j'ai perdu prefque toutes mes dents par une maladie, dont j'ai apporté le principe en naiffant ; chacun a dans foi-même, dès la conception, la caufe qui le détruit. Il faut vivre avec cet ennemi jufqu'à ce qu'il nous tue. Le remede de *Desmourette* ne me convient pas ; il n'eft bon que contre les fcorbuts accidentels & déclarés, & non contre ces affections d'un fang faumuré, & d'organes defféchés, qui ont perdu leur reffort & leur moleffe. Les eaux de *Barège*, de *Padoue*, d'*Efchen*, pourroient me faire du bien pour un tems ; mais je ne fais s'il ne vaut pas mieux fouffrir en paix, au coin de fon feu, avec du régime, que d'aller chercher fi loin une fanté fi incertaine & fi courte. La vie que je

mene auprès du Roi de Pruſſe, eſt préciſément ce qui convient à un malade: une liberté entiere, pas la moindre ombre d'aſſujettiſſement, un ſouper léger & gai; *Deus nobis hæc otia fecit;* il me rend heureux autant qu'un malade peut l'être, & Vous ajoutez à mes conſolations par l'intérêt que Vous avez bien voulu prendre à mon état. Regardez-moi, je Vous ſupplie, Monſieur, comme un ami que Vous Vous êtes fait à quatre cens lieues; je me flatte que cet Eté je viendrai Vous dire avec quelle tendre reconnoiſſance je ferai toûjours, Monſieur, Votre très-humble &c.

VOLTAIRE.



RÉPONSE
D'UN
ACADEMICIEN DE BERLIN
A UN
ACADEMICIEN DE PARIS.

Voici l'exacte vérité qu'on demande. Monsieur *Moreau de Maupertuis*, dans une brochure intitulée *Essai de Chronologie*, prétendit que la seule preuve de l'existence de Dieu A R + n R B, qui doit être un Minimum: voyez pag. 52. de son Recueil in 4to. Il affirme, que dans tous lès cas possibles l'action est toûjours un Minimum, ce qui est démontré faux: & il dit avoir découvert cette loi du Minimum, ce qui n'est pas moins faux.

Monsieur *König*, ainsi que d'autres Mathématiciens, a écrit contre

cette assertion étrange, il a cité entre autres choses un fragment d'une Lettre de *Leibnitz*, où ce grand homme disoit avoir remarqué, que dans les modifications du mouvement l'action devient ordinairement un Maximum ou un Minimum.

Monsieur *Moreau de Maupertuis* crut en produisant ce Fragment, qu'on vouloit lui enlever la gloire de sa prétendue découverte, quoique *Leibnitz* eut dit précisément le contraire de ce qu'il avance. Il força quelques membres pensionaires de l'Académie de *Berlin*, qui dépendent de lui, de sommer Mr. *König* de produire l'original de la Lettre de *Leibnitz;* & l'original ne se trouvant plus, il fit rendre par les mêmes membres un jugement, qui déclare Mr. *König* coupable d'avoir attenté à la gloire

du Sr. *Moreau de Maupertuis*, en ſuppoſant une fauſſe Lettre.

Depuis ce jugement auſſi incompétent qu'injuſte, & qui deshonoroit Mr. *König*, Profeſſeur en Hollande, & Bibliothécaire de S. A. S. Madame la Princeſſe d'Orange, le Sr. *Moreau de Maupertuis* écrivit & fit écrire à cette Princeſſe, pour l'engager à faire ſupprimer par ſon autorité les réponſes que Mr. *König* pourroit faire. S. A. S. a été indignée d'une perſécution ſi inſolente, & Mr. *König* s'eſt juſtifié pleinement non ſeulement en faiſant voir que ce qui appartient à Mr. de *Maupertuis* dans ſa théorie eſt faux, & qu'il n'y a que ce qui appartient à *Leibnitz*, & à d'autres, qui ſoit vrai; mais il a donné la Lettre toute entiere de *Leibnitz*, avec deux autres de ce Philoſophe. Toutes ces Lettres ſont du même ſtile,

il n'eſt pas poſſible de s'y méprendre, & il n'y a perſonne qui ne convienne qu'elles ſont de *Leibnitz*. Ainſi le Sr. *Moreau de Maupertuis* a été convaincu à la face de l'Europe ſavante, non ſeulement de plagiat & d'erreur, mais d'avoir abuſé de ſa place, pour ôter la liberté aux gens de Lettres, & pour perſécuter un honnête homme qui n'avoit fait d'autre crime que de n'être pas de ſon avis. Pluſieurs Membres de l'Académie de *Berlin* ont proteſté contre une conduite ſi criante, & quitteroient l'Académie que le Sr. *Maupertuis* tiranniſe & deshonore, s'ils ne craignoient de déplaire au Roi qui en eſt le protecteur.

A Berlin le 18. Septembre 1752.



LETTRE *

DE

MONSIEUR DE VOLTAIRE

A

MONSIEUR ROQUES.

Si ceux qui font des critiques, avoient Votre politesse, Votre érudition & Votre candeur, il n'y auroit jamais de guerres dans la République

* Mr. *Jacques Emanuel Roques*, Conseiller Ecclésiastique de Madame la Landgrave de Hesse-Hombourg vouloit prevenir une querelle littéraire, ou du moins en sauver l'éclat. Mais sa prudence officieuse échoua contre l'acharnement de Mr. *de la Beaumelle* & la sensibilité de Mr. de *Voltaire*. Quoique leur docilité n'égalat pas leur estime pour le conciliateur, il empêcha du moins la publication de quelques Mémoires, & ces deux partis rendirent toûjours justice à son zéle éclairé.

des Lettres. La vérité y gagneroit, & le public refpecteroit plus les Sciences. Je Vous remercie très-fincerement, Monfieur, des remarques, que Vous avez bien voulu m'envoyer fur le *Siécle de Louis XIV.* Je pourrois bien m'être trompé fur le premier article touchant *Falc Conftance*, dont Vous me faites l'honneur de me parler. Je n'ai ici aucun livre que je puiffe confulter fur cette matiere, je n'ai que mes propres Mémoires que j'avois apporté de France, & qui m'ont fervi de matériaux.

Quant au Roi *Jacques* & à la Reine fa femme, ils arriverent à *St. Germain* à trois ou quatre jours l'un de l'autre. Ce ne font point de pareilles dattes, dont je me fuis embaraffé. Je n'ai fongé qu'à expofer les malheurs du Roi *Jacques*, la ma-

niere dont il ſe les étoit attirés, & la magnificence de *Louis XIV.* Mon objet étoit de peindre en grand les principaux perſonnages de ce Siècle, & de laiſſer tout le reſte aux annaliſtes. Quand je ſuis entré dans les détails comme aux chapitres des *Anecdotes* & du gouvernement intérieur, je l'ai fait ſur mes propres lumières, & ſur les témoignages des plus anciens courtiſans.

Feu Monſieur le Cardinal de *Fleuri* me montra l'endroit où *Louis XIV.* avoit épouſé Madame de *Maintenon.* Il m'aſſura poſitivement que l'Abbé de *Choiſi* s'étoit trompé, que ce n'étoit pas le Chevalier de *Forbin*, mais *Bontems* & *Moncheuvreuil* qui avoient aſſiſtés comme témoins. En effet il étoit naturel que *Louis XIV.* employat dans cette occaſion ſes domeſtiques les plus affidés, & le Che-

valier de *Forbin* Chef d'Efcadre n'étoit point domeftique de ce Monarque.

Pour l'article de *Descartes*, permettez-moi je Vous prie, ce que j'en ai dit. Je n'ai penfé qu'à faire rentrer en eux mêmes ceux dont le zéle imprudent traitent trop fouvent d'athées des Philofophes qui ne font pas de leur avis.

Si l'article de feu Monfieur de *Beaufobre* Vous intéreffe, Vous le trouverez Monfieur dans une nouvelle Edition, qui va paroître ces jours-ci à *Leipzig* & à *Dresde*, & que je ne manquerai pas d'avoir l'honneur de Vous envoyer. Vous y trouverez deux fragmens bien curieux copiés fur l'original de la main de *Louis XIV.* même.

On s'eft trop preffé en France & ailleurs d'inonder le public d'Editions

de cet ouvrage. Celle qu'on fait actuellement à *Dresde* est plus ample d'un tiers. Vous y verrez des articles bien singuliers, & surtout le mariage de l'Evêque de *Meaux*.

Les offres obligeantes que Vous me faites Monsieur, m'autorisent à Vous prier de vouloir bien interposer Vos bons offices pour arrêter l'Edition furtive qui se fait à *Francfort* sur le *Mein*. Elle feroit beaucoup de tort à mon Libraire *Conrad Walther* de *Dresde* qui a le Privilège de l'Empereur. C'est un très honnête homme. Je ne manquerai pas de l'avertir de l'obligation qu'il Vous aura.

Je suis affligé que Mr. de la *Beaumelle* qui m'a paru avoir beaucoup d'esprit & de talent, ne veuille s'en servir à *Francfort* que pour faire de

la peine à mon Libraire & à moi, qui ne l'avons jamais offenſé. Je l'avois connu par des Lettres qu'il m'avoit écrites de *Dannemarc*, & je n'avois cherché qu'à l'obliger. Il m'avoit mandé que le Roi de *Dannemarc* s'intéreſſoit à un ouvrage qu'il projettoit. Mais étant obligé de quitter le *Dannemarc*, il vint à *Berlin*, & il y montra quelques exemplaires d'un ouvrage, où quelques Chambellans de Sa Majeſté n'étoient pas trop bien traités. Je me plaignis à lui ſans amertume, & j'aurois voulu lui rendre ſervice. Il alla à *Leipzig*, de là à *Gotha*; il eſt à préſent à *Francfort*. Il n'y fera pas une grande fortune en ſe bornant à écrire contre moi. Il devroit tourner ſes talens d'un côté plus utile & plus honorable. Il avoit commencé par prêcher à *Copenhague*. Il a de l'éloquence, &

je ne doute pas que les conſeils d'un homme comme Vous ne le ramenent dans le bon chemin. Je ſuis avec tous les ſentimens que je Vous dois

Monſieur.

Votre très-humble &c.
VOLTAIRE.



AU MEME.

à Potsdam ce 17.

Je ſuis pénétré de réconnoiſſance de toutes les bontés que Vous m'avez témoignées d'une manière ſi prévenante ſans me connoître. Il ne me reſte qu'à les mériter. Je voudrois que la nouvelle Edition du Recueil de mes anciennes rêveries en Proſe & en Vers & celle du *Siècle de Louis XIV.* que mon Libraire doit Vous envoyer de ma part, puſſent àumoins être regardées de Vous comme un gage de ma ſenſibilité pour tous Vos ſoins obligeans. Quant à Mr. de la *Beaumelle*, je ſuis ſûr que Vous aurez la généroſité de lui repréſenter le tort qu'il fait à ce pauvre *Conrad Walther*. C'eſt aſſurément le plus honnête homme de tous les Libraires que j'ai rencontrés. Il s'eſt mis en frais

frais pour la nouvelle Edition du *Siècle de Louis XIV.* il n'y a épargné aucun ſoin; & voilà que pour fruit de ſes peines, Mr. de la *Beaumelle* fait imprimer ſous main une Edition ſubreptice à *Francfort*, ville impériale, malgré le Privilége de l'Empereur, dont *Walther* eſt en poſſeſſion. Il eſt Libraire du Roi de Pologne, il eſt protégé, il eſt réſolu à attaquer Mr. de la *Beaumelle* par les formes juridiques. Cela va faire un événement qui certainement cauſeroit beaucoup de chagrin à Mr. de la *Beaumelle*, & qui ſeroit fort triſte pour la Littérature.

Il doit avoir gagné par l'Edition des Lettres de Mad. de *Maintenon*, dequoi pouvoir ſe paſſer du profit léger qu'il pourroit tirer d'une Edition furtive. D'ailleurs il doit conſidérer que toute la Librairie ſe réuni-

ra contre lui. Les Gens de Lettres ſe plaignent d'ordinaire que les Libraires contrefont leurs ouvrages, & ici c'eſt un Homme de Lettres, qui contrefait l'Edition d'un Libraire. C'eſt un étranger, qui dans l'Empire attaque un Privilége de l'Empereur. Que Mr. de la *Beaumelle* en peſe toutes les conſéquences. Les remarques critiques qu'il joint à ſon Edition ne ſont pas une excuſe envers mon Libraire, & ſont envers moi un procédé dont j'aurois ſujet de me plaindre. Je ne connois Mr. de la *Beaumelle* que par les ſervices que j'ai tâché de lui rendre.

Il m'écrivit il y a un an du Palais de *Copenhague*, pour m'intéreſſer à des Editions des Auteurs claſſiques françois qu'on devoit faire, diſoit-il, en Dannemarc, & dont le Roi de Dannemarc le chargeoit, à l'imita-

tion des Editions qu'on a nommées en France les *Dauphins.* Je crus Mr. de la *Beaumelle*, & mon zéle pour l'honneur de ma patrie me fit travailler en conſéquence.

Quelque tems après je fus étonné de le voir arriver à *Potsdam.* Il étoit renvoyé de *Copenhague*, où il avoit d'abord prêché en qualité de Propoſant, & où il étoit je crois de l'Académie. Il vouloit s'attacher au Roi de Pruſſe, & il me préſenta pour cet effet un livre, dans lequel il me traitoit aſſez mal, moi & pluſieurs des Chambellans. Il y avoit beaucoup de choſes dont le Roi de Dannemarc & pluſieurs autres Puiſſances devoient s'offenſer. Ce livre imprimé à *Coppenhague* intitulé *Mes penſées*, n'étoit pas encore trop public; il promit de le corriger, & je crois en effet qu'il en a fait une Edition corrigée à *Ber-*

lin. Il ſait que quoique j'euſſe beaucoup à me plaindre d'une pareille conduite, je l'avertis cependant de pluſieurs petites inadvertances dans leſquelles il étoit tombé ſur ce qui regarde l'hiſtorique; par exemple, ſur la conſtitution d'Angleterre, ſur Monſieur *Paris du Vernai*, & ſur d'autres erreurs qui peuvent échapper à tout Ecrivain.

Lorſqu'il fût mis en priſon à *Berlin*, tout le monde ſait que je m'intéreſſai pour lui, & que je parlai même vivement à Milord *Tirconnel*, qui avoit, diſoit-on, contribué à ſa priſon, & à le faire renvoyer de la ville. Milord *Tirconnel* à qui il écrivit, pour ſe plaindre à lui de lui même, lui répondit, *il eſt vrai que je vous ai fait conſeiller de partir, me doutant bien que vous vous feriez bientôt renvoyer.* Je priai Milord *Tirconnel* de ne pas mon-

trer cette Lettre qui feroit trop de tort à un jeune homme qui avoit befoin de protection, & il n'y a rien que je n'aye fait pour lui dans cette occafion. De retour de *Spandau* à *Berlin*, il me dit qu'il étoit appellé à *Copenhague* avec une groffe penfion. Mais il partit quelques jours après pour *Leipzig.* On prétend qu'il y fit imprimer une brochure, intitulée je crois les amours de *Berlin*, & les dégoûts des plaifirs, les lettres initiales de fon nom par Mr. de la B.. font à la tête de ce Libelle; je fuis très éloigné de l'en croire l'Auteur, & j'ai foutenu publiquement que ce n'étoit pas lui. De *Leipzig* il s'arrêta à *Gotha*, on a écrit de ce pays là des chofes fur fon compte, qui lui feroient plus de tort fi elles étoient vraies, que le Libelle même qu'on lui a imputé. On m'a écrit de *Leip-*

zig, de *Copenhague*, de *Gotha*, des particularités qui ne lui feroient pas moins de préjudice si je les rendois publiques.

Comment peut-il donc, Monsieur dans de pareilles circonstances, non seulement contrefaire l'Edition de mon Libraire, mais charger cette Edition de notes contre moi qui ne l'ai jamais offensé, qui même lui ai rendu service? S'il est plus instruit que moi du règne de *Louis XIV*. ne devoit-il pas me communiquer ses lumieres, comme je lui communiquai, sur son livre intitulé *Mes pensées*, des observations, dont il a fait usage; pourquoi d'ailleurs faire réimprimer la premiere Edition du *Siècle de Louis XIV*. quand il sait que mon Libraire *Walther* en donne une nouvelle beaucoup plus exacte, & d'un tiers plus ample; quoique j'aye passé

trente années à m'inſtruire des faits principaux qui regardent ce regne, quoiqu'on m'ait envoyé en dernier lieu les Mémoires les plus inſtructifs, cependant je peux encore avoir fait comme dit *Baile*, bien des péchés de commiſſion, & d'omiſſion, tout homme de Lettres qui s'intéreſſe à la vérité & à l'honneur de ce beau ſiècle, doit m'honorer de ſes lumieres: mais quand on écrira contre moi, en faiſant imprimer mon propre ouvrage, pour ruiner mon Libraire, un tel procédé aura-t-il des approbateurs? une ancienne Edition contrefaite aura-t-elle du crédit parmi les honnêtes gens, & l'Auteur ne ſe ferme-t-il pas par ce procédé toutes les portes qui peuvent le mener à ſon avancement?

J'oſe Vous prier Monſieur de lui montrer cette Lettre, & de rappel-

ler dans son cœur les sentimens de probité que doit avoir un jeune homme qui a fait la fonction de Prédicateur. Je me persuade qu'il fera celle d'honnête homme. S'il a fait quelque frais pour cette Edition, il peut m'en envoyer le compte, je le communiquerai à mon Libraire, & le mieux seroit assurément de terminer cette affaire d'une maniere qui ne causât de chagrin ni à ce jeune homme, ni à moi.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec l'attachement sincère que Vos procédés obligeans m'inspirent,

Votre très-humble &c.

VOLTAIRE.

--*-*-*-*-*

AU MEME.

Pour répondre Monsieur à Vos bontés conciliantes dont je suis très réconnoissant, & à la Lettre de Mr. de la *Beaumelle* dont je suis très surpris, j'aurai d'abord l'honneur de Vous dire:

1. Qu'il est peu intéressant qu'il ait reçu trois ducats comme Vous l'avez marqué, (*encore une fois, Monsieur de Voltaire se trompe*) ou d'avantage pour l'ouvrage qu'il a écrit contre moi à *Francfort*.

2. Que quand il m'écrivit de *Coppenhague*, sans que j'eusse l'honneur de le connoître, il data sa Lettre du Château, & me fit entendre que le Gouvernement l'avoit chargé de l'Edition des Auteurs classiques françois, & que Mr. de *Bernstorf*, Secrétaire d'Etat m'a écrit le contraire.

3. Que quelques jours après, étant renvoyé de *Coppenhague*, il m'envoya de *Berlin* à *Potsdam* à ma requisition son livre intitulé *le qu'en dira-t-on*, dans lequel il dit que le Roi de Prusse a des Gens de Lettres auprès de lui, par le même principe que les Princes d'Allemagne ont des bouffons, & des nains.

4. Qu'il me promit de supprimer ce compliment & qu'il ne l'a pas fait.

5. Qu'il me reproche dans ce livre d'avoir sept mille écus de pension, & qu'il doit savoir à présent que j'y ai renoncé, aussi bien qu'à des honneurs que je crois inutiles à un homme de Lettres, & que dans l'état où je suis, il y a peu de générosité à persécuter un homme dont il n'a jamais eu le moindre sujet de se plaindre.

6. Qu'il est vrai que je lui donnai des conseils sur quelques mépri-

ſes où il étoit tombé, & ſur ſon étonnante hardieſſe; qu'à la vérité il a ſuivi mes avis ſur des faits hiſtoriques, mais qu'il les a bien négligés dans quelques exemplaires imprimés à *Francfort*, où il dit qu'il a vû à la Cour de *Dresde* un Roi . . & tout le reſte qui a fait fremir d'horreur. Il oſe parler contre le Gouvernement & l'Armée du Roi de Pruſſe. Il s'éléve contre preſque toutes les puiſſances. L'Arétin gagnoit autrefois des chaines d'or à ce metier; mais aujourd'hui elles ſont d'un autre métal. Je ſouhaite ſeulement qu'on pardonne à ſa jeuneſſe, ou qu'il ait une armée de cent mille hommes.

7. Il eſt bien le maître d'écrire contre moi ainſi que contre tous les Princes. Il n'y gagnera pas d'avantage.

8. Il Vous mande qu'il me pourſuivra juſqu'aux enfers; il peut me pourſuivre tant qu'il lui plaira juſqu'à ma mort, il n'attendra pas longtems: il pourſuivra un homme qui ne l'a jamais offenſé. Milord *Tirconnel* eſt mort, mais ceux qui étoient auprès de lui ſont témoins, que je rendis ſervice à Monſieur de la *Beaumelle*, & que ſeul j'empêchai Milord *Tirconnel* d'envoyer directement au Roi de Pruſſe une Lettre, dont la minute doit exiſter encore, & dans laquelle il demandoit vengeance; je ne m'oppoſe point à la reconnoiſſance dont il me menace.

9. Il peut ſe diſpenſer d'imprimer le procès du Juif Hirch qui me conteſtoit la reſtitution de douze mille écus qu'il avoit à moi en dépôt. Ce procès eſt déja imprimé. Le Juif a été condamné à double amende. Mr.

de la *Beaumelle* peut cependant faire une ſeconde Edition avec des remarques, & me pourſuivre juſqu'aux enfers, ſans expliquer s'il entend que j'irai en enfer, ou s'il compte y aller.

Voila toute la réponſe qu'il aura jamais de moi dans ce monde ci & dans l'autre. J'ai l'honneur d'être véritablement,

Monſieur.

Votre &c.
VOLTAIRE.



AU MEME.

Monsieur.

J'ai lû enfin l'Edition du *Siècle de Louis XIV.* que Votre ami Mr. de la *Beaumelle* a faite en trois Volumes avec des Remarques & des Lettres. Je Vous dirai, Monsieur, que cette Edition n'a pas laissé d'avoir quelque cours à *Berlin.* J'y suis outragé: cinq ou six Officiers de la maison de Sa Majesté Prussienne y sont maltraités; c'est une raison, pour qu'on veuille au moins parcourir l'ouvrage. Personne ne lui pardonnera d'avoir outragé dans ses Remarques les vivants & les morts, ainsi que la vérité. Mais moi, Monsieur, je lui pardonnerois les injures scandaleuses qu'il me dit dans mon propre ouvrage, s'il étoit vrai qu'il eût à se plain-

dre de moi, & si je l'avois accusé auprès du Roi de Prusse dans son passage à *Berlin*, comme il le prétend.

Voici, Monsieur, ce qu'il Vous écrit, & ce que Vous me rapportez mot pour mot dans Votre Lettre du 17. Decembre.

Maupertuis vient chez moi, ne me trouve pas, je vais chez lui, il me dit qu'un jour au souper des petits appartemens, Mr. de *Voltaire* avoit parlé d'une maniere violente contre moi, qu'il avoit dit au Roi que je parlois peu respectueusement de lui dans mon livre, que je traitois sa Cour philosophe de nains & de bouffons, & que je le comparois aux petits Princes Allemands & mille faussetés de cette force. Mr. de *Maupertuis* me conseilla d'envoyer mon livre au Roi en droiture, avec une Lettre qu'il vit & corrigea lui même.

Je peux Vous protester hautement, Monsieur, non seulement à Vous, mais à tout le monde, & attester le Roi de Prusse lui même, que jamais je n'ai dit à Sa Majesté ce qu'on m'impute. Ce fût le Marquis *d'Argens* qui l'avertit à souper de la manière dont la *Beaumelle* avoit parlé de sa Cour, ainsi que de plusieurs autres Cours, dans son livre intitulé le *Qu'en dira-t-on.* Le Marquis *d'Argens* sait que loin de vouloir porter ces miseres aux oreilles du Roi, je lui mis presque la main sur la bouche; que je lui dis en propres paroles, *taisez-vous donc, vous relevez le secret de l'Eglise.* J'aurois pû user du droit que tout le monde a de parler d'un livre nouveau à table. Mais je n'usai point de ce droit, & loin de rendre aucun mauvais office à Mr. de la *Beaumelle*, je fis ce que je pus, pour le servir dans

dans l'avanture pour laquelle il fût mis au corps de garde à *Berlin*, & qu'il fût envoyé à *Spandau*. Pour peu qu'il raisonne, il doit voir clairement, que *Maupertuis* ne m'a calomnié ainsi auprès de lui, que pour l'exciter à écrire contre moi; c'est un fait assez public dans *Berlin*. Il est bien étrange qu'un homme, que le Roi de Prusse a daigné mettre à la tête de son Académie, ait pû faire de pareilles manœuvres. Songez ce que c'est que d'aller revéler à un étranger, à un passant, le secret des soupers de son Maître, & de joindre l'infidélité à la calomnie. Exciter ainsi contre moi un jeune Auteur, lancer ses traits, & puis retirer sa main, accuser Mr. *König* mon ami d'être un faussaire, le faire condamner de sa seule autorité en pleine Académie, & se donner le mérite de demander sa grace,

faire écrire contre lui, & avoir l'air de ne point écrire, déchainer la *Beaumelle* contre moi & le désavouer, opprimer *König* & moi avec les mêmes artifices, c'est ce que *Maupertuis* a fait, & c'est sur quoi l'Europe littéraire peut juger.

Je me suis vû contraint à soutenir à la fois deux querelles fort tristes. Il faut combattre & contre *Maupertuis* qui a voulu me perdre, & contre la *Beaumelle* qu'il a employé pour m'insulter. La vie des Gens de Lettres est une guerre perpétuelle, tantôt sourde, & tantôt éclatante, comme entre les Princes. Mais nous avons un avantage que les Rois n'ont pas. La force décide entre eux; & la raison décide entre nous. Le public est un juge incorruptible qui avec le tems prononce des arrêts irrévocables. Le public prononcera

donc ſi j'ai eu tort de prendre le parti de Mr. *König* cruellement opprimé, & de confondre les menſonges dont la *Beaumelle* excité par l'oppreſſeur de *König* & le mien, a rempli le Siècle de *Louis XIV*.

La *Beaumelle* Vous a mandé, Monſieur, qu'il me *pourſuivra jusqu'aux enfers:* il eſt bien le maître d'y aller, & pour mieux mériter ſon gîte, il Vous dit qu'il fera imprimer à la ſuite du *Siècle de Louis XIV*. un Procès que j'eus il y a près de trois ans contre un Banquier Juif, & que je gagnai. Je ſuis prêt de lui en fournir toutes les pièces, & il pourra faire relier le tout enſemble avec la paix de *Nimwegue*, celle de *Riswik* & la guerre de la ſucceſſion. Rien ne contribuera plus au progrès des Sciences.

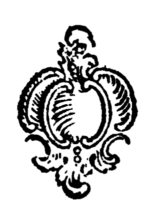
Tout cela, Monſieur, eſt le comble de l'aviliſſement. Mais je Vous

défie de me nommer un ſeul Auteur célebre depuis le *Taſſe* juſqu'à *Pope*, qui n'ait eu à faire à de pareils ennemis.

Le moindre de mes chagrins eſt aſſurément le ſacrifice des biens & des honneurs auxquels j'ai renoncé ſans le plus léger regrêt, mais la perte abſolue de ma ſanté eſt un mal véritable. S'il y a quelque choſe de nouveau à *Francfort* concernant toutes ces miſères, Vous me ferez plaiſir de m'en inſtruire. Je ſuis &c.

Votre &c.

VOLTAIRE.



AU MEME.

Je ſuis tombé malade à *Leipzig*, Monſieur, & je ne ſais pas encore quand je pourrai en partir. J'y ai reçu Votre Lettre du 22. Mars. Elle m'étonneroit, ſi à mon âge quelque choſe pouvoit m'étonner.

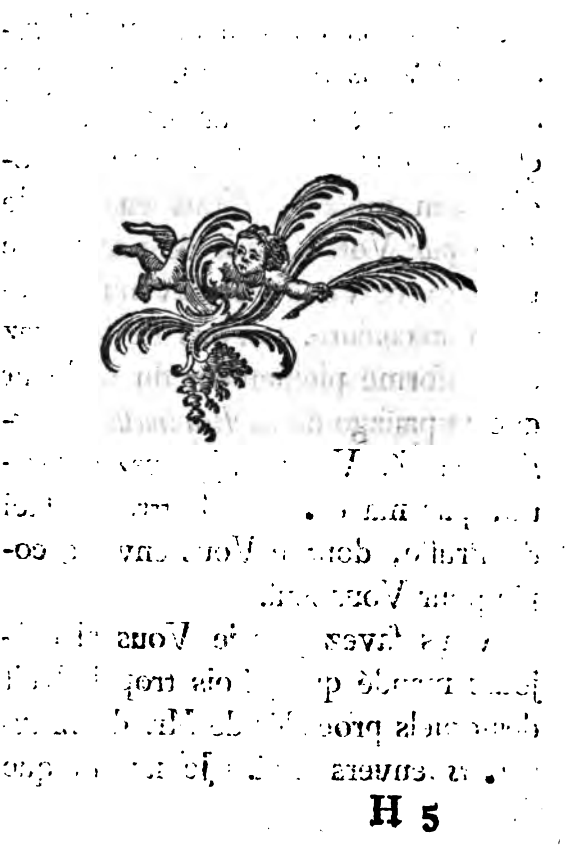
Comment a-t-on pû imaginer, Monſieur, que j'aye pris des Lettres de la *Beaumelle* pour des Lettres de *Maupertuis*? Non, Monſieur, chacun a ſes Lettres. *Maupertuis* a celles où il veut qu'on aille diſſéquer des géants aux antipodes, & la *Beaumelle* a les ſiennes qui ſont l'antipode du bon ſens. Dieu me garde d'attribuer jamais à un autre qu'à lui ces belles choſes qui ne peuvent être que de lui, & qui lui font tant d'honneur & tant d'amis. On Vous au-

lomnie au Roi de Prusse, & cela me suffit. Ma destinée n'a rien de commun avec toutes ces tracasseries, ni avec le *Siécle de Louis XIV*. Je sais supporter les malheurs & les injures. Je pourrai faire un *Supplément* au *Siécle de Louis XIV*. dans lequel j'éclaircirai des faits dont la *Beaumelle* a parlé sans en avoir la moindre connoissance. Je pourrai comme Mr. *König* en appeller au public. J'en appelle déja à Vous même. S'il Vous reste quelque amitié pour la *Beaumelle*, cette amitié même doit lui faire sentir tous ses torts. Il doit être honteux d'avoir été l'instrument de la méchanceté de *Maupertuis*, instrument dont on se sert un moment & qu'on jette ensuite avec dédain.

Voila, Monsieur, tout ce que le triste état où je suis de toutes façons

me permet à présent de Vous répondre. Je Vous embrasse sans cérémonie.

VOLTAIRE.



AU MEME.

Monſieur.

Je comptois en paſſant par *Francfort* Vous préſenter moi-même le *Supplément au Siècle de Louis XIV.* que je Vous ai dédié. C'eſt un Procès bien violent, Vous en êtes le Juge par Votre eſprit & par Votre probité: & Vous êtes devenu un témoin néceſſaire. Vous ne pouvez être informé pleinement du malheur que le paſſage de la *Beaumelle* à *Berlin* a cauſé. Vous en jugerez en partie, par ma derniere Lettre au Roi de Pruſſe, dont je Vous envoye copie pour Vous ſeul.

Vous ſavez que je Vous ai toûjours mandé que j'étois trop inſtruit des cruels procédés de Mr. de *Maupertuis* envers moi. Je ſavois que

Madame la Comteſſe de *Bentink* avoit obligé deux fois la *Beaumelle* de jetter dans le feu cet indigne ouvrage, où tant de Souverains, & Sa Majeſté Pruſſienne ſont encore plus outragés que moi. Je ſavois que la *Beaumelle* au ſortir de chez *Maupertuis* avoit deux fois recommencé. Mais je ne puis citer le témoignage de Madame la Comteſſe de *Bentinck* ni celui des autres perſonnes qui ont été témoins de la cruauté artificieuſe avec laquelle *Maupertuis* m'a pourſuivi près de deux années entieres. Je ne peux citer que des témoignages par écrit, & je n'ai que la Lettre de la *Beaumelle*.

Vous n'ignorez pas avec quel nouvel artifice *Maupertuis* a voulu en dernier lieu déguiſer & obſcurcir l'affaire, en exigeant de la *Beaumelle* un déſaveu. Mais ce déſaveu ne por-

te que ſur des choſes étrangeres à ſon procédé.

Je n'ai jamais accuſé *Maupertuis* d'avoir fait les quatre Lettres ſcandaleuſes dont la *Beaumelle* a chargé la coupable Edition du *Siècle de Louis XIV*. Je me ſuis plaint ſeulement de ce qu'il m'a voulu perdre, & de ce qu'il a réuſſi. Je ne me ſuis deffendu qu'en diſant la vérité; c'eſt une arme qui triomphe de tout à la longue. C'eſt au nom de cette vérité toujours reſpectable & ſouvent perſécutée, que je Vous écris. Je ſuis très malade, & j'eſpérerai juſqu'au dernier moment que le Roi de Pruſſe ouvrira enfin les yeux. Je mourrai avec cette conſolation, qui ſera probablement la ſeule que j'aurai. Je ſuis &c.

Votre &c.

VOLTAIRE.

AU MEME.

Je ſuis faché à préſent, Monſieur, d'avoir répondu à la *Beaumelle* avec la ſévérité qu'il méritoit. On dit qu'il eſt à la Baſtille. Le voilà malheureux, & ce n'eſt pas contre les malheureux qu'il faut écrire. Je ne pouvois déviner qu'il ſeroit enfermé dans le tems même que ma réponſe paroiſſoit. Il eſt vrai qu'après tout ce qu'il a écrit avec une ſi furieuſe démence contre tant de citoyens & de Princes, il n'y avoit gueres de pays dans le monde, où il ne dût être puni tôt ou tard, & je ſais de ſcience certaine, qu'il y a deux Cours, où on lui auroit infligé, un châtiment plus capital, que celui qu'il éprouve. Vous me parlez de Votre amitié pour lui; Vous avez apparemment voulu dire pitié.

Il étoit de mon devoir de donner un préſervatif contre ſa ſcandaleuſe Edition du *Siècle de Louis XIV.* qui n'eſt que trop publique en Allemagne & en Hollande. J'ai dû faire voir, par quel cruel artifice on a jetté ce malheureux Auteur dans cet abîme. Je Vous répete encore Monſieur, ce que j'ai mandé au Roi de Pruſſe, c'eſt que ſi les choſes dont Vous m'avez bien voulu avertir, & que j'ai ſçues par tant d'autres, ne ſont pas vraies; ſi *Maupertuis* n'a pas trompé la *Beaumelle* tandis qu'il étoit à *Berlin*, pour l'exciter contre moi; ſi *Maupertuis* peut ſe laver des manœuvres criminelles dont la Lettre de la *Beaumelle* le charge, je ſuis prêt à demander pardon publiquement à *Maupertuis:* Mais auſſi, Monſieur, ſi Vous ne m'avez pas trompé, ſi tous les autres témoins ſont

unanimes, s'il eſt vrai que *Maupertuis*, parmi les inſtrumens qu'il a employés pour me perdre, n'ait pas dédaigné de me calomnier même auprès de la *Beaumelle*, & de l'exciter contre moi, il eſt évident que le Roi de Pruſſe doit me rendre juſtice.

Je ne demande rien, ſinon que ce Prince connoiſſe, qu'après lui avoir été paſſionnément attaché pendant quinze ans, ayant enfin tout quitté pour lui dans ma vieilleſſe, ayant tout ſacrifié, je n'ai pû certainement finir par trahir envers lui des devoirs que mon cœur m'impoſoit. Je n'ai d'autre reſſource que dans les remords de ſon ame royale, que j'ai cru toûjours philoſophe & juſte. Ma ſituation eſt très funeſte, & quand la maladie ſe joint à l'infortune, c'eſt le comble de la miſère humaine. Je me conſole par le travail & par les

Belles-Lettres, & ſurtout par l'idée qu'il y a beaucoup d'hommes, qui valoient cent fois mieux que moi, & qui ont été cent fois plus infortunés. Dans quelque ſituation cruelle que nous nous trouvions, que ſommes nous pour oſer murmurer?

Au reſte, je ne Vous ai rien écrit que je ne veuille bien que tout le monde ſache, & je peux Vous aſſurer que dans toute cette affaire, je n'ai pas eu un ſentiment, que j'euſſe voulu cacher.

Je ſuis &c.

Monſieur.

Votre &c.
VOLTAIRE.



LET-

LETTRE

A

SA MAJESTE PRUSSIENNE.

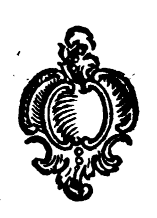
Sire.

Ce que j'ai vû dans les gazettes est-il croyable! on abuse du nom de Votre Majesté pour empoisonner les derniers jours d'une vie que je Vous avois consacrée. Quoi, l'on avance que je Vous ai averti que *König* écrivoit contre Vos ouvrages. Ah Sire, il en est aussi incapable que moi. Votre Majesté sait ce que je lui en ai écrit. Je Vous ai toûjours dit la vérité, & je Vous la dirai jusqu'au dernier moment de ma vie. Je suis au désespoir de n'être point allé à *Bareith*; une partie de ma famille qui va m'attendre aux

eaux, me force d'aller chercher une guérison, que Vos bontés seules pourroient me donner. Je Vous serai toujours tendrement dévoué, quelque chose que Vous fassiez. Je ne Vous ai jamais manqué, je ne Vous manquerai jamais. Je reviendrai à Vos pieds au mois d'Octobre; & si la malheureuse avanture de la *Beaumelle* n'est pas éclaircie, si *Maupertuis* en effet n'a pas trahi le secret de Vos soupers, & ne m'a point calomnié pour exciter la *Beaumelle* contre moi, s'il n'a pas été par sa haine l'auteur de mes malheurs, j'avouerai que j'ai été trompé, & je lui demanderai pardon devant Votre Majesté & devant le public. Je m'en ferai une vraie gloire. Mais si la Lettre de la *Beaumelle* est vraie, si les faits sont constatés, si je n'ai pris d'ailleurs le parti de *Kœnig* qu'avec toute l'Europe littéraire; voyez

Sire, ce que les Philosophes *Marc-Aurèle* & *Julien* auroient faits en pareil cas. Nous sommes tous Vos serviteurs, & Vous auriez pû d'un mot tout concilier. Vous êtes fait pour être notre Juge, & non notre adversaire. Votre plume respectable eût été dignement employée à nous ordonner de tout oublier; mon cœur Vous répond que j'aurois obéï. Sire, ce cœur est encore à Vous. Vous savez que l'enthousiasme m'avoit amené à Vos pieds, il m'y ramenera. Quand j'ai conjuré Votre Majesté de ne plus m'attacher à Elle par des pensions, elle sait bien que c'étoit uniquement préférer Votre personne à Vos bienfaits. Vous m'avez ordonné de recevoir ces bienfaits, mais jamais je ne Vous serai attaché que pour Vous même; & je Vous jure encore entre les mains de S. A. R.

Madame la Margrave de *Bareith* par qui je prends la liberté de faire paſſer ma Lettre, que je Vous garderai juſqu'au tombeau les ſentimens qui m'amenerent à Vos pieds, quand je quittai pour Vous tout ce que j'avois de plus cher, & quand Vous me jurâtes que Vous daigneriez toûjours m'aimer.



A

MONSIEUR ROQUES,

CONSEILLER ECCLESIASTIQUE DU SERENISSIME LANDGRAVE DE HESSE-HOMBOURG.

Monsieur

Je n'ai dédié à personne le *Siècle de Louis XIV.* parceque ni la vérité, ni la liberté n'aiment les Dédicaces, & que ces deux biens qui devroient appartenir au genre humain, n'ont besoin du suffrage de personne. Mais je Vous dédie ce Supplément, quoiqu'il soit aussi vrai & aussi libre que le reste de l'ouvrage. La raison en est, que je suis forcé de Vous appeller en témoignage devant l'Europe littéraire. La querelle dont il s'agit pourroit être bien méprisable par elle même comme

toutes les querelles, & confondue bientôt dans la foule de tant de disputes littéraires, de tant de différens, dont la Mémoire se perd avant même que la mémoire des combattans soit anéantie. Mais le rapport qui lie cette dispute aux événemens du *Siècle de Louis XIV.* les éclaircissemens que les lecteurs en pourront tirer pour mieux connoître ces tems mémorables, serviront peut-être à la sauver pour quelque tems de l'oubli, où les ouvrages polémiques semblent condamnés.

C'est Vous, Monsieur, qui m'aprites le premier, qu'un éléve de *Genève* nommé Mr. de la *Beaumelle*, faisoit réimprimer clandestinement la premiere Edition du *Siècle de Louis XIV.* à *Francfort* sur le *Mein.*

C'est Vous qui m'aprites que cette Edition subreptice étoit chargée de

quatre Lettres de la *Beaumelle*; dans lesquelles il outrage des Officiers de la maiſon du Roi de Pruſſe. Votre probité fût étonnée de la témérité, avec laquelle cet Auteur parle de pluſieurs Souverains de l'Europe dans ſes *Commentaires ſur le Siècle de Louis XIV.* & des belles injures qu'il me dit dans mon propre ouvrage. Vous eutes la généroſité de m'en avertir, Vous eutes celle d'offrir de l'argent à ſon Libraire, pour ſupprimer ce ſcandale.

Je ſais bien que la Littérature eſt une guerre continuelle; mais je ne devois pas m'attendre à une pareille excurſion. Je Vous écrivis que je ne ſavois pas comment je m'étois attiré ces hoſtilités de la part d'un homme que je n'avois connu à *Berlin* que pour tâcher de lui rendre ſervice. Je me plaignis à Vous de ſon procédé;

Vous eutes la bonté de lui faire paſſer mes juſtes plaintes.

Il avoit l'honneur d'être lié avec Vous, parcequ'il s'étoit deſtiné à *Genève* au miniſtere de Votre Religion: & quoique ſa conduite ſemblât le rendre peu digne de cette fonction & de Votre amitié, *Vous* aviez pour lui l'indulgence qu'un homme de Votre probité compatiſſante peut avoir pour un jeune homme qui s'égare, & qu'on eſpere de ramener à ſon devoir.

Il faut avouer qu'il Vous expoſa ingénuement la raiſon qui l'avoit porté à l'atrocité que Vous condamniez. Je ne peux mieux faire, Monſieur, que de rapporter ici une partie de la Lettre qu'il Vous écrivit il y a ſix mois, pour juſtifier en quelque ſorte ſa conduite. La voici mot pour mot.

„ *Maupertuis* vient chez moi, ne „ me trouve pas; je vais chez lui; „ il me dit qu'un jour au ſouper des „ petits appartemens, Mr. de *Voltaire* avoit parlé d'une maniere violente contre moi, qu'il avoit dit „ au Roi que je parlois peu reſpectueuſement de lui dans mon livre, „ que je traitois ſa Cour philoſophe „ de nains & de bouffons, (*) que je „ le comparois aux petits Princes allemands, & mille fauſſetés de cette „ ſorte. *Maupertuis* me conſeilla d'envoyer mon livre au Roi en droiture avec une Lettre qu'il vit & corrigea lui-même. „

Il n'eſt que trop vrai, Monſieur,

(*) Le Roi de Pruſſe comble les Gens de Lettres de bienfaits, par les mêmes principes que les Princes d'Allemagne comblent de bienfaits les nains & les bouffons &c. *Trait du Qu'en dira-t-on.*

que ce cruel procédé trop public de *Maupertuis* mon perſécuteur a été l'origine du livre ſcandaleux de la *Beaumelle*, & a cauſé des malheurs plus réels. Il n'eſt que trop vrai que *Maupertuis* manqua au ſecret qu'on doit à tout ce qui ſe dit au ſouper d'un Roi. Et ce qui eſt encore plus douloureux, c'eſt qu'il joignit la fauſ-ſeté à l'infidélité. Il eſt faux que j'euſ-ſe averti Sa Majeſté Pruſſienne de la maniere dont la *Beaumelle* avoit oſé parler de ce Monarque, & de ſa Cour, dans ſon livre intitulé le *Qu'en dira-t-on* ou *Mes Penſées;* je l'aurois pû & je l'aurois dû en qualité de ſon Chambellan. Ce ne fût pas moi, ce fût un de mes camarades qui rem-plit ce devoir. J'oſe en atteſter Sa Majeſté elle même. Elle me doit cet-te juſtice, elle ne peut refuſer de me la rendre. Le Chambellan qui l'en

avertit, eſt Mr. le Marquis de .... il l'avoue & il en fait gloire.

Je n'étois que trop informé des coups qu'on me portoit; courir chez un jeune étranger, chez un voyageur, chez un paſſant, lui révéler le ſecret des ſoupers du Roi ſon maître, me calomnier en tout, lui rapporter ce qui s'étoit fait & dit dans mon appartement après le ſouper, le déguiſer, l'envénimer, comme il eſt prouvé par le reſte de la Lettre de la *Beaumelle*, c'étoit une des moindres manœuvres que j'avois à eſſuyer. Preſque tout *Berlin* étoit inſtruit de cette perſécution. Sa Majeſté l'ignora toûjours. J'étois bien loin de troubler la douceur de la retraite de *Potsdam*, & d'importuner le Roi nôtre bienfaiteur commun par des plaintes. Ce Monarque ſait que non ſeulement je ne lui ai jamais dit un ſeul mot con-

tre perſonne, mais que je n'oppoſois que de la douceur & de la gaité, aux duretés continuelles de mon ennemi. Il ne pouvoit contenir ſa haine & je ſouffrois avec patience. Je reſtai conſtamment dans ma chambre ſans en ſortir que pour me rendre auprès de Sa Majeſté, quand elle m'appelloit. Je gardai un profond ſilence ſur les procédés de *Maupertuis*, & ſur les trois Volumes de la *Beaumelle* qu'ont produit ces procédés.

Dans le même tems Mr. de *Maupertuis* voulut opprimer Mr. *König* autrefois ſon ami & toûjours le mien. Mr. *König* avoit tâché ainſi que moi d'apprivoiſer ſon amour propre par des éloges; il avoit fait exprès le voyage de *Berlin*, pour conférer amiablement avec lui ſur une mépriſe, dans laquelle *Maupertuis* pouvoit être

tombé. Il lui avoit montré une ancienne Lettre de *Leibnitz*, qui pouvoit ſervir à rectifier cette erreur. Quelle fût la récompenſe du voyage de Mr. *König?* ſon ami dès-lors ſon ennemi implacable, profite d'un aveu que Mr. *König* lui a fait avec candeur, pour le perdre & pour le déshonorer. Mr. *König* lui avoit avoué que l'original de cette Lettre de *Leibnitz* n'avoit jamais été entre ſes mains, & qu'il tenoit la copie d'un citoyen de *Berne*, mort depuis longtems.

Que fait *Maupertuis?* il engage adroitement les Puiſſances les plus reſpectables à faire chercher en Suiſſe cet original qu'il ſait bien qu'on ne trouvera pas; ainſi ayant enchaîné à ſes artifices la bonté même de ſon maître, il ſe ſert de ſon pouvoir à l'Académie de *Berlin* pour faire déclarer fauſſaire un Philoſophe ſon ami

par un jugement ſolemnel; jugement ſurpris par l'autorité, jugement qui ne fut point ſigné par les aſſiſtans, jugement dont la pluspart des Académiciens m'ont témoigné leur douleur, jugement réprouvé & abhorré de tous les Gens de Lettres. Il fait plus; il pouſſe la vengeance juſqu'à vouloir paroître modéré. Il demande à l'Académie qu'il dirige, la grace de celui qu'il fait condamner. Il fait plus encore; il oſe écrire Lettre ſur Lettre à Madame la Princeſſe d'Orange, pour impoſer ſilence à l'innocent qu'il perſécute & qu'il croit flétrir. Il le pourſuit dans ſon azile, il veut lui lier les mains, tandis qu'il le frappe.

J'ai l'honneur d'être de dix-huit Académies, & je puis Vous aſſûrer qu'il n'y a point d'exemple qu'aucune d'elles ait jamais été traitée ainſi,

Toute l'Europe ſavante applaudit encore à la maniere dont la Société Royale de *Londres* ſe comporta dans la fameuſe diſpute entre *Newton* & *Leibnitz*. Il s'agiſſoit de la plus belle découverte qu'on ait jamais faite en Mathématiques. La Société Royale nomma des Commiſſaires tirés de différentes Nations qui examinerent toutes les pièces pendant un an. L'authenticité de ces pièces fût conſtatée. Le grand *Newton*, élu Préſident de la Société Royale n'extorqua point en ſa faveur un jugement qui ne devroit être rendu que par le public. Il ne fit point déclarer ſon adverſaire, fauſſaire; il n'affecta point de demander ſa grace à la Société Royale, en le faiſant condamner avec ignominie; il ne le pourſuivit point avec cruauté dans ſon azile; il n'écrivit point à l'Electrice de Hannovre pour faire

ordonner le ſilence à *Leibnitz;* il ne le menaça point *d'une peine académique* en demandant ſa grace; il ne compromit point le Roi d'Angleterre, il ne le trompa point. On ne mit que de l'exactitude, de la vérité, de l'évidence dans ce grand Procès, où il s'agiſſoit d'une véritable gloire. C'étoient des Dieux qui diſputoient à qui il appartenoit de donner la lumiere au monde. Mais il ne faut pas que la belette de la Fable prétende bouleverſer le ciel & la terre pour un trou de lapin qu'elle a uſurpé.

Tout *Berlin*, toute l'Allemagne crioit contre une conduite ſi odieuſe; mais perſonne n'oſoit la découvrir au Roi de Pruſſe; & le perſécuteur triomphoit en abuſant des bontés de ſon maître: j'ai été le ſeul qui aie oſé élever ma foible voix. J'ai rendu hardiment ce ſervice à la vérité,

à

à l'innocence, à l'Académie de *Berlin*, j'ose dire à la patrie, que mon attachement pour le Roi de Pruſſe avoit rendu la mienne. J'ai ſeul fait parvenir les cris de l'Europe ſavante entiere aux oreilles de Sa Majeſté. J'en ai appellé du grand homme mal informé au grand homme mieux informé. J'ai pris le parti de Mr. *König*, ainſi que le célebre & reſpectable *Wolff*, qui a écrit ſur cette affaire une Lettre dont j'ai l'original entre les mains; la voici :

„ Il eſt réconnu pour certain & „ très certain que la vérité eſt toute „ entiere du côté du Profeſſeur *König* „ ſoit dans l'autenticité de la Lettre „ de *Leibnitz*, ſoit dans l'étrange ju- „ gement de l'Académie, ſoit dans „ la prétendue découverte de ſon ad- „ verſaire, qui ne ſeroit qu'un ren- „ verſement des loix de la natu-

„ re, (*) si elle n'étoit pas une con-
„ tradiction.

J'ai pris le parti de Mr. *König* avec les Académiciens des Sciences de *Paris*, avec tous les autres, avec l'Europe littéraire. Je me suis exposé par mon peu de ménagement à perdre les honneurs, les biens dont un grand Roi me combloit, & ses bontés plus précieuses cent fois que tous ces biens & tous ces honneurs. J'ai risqué la plus cruelle disgrace auprès d'un Monarque qui m'avoit arraché dans ma vieillesse à ma patrie, à ma famille, à mes amis, à mes emplois, d'un Monarque qui m'a-

(*) Certum est, quam quod certissimum veritatem esse ex parte Kœnigii sive autenticitatem fragmenti ex litteris Leibnitii, sive judicium *famosum* Academiæ spectes, sive prætensam legem ad ruinam totius machinæ tendentem, si non in se contradictionem involveret.

voit prévenu, il y a plus de quinze ans, par ſes bontés, auxquelles j'avois répondu avec enthouſiaſme, pour qui j'avois tout quitté, tout ſacrifié, & ſur qui je fondois enfin le bonheur des derniers jours de ma vie. Je n'ai pas balancé.

Il m'a fallu à la fois combattre contre mon perſécuteur *Maupertuis* & pour Mr. *König* mon ami & pour moi-même. Il a fallu dans le tems même que l'Auteur de la *Venus phiſique* & de ces étranges Lettres m'accabloit, répondre à un livre plus mauvais encore, qu'il a fait compoſer. Oui, Monſieur, c'eſt lui qui a porté la *Beaumelle* à faire cette malheureuſe Edition du *Siècle de Louis XIV.* dans laquelle lui ſeul des Gens de Lettres qui étoient auprès du Roi de Pruſſe n'eſt pas offenſé. S'il n'avoit pas excité la *Beaumelle* contre

moi par une calomnie, ce jeune homme, à qui je n'avois jamais donné lieu de ſe plaindre de moi, n'auroit point fait ce ſcandaleux ouvrage. Mon perſécuteur a beau employer tous ſes artifices pour faire déſavouer aujourd'hui à la *Beaumelle* cette Lettre, dans laquelle ſes manœuvres ſont conſtatées. La Lettre exiſte, Monſieur, entre Vos mains ; & j'en ai gardé ſoigneuſement la copie authentique, tranſcrite par Vous même. Cette Lettre qui ſert à convaincre *Maupertuis* d'infidélité envers ſon maître, & de calomnie envers moi, cette Lettre, dis-je, eſt encore plus réconnue que celle de *Leibnitz* qui a ſervi à manifeſter les erreurs de ſon amour-propre à la face de tout le monde.

Il peut faire déclarer fauſſaire qui il voudra dans une Aſſemblée de ſon

Académie; il sera déclaré injuste par tout le public. Il verra que dans la Littérature on ne réussit point par les souterrains de la fraude, comme il a dû voir qu'on ne subjugue point les esprits par la hauteur & par la violence; qu'il ne faut dans les écrits que de la raison, & dans la Société que de la douceur; qu'enfin la vérité, quoique peu circonspecte par cela même qu'elle est la vérité, la candeur bien que trop simple, l'innocence sans politique, confondent tôt ou tard l'erreur, le manége, la violence. La *Beaumelle* qui est jeune encore, apprendra à ses dépens à ne plus faire servir son amour-propre imprudent & sans pudeur à l'amour-propre artificieux d'un autre. Je m'adresse, comme Mr. *König*, au Public, Juge souverain des ouvrages & des hommes. Ce Public déteste l'oppref-

ſeur, ſe moque de l'abſurde, plaint le malheureux, & aime la vérité.

P. S.

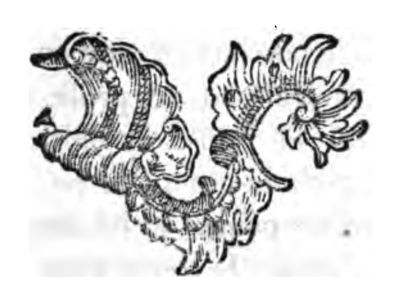
Vous m'apprenez, Monſieur, par Vos Lettres que la *Beaumelle* promet *de me pourſuivre juſqu'aux enfers.* Il eſt bien le m'aître d'y aller quand il voudra. Vous me faites entendre que pour mieux mériter ſon gite, il imprimera contre moi beaucoup de choſes perſonnelles, ſi je refute les *Commentaires ſur le Siècle de Louis XIV.* Vous m'avouerez que c'eſt un beau procédé d'imprimer trois Volumes d'injures & d'impoſtures contre un homme, & de lui dire enſuite: ſi Vous oſez Vous défendre, je Vous calomnierai encore.

Vous me rapportez, Monſieur, dans Votre Lettre du 22. Mars, *que la maniere dont il s'y prendra ne pour-*

ra que me faire beaucoup de peine, & que quand il auroit tout le tort du monde, le public ne s'en informera pas, & rira à bon compte.

Sachez, Monſieur, que le public peut rire d'un homme heureux & avantageux qui dit, ou fait, ou écrit des ſottiſes, mais qu'il ne rit point d'un homme infortuné & perſécuté. La *Beaumelle* peut réimprimer tout ce qu'on a écrit contre moi dans plus de cinquante Volumes ; cela lui procurera peu de profit & peu de rieurs. Je Vous réponds que ſes nouveaux chefs-d'œuvres ne me feront aucune peine. Je lui donne une pleine liberté. Je crois bien que la *Beaumelle* eſt un Ecrivain à faire rire. Mais ſi l'Auteur de la *Spectatrice danoiſe*, du *Qu'en dira-t-on* ou de *Mes Penſées*, qui a outragé tant de Souverains & de particuliers avec une

inſolence ſi brutale, & qui n'eſt impunie que par l'excès du mépris qu'on a pour lui, penſe devenir un homme plaiſant, il m'étonnera beaucoup. Il s'agit à préſent du *Siècle de Louis XIV*. Il faut voir qui a raiſon, de la *Beaumelle* ou de moi, & c'eſt de quoi les lecteurs pourront juger.



A

MONSIEUR KÖNIG.

A Potsdam le 17. Novembre 1752.

Monſieur.

Le Libraire qui a imprimé une nouvelle Edition du *Siècle de Louis XIV.* plus exacte, plus ample & plus curieuſe que les autres, doit Vous en faire tenir de ma part deux exemplaires, un pour Vous, l'autre pour la Bibliothéque de S. A. R. à qui je Vous prie de faire agréer cet hommage & mon profond reſpect.

Eſt-il bien difficile que dans un tel ouvrage, où il y a tant de traits qui caractériſent l'héroïsme de la maiſon d'Orange, il ne s'en trouve pas quelques-uns qui puiſſent déplaire: mais une Princeſſe de ſon ſang, & née

en Angleterre, connoît trop les devoirs d'un Hiſtorien, & le prix de la vérité, pour ne pas aimer cette vérité, quand elle eſt dite avec le reſpect qu'on doit aux Puiſſances.

J'aurai ſans doute bien des querelles à ſoutenir ſur cet ouvrage, je puis m'être trompé ſur beaucoup de choſes, que le tems ſeul peut éclaircir. Il ne s'agit pas ici de moi, mais du public; il n'eſt pas queſtion de me défendre, mais de l'éclaircir, & il faut ſans difficulté que je corrige toutes les erreurs où je ſerai tombé, & que je remercie ceux qui m'en avertiront, quelque aigreur qu'ils puiſſent mettre dans leur zêle.

Cette vérité à laquelle j'ai ſacrifié toute ma vie, je l'aime dans tous les autres autant que dans moi. J'ai lu, Monſieur, Votre appel au public que Vous avez eu la bonté de m'envoyer,

& je ſuis revenu ſur le champ du préjugé que j'avois contre Vous. Je n'avois point été du nombre de ceux qu'on avoit conſtitués Vos juges, ayant paſſé tout l'Eté à *Potsdam*, mais je Vous avoue que ſur l'expoſé de Mr. de M . . . . & ſur le jugement prononcé en conſéquence, j'étois entierement contre Votre procédé. Il s'agiſſoit, diſoit-on, d'une découverte importante, dont on Vous accuſoit d'avoir voulu ravir la gloire à ſon Auteur par envie & par malignité. On Vous imputoit d'avoir forgé une Lettre de *Leibnitz*, dans laquelle Vous aviez Vous même inſéré cette découverte. On prétendoit que preſſé par l'Académie de repréſenter l'original de cette Lettre, Vous aviez eu recours à l'artifice groſſier de ſuppoſer après coup que Vous en teniez la copie de la main d'un homme qui

eſt mort il y a quelques années. Jugez, Monſieur, ſi je ne devois pas avoir les préjugés les plus violens, & Vous ne devez pas pardonner à tous ceux qui Vous ont condamné, quand ils n'ont été inſtruits que par les allégations de Votre adverſaire confirmées par Votre ſilence.

Votre appel m'a ouvert les yeux, ainſi qu'à tout le public. Quiconque a lû Votre Mémoire, a été convaincu de Votre innocence. Vos pièces juſtificatives établiſſent tout le contraire de ce que Votre ennemi Vous imputoit. On voit évidemment que Vous commençâtes par montrer à M.... tout l'ouvrage dans lequel Vous combattiez ſes ſentimens; que cet ouvrage eſt écrit avec la plus grande politeſſe, & les égards les plus circonſpects : qu'en le réfutant, Vous lui avez prodigué des éloges:

que Vous lui avez d'abord avoué avec la bonne foi & la franchiſe de Votre patrie tout ce qui concernoit la Lettre de *Leibnitz*. Vous lui dites que Vous la teniez, ainſi que pluſieurs autres, des mains de feu *Henri*, que l'original ne pourroit probablement ſe trouver; enfin Vous imprimâtes & Votre Réfutation & nne partie de la Lettre de *Leibnitz* avec le conſentement de Votre adverſaire, conſentement qu'il ſigna lui-même. Les Actes de *Leipzig* furent les dépoſitaires de Votre ouvrage & de cette même Lettre, ſur laquelle on Vous a fait le plus étrange Procès criminel dont on ait jamais entendu parler dans la Littérature.

Il eſt clair comme le jour, que cette Lettre de *Leibnitz* que Vous rapportez aujourd'hui toute entiere

avec deux autres, ont été écrites par ce grand homme, & n'ont pû être écrites que par lui. Il n'y a personne qui n'y reconnoiſſe ſa maniere de penſer, ſon ſtile profond, mais un peu diffus & embaraſſé, ſa coutume de jetter des idées, ou plûtôt des ſemences d'idées qui excitent à les développer. Mais ce qu'il y a de plus étrange dans cette affaire, & ce qui me cauſe une ſurpriſe dont je ne reviens pas, c'eſt que cette même Lettre de *Leibnitz*, dont on faiſoit tant de bruit, cette Lettre pour laquelle on a intéreſſé tant de Puiſſances, cette Lettre qu'on Vous accuſoit d'avoir indignement ſuppoſé, & d'avoir fabriqué Vous-même pour donner à *Leibnitz* la gloire d'un Théorême revendiqué par Votre adverſaire, cette Lettre dit préciſément tout le contraire de ce qu'on croyoit.

Elle combat le ſentiment de Votre adverſaire au lieu de le prévenir.

C'eſt donc ici uniquement une mépriſe de l'amour-propre. Votre ennemi n'avoit pas aſſez examiné cette Lettre que Vous lui aviez remiſe entre les mains; il croyoit qu'elle contenoit ſa penſée, & qu'elle contenoit ſa réfutation. Falloit-il donc qu'il employât tant d'artifices & de violence, qu'il fatiguât tant de Puiſſances, & qu'il pourſuivit enfin ceux qui condamnent aujourd'hui ſa mépriſe & ſon procédé, pour quatre lignes de *Leibnitz* mal entendues, pour une diſpute qui n'eſt nullement éclaircie, & dont le fond me paroît la choſe la plus frivole?

Pardonnez moi cette liberté; Vous ſavez, Monſieur, que je ſuis un peu enthouſiaſte ſur ce qui me paroît vrai, Vous avez été témoin que je ne ſa-

crifie mon fentiment à perfonne. Vous Vous fouveniez des deux années que nous avons paffées enfemble dans une retraite philofophique avec une Dame d'un génie étonnant, & digne d'être inftruite par Vous dans les Mathématiques. Quelque amitié qui m'attachat à elle & à Vous, je me déclarai toûjours contre Votre fentiment & le fien fur la difpute des forces vives. Je foutins effrontément le parti de Mr. de *Mairan* contre Vous deux, & ce qu'il y eut de plaifant, c'eft que lorfque cette Dame écrivit enfuite contre Mr. de *Mairan* fur ce point de Mathématique, je corrigeai fon ouvrage, & j'écrivis contre elle. J'en ufai de même fur les Monades & fur l'Harmonie préétablie, auxquelles je Vous avoue que je ne crois point du tout. Enfin je foutins toûjours mes héréfies, fans

altérer

altérer le moins du monde la charité. Je ne pus sacrifier ce qui me paroissoit la vérité à une personne à qui j'aurois sacrifié ma vie.

Vous ne serez donc pas surpris que je Vous dise avec cette franchise intrépide qui Vous est connue, que toutes ces disputes où un mélange de Métaphysique vient égarer la Géométrie, me paroissent des jeux d'esprit qui l'exercent & qui ne l'éclairent point. La querelle des forces vives étoit absolument dans ce cas. On écriroit cent Volumes pour & contre, sans rien changer jamais dans la Méchanique; il est clair qu'il faudra toûjours le même nombre de chevaux pour tirer les mêmes fardeaux, & la même charge de poudre pour un boulet de canon, soit qu'on multiplie la masse par la vitesse, soit qu'on la multiplie par le quarré de la vitesse.

Souffrez que je Vous dife que la difpute fur la moindre action eft beaucoup plus frivole encore. Il ne me paroît de vrai dans tout cela que l'ancien axiome: que la nature agit toûjours par les voyes les plus fimples. Encore cette maxime demande-t-elle beaucoup d'explications.

Si Mr. de M . . . a inventé depuis peu ce principe, à la bonne heure: mais il me femble qu'il n'eut pas falu déguifer fous des termes ambigus une chofe fi claire, & que ce feroit la traveftir en erreur, que de prétendre avec le Pere *Mallebranche*, que Dieu employe toûjours la moindre quantité d'actions. Nos bras, par exemple, font des leviers de la troifième efpèce qui exercent une force de plus de cinquante livres pour en lever une: le cœur par fa fyftole & fa diaftole exerce une force prodi-

gieuſe pour exprimer une goute de ſang qui ne péſe pas une dragme. Toute la nature eſt pleine de pareils exemples. Elle montre dans mille occaſions plus de profuſion que d'économie.

Heureuſement, Monſieur, toutes nos diſputes pointilleuſes ſur des principes, ſujets à tant d'exceptions, ſur des aſſertions vraies en pluſieurs cas & fauſſes dans d'autres, n'empêcheront pas la Nature de ſuivre ſes loix inviſibles & éternelles. Malheur au genre humain, ſi le monde étoit comme la plûpart des Philoſophes veulent le faire. Nous reſſemblons aſſez à *Mathieu Garo*, qui affirmoit que les citronilles devoient croître au haut des plus grands arbres, afin que les choſes fuſſent en proportion: Vous ſavez comment *Mathieu Garo* fût détrompé, quand un gland de

chêne lui tomba sur le nez dans le tems qu'il raisonnoit en profond Métaphysicien.

Voyez donc, Monsieur, ce que c'est que de ne vouloir trouver la preuve de l'existance de Dieu, que dans une formule d'algébre sur le point le plus obscur dans l'usage. „ Vous allez vous facher contre moi, „ mais je ne m'en soucie gueres. „ Feu Mr. l'Abbé *Conti* disoit au grand *Newton*, & je pense avec l'Abbé *Conti*, qu'à l'exception d'une quarantaine de théorêmes principaux qui sont utiles, les recherches profondes de la Géométrie ne sont que l'aliment d'une curiosité ingénieuse; & j'ajoute que toutes les fois que la Métaphysique s'y joint, cette curiosité est bien trompée. La Métaphysique est le nuage qui dérobe aux hé-

ros d'*Homere* l'ennemi qu'ils croyoient saisir.

Mais que pour une dispute si frivole, pour une bagatelle difficile, pour une erreur de nulle conséquence, confondue avec une vérité triviale, on intente un Procès criminel dans les formes, qu'on fasse déclarer faussaire un honnête homme, un compagnon d'étude, un ancien ami; c'est ce qui est en vérité bien douloureux.

Vous nous avez appris dans Votre appel une violence bien plus singuliere; on m'a écrit des Lettres de *Paris*, pour savoir si la chose étoit vraie. Vous dites, & il n'est que trop véritable, que M . . . après avoir réussi, comme il lui étoit si aisé, à Vous faire condamner, a écrit & fait écrire plusieurs fois à Madame la Princesse d'Orange, de qui Vous

dépendez, pour Vous impoſer ſilence, & pour Vous faire conſentir Vous même à Votre déshonneur. Vous croyez bien que toute l'Europe littéraire trouve ſon procédé un peu dur & fort inoui. M . . . . aura la gloire d'avoir fait ce qu'aucun Souverain n'a jamais oſé.

Aveuglé par une mépriſe où il étoit tombé, il a ſoutenu cette mépriſe par une perſécution, il a fait condamner & flétrir un honnête homme ſans l'entendre, & lui a ordonné enſuite de ne point ſe défendre & de ſe taire.

Quel Homme de Lettres n'eſt ſaiſi d'une juſte indignation contre une cruauté ménagée d'abord avec tant d'artifices, & ſoutenue enfin avec tant de dureté? où en ſeroient les Lettres & les études en tout genre, ſi on ne peut être d'un ſentiment op-

poſé à celui d'un homme qui a ſçu ſe procurer du crédit. Quoi! Monſieur, ſi je diſois que tous les angles d'un triangle ſont égaux à deux droits, & que le Préſident de l'Académie de *Petersbourg* eût dit le contraire, il ſeroit donc en droit de me faire condamner & de m'ordonner le ſilence?

Vos plaintes ont été accompagnées des plaintes de tous les Gens de Lettres de l'Europe. Leurs voix ſe ſont jointes à la Vôtre, & pour unique réponſe, M .... imprime qu'on ne doit pas ſavoir ce qu'il a écrit à Madame la Princeſſe d'Orange, que ce ſont des ſecrets, entre lui & elle, qu'il faut reſpecter. Cette réponſe eſt le dernier coup de pinceau du tableau, & j'avoue qu'on devoit s'y attendre.

J'étois plein de ma ſurpriſe & de mon indignation, ainſi que tous ceux

qui ont lû Votre appel; mais l'une & l'autre cessent dans ce moment-ci. On m'apporte un Volume de Lettres que M . . . a fait imprimer, il y a un mois; je ne peux plus que le plaindre, il n'y a plus à se facher: c'est un homme qui prétend que pour mieux connoître la nature de l'ame, il faut aller aux terres australes dissequer des cerveaux de géants hauts de douze pieds: & des hommes velus portant une queue de singe.

Il veut qu'on enyvre des gens avec de l'opium, pour épier dans leurs rêves les ressorts de l'entendement humain.

Il propose de faire un grand trou, qui pénétre jusqu'au noyau de la terre.

Il veut qu'on enduise les malades de poix-résine, & qu'on leur perce la chair avec de longues aiguilles;

bien entendu qu'on ne payera pas le Medecin, si le malade ne guérit pas.

Il prétend que les hommes pourroient vivre encore à huit à neuf cens ans, si on les conservoit par la même méthode qu'on empêche les œufs d'éclore. La maturité de l'homme, dit-il, n'est pas l'âge viril, c'est la mort. Il n'y a qu'à réculer ce point de maturité.

Enfin il assure qu'il est aussi aisé de voir l'avenir que le passé; que les prédictions sont de même nature que la mémoire; que tout le monde peut prophétiser; que cela ne dépend que d'un dégré de plus d'activité dans l'esprit, & qu'il n'y a qu'à exalter son ame.

Tout son livre est plein d'un bout à l'autre d'idées de cette force. Ne Vous étonnez donc plus de rien. Il

travailloit à ce livre, lorſqu'il Vous perſécutoit, & je puis dire, Monſieur, lorſqu'il me tourmentoit auſſi d'une autre maniere, le même eſprit a inſpiré ſon ouvrage & ſa conduite.

Tout cela n'eſt point connu de ceux, qui chargés de grandes affaires, occupés du Gouvernement des Etats, & du devoir de rendre heureux les hommes, ne peuvent baiſſer leurs regards ſur des querelles & ſur de pareils ouvrages. Mais moi qui ne ſuis qu'un homme de Lettres, moi qui ai toûjours préféré ce titre à tout, moi dont le métier eſt depuis plus de quarante ans d'aimer la vérité & de la dire hardiment, je ne cacherai point ce que je penſe. On dit que Votre adverſaire eſt actuellement très-malade, je ne le ſuis pas moins; & s'il porte dans ſon tombeau ſon injuſtice & ſon livre, je porterai dans

le mien la justice que je Vous rends. Je ſuis avec autant de vérité que j'en ai mis dans ma Lettre, &c.



A

MONSIEUR FORMEI,

SECRETAIRE PERPETUEL DE L'ACADEMIE DE BERLIN.

Monſieur le Secrétaire éternel.

JE Vous envoye l'arrêt de mort, que le Préſident a prononcé contre moi avec un appel au public, & les témoignages de protection que m'ont donné tous les Médecins & tous les Apothicaires de *Leipzig*. Vous voyez que Mr. le Préſident ne ſe borne pas aux expériences qu'il projette dans les terres auſtrales, & qu'il veut abſolument ſéparer dans le Nord mon ame d'avec mon corps. C'eſt la premiere fois qu'un Préſident a voulu tuer un de ſes Conſeillers. Eſt-ce là le principe de la moindre action? quel terrible homme que ce Préſi-

dent! il déclare fauſſaire à gauche, il aſſaſſine à droite, il prouve Dieu par A. plus B. diviſé par Z. Franchement on n'a jamais rien vû de pareil. J'ai fait, Monſieur, une petite reflexion, c'eſt que quand le Préſident m'aura tué, diſſequé & enterré, il faudra faire mon éloge à l'Académie, ſelon la louable coutume. Si c'eſt lui qui s'en charge, il ne ſera pas peu embaraſſé; on ſait comme il l'a été avec feu Mr. le Maréchal de *Schmettau*, auquel il avoit fait quelque peine pendant ſa vie. Si c'eſt Vous, Monſieur, qui faites mon oraiſon funèbre, Vous y ſerez tout auſſi empêché qu'un autre. Vous êtes Prêtre, & je ſuis Profane, Vous êtes Calviniſte & je ſuis Papiſte, Vous êtes Auteur & je le ſuis auſſi; Vous Vous portez bien, & je ſuis Médecin. Ainſi, Monſieur, pour

eſquiver l'oraiſon funèbre, & pour mettre tout le monde à ſon aiſe, laiſſez mourir de la main cruelle du Préſident, & rayez moi du nombre de Vos élus. Vous ſentez bien d'ailleurs qu'étant condamné à mort par ſon arrêt, je dois être préalablement dégradé. Retranchez moi donc, Monſieur de Votre liſte; mettez moi avec le fauſſaire *König*, qui a eu le malheur d'avoir raiſon. J'attendrai patiemment la mort avec ce coupable.

Pariterque cedentes ignovere dies.

Je ſuis métaphyſiquement,

Monſieur, &c. &c.



LETTRE
DE
MONSIEUR DE VOLTAIRE
A
UN DE SES AMIS.

Il y a longtems, Monſieur, que je ſuis perſécuté par la calomnie, & que je la pardonne. Je ſais aſſez que, depuis les *Socrates* juſqu'aux *Deſcartes*, tous ceux qui ont eu un peu de ſuccès, ont eu à combattre les fureurs de l'envie. Quand on n'a pû attaquer leurs ouvrages ni leurs mœurs, on s'eſt vengé en attaquant leur Religion. Graces au Ciel, la mienne m'apprend qu'il faut ſavoir ſouffrir. Le Dieu qui l'a fondée fût, dès qu'il daigna être homme, le plus perſécuté de tous les hommes. Après un tel exemple, c'eſt preſque

un crime que d'oser se plaindre. Corrigeons nous de nos fautes, & soumettons nous à la tribulation, comme à la mort. Un honnête homme peut à la vérité se défendre. Il le doit même, non pour la vaine satisfaction d'imposer silence à l'imposture; mais pour rendre gloire à la vérité, je puis donc dire, devant Dieu qui m'écoute, que je suis bon citoyen, & vrai Catholique; & je le dis uniquement, parceque je l'ai toûjours été dans le cœur. Je n'ai pas écrit une page qui ne respire l'humanité, & j'en ai beaucoup écrit qui sont sanctifiées par la Religion. Le Poëme de la *Henriade*, n'est, d'un bout à l'autre, que l'Eloge de la vertu qui se soumet à la Providence; & j'espére qu'en cela ma vie ressemblera toûjours à mes écrits.

Je n'ai jamais furtout fouillé ces éloges de la vertu par aucun efpoir de recompenfe; & je n'en veux aucune que celle d'être connu pour ce que je fuis. Mes ennemis me reprochent je ne fais quelles *Lettres philofophiques.* J'ai écrit plufieurs Lettres à mes amis; mais jamais je ne les ai intitulées de ce titre faftueux. La plûpart de celles que l'on a imprimé fous mon nom ne font *point de moi*, & j'ai des *preuves* qui le démontrent. J'avois lû à Mr. le Cardinal de *Fleury* celles qu'on a fi indignement falfifiées. Il favoit très bien diftinguer ce qui étoit de moi d'avec ce qui n'en étoit pas. Il daignoit m'eftimer, furtout dans les derniers tems de fa vie. Ayant reconnu une calomnie infame, dont on m'avoit noirci au fujet d'une prétendue Lettre au Roi de Pruffe, il

m'en aima d'avantage. Les calomniateurs haïſſent à meſure qu'ils perſécutent; mais les gens de bien ſe croyent obligés de chérir ceux dont ils ont reconnu l'innocence. Je ſuis &c. &c.



LETTRE

Ecrite de Lausanne

A

M. T. A PARIS.

Monsieur & ancien Ami.

De tous les éloges dont Vous comblez ce foible essai sur l'Histoire générale, je n'adopte que celui de l'impartialité, de l'amour extrême pour la vérité qui ont dicté cet ouvrage. J'ai fait tout ce que j'ai pû toute ma vie pour contribuer à étendre cet esprit de Philosophie qui semble aujourd'hui caractériser le siècle. Cet esprit qui anime tous les honnêtes gens de l'Europe a jetté d'heureuses racines dans le pays, où d'abord le soin de ma mauvaise santé m'avoit conduit, & où la reconnoissance & la douceur d'une vie tranquile m'ar-

rêtent. Ce n'eſt pas un petit exemple du progrès de la raiſon humaine qu'on ait imprimé à *Genève* dans cet eſſai ſur l'Hiſtoire, que *Calvin* avoit une ame atroce auſſi bien qu'un eſprit éclairé. (*)

Le meurtre de *Servet* paroît aujoud'hui abominable. Les Hollandois rougiſſent de celui de *Barnevelt*, je ne ſais encore ſi les Anglois auront à ſe reprocher celui de l'Amiral *Bing*. Mais ſavez Vous bien que

---

(*) Une Société de Gens de Lettres de *Genève* répondit pour refuter cette phraſe. „Si vous vous étiés contentés de dire en „termes décens & méſurés, que ce juge- „ment ne nous fait pas honneur, & qu'il „n'y a perſonne aujord'hui parmi nous qui „l'aprouve. Vous n'auriez dit que la vé- „rité, & cela ſuffiſoit à votre but, qui „étoit de montrer les progrès de la raiſon „humaine, mais &c. Cette réponſe très ſavante & très modérée ne pouvoit pas déplaire à Mr. de *Voltaire*.

Vos querelles abſurdes & enfin l'attentat de ce monſtre *Damien* m'attirent des reproches de toute l'Europe littéraire? Eſt-ce là, me dit-on, cette Nation que Vous avez peinte ſi aimable, & ce ſiècle que Vous avez peint ſi ſage? A cela je réponds (comme je peux) qu'il y a des hommes qui ne ſont ni de leur ſiècle, ni de leur pays, je ſoutiens que le crime d'un ſcélérat & d'un inſenſé de la lie du peuple, n'eſt point l'effet de l'eſprit du tems. *Chatel* & *Ravaillac* furent enyvrés des fureurs épidémiques qui regnoient en France. Ce fut l'eſprit du fanatisme public qui les inſpira, & cela eſt ſi vrai, que j'ai lû une apologie pour *Jean Chatel* & ſes fauteurs, imprimée pendant le Procès de ce malheureux. Il n'en eſt pas ainſi aujourd'hui. Le dernier attentat a ſaiſi

d'étonnement & d'horreur la France & l'Europe.

Nous détournons les yeux de ces abominations dans nôtre petit pays roman, appellé autrement le pays de Vaud, le long des bords du beau Lac *Leman*. Nous y faisons ce qu'on devroit faire à *Paris*. Nous y vivons tranquiles, nous y cultivons les Lettres sans cabale. *Tavernier* (*) disoit que la vue de *Lausanne* sur le Lac de *Genève* ressemble à celle de *Constantinople*, mais ce qui m'en plaît d'avantage, c'est l'amour des Arts qui anime tous les honnêtes gens de *Lausanne*. On ne Vous a point trompé quand on Vous a dit qu'on y avoit joué *Zaïre*, *l'Enfant*

(*) Il avoit habité pendant longtems un Château à *Aubonne*, petite ville située à quatre lieues de *Lausanne*.

prodigue & d'autres pièces, auſſi bien qu'on pourroit les repréſenter à *Paris.* N'en ſoyez pas ſurpris, on ne connoît ici d'autre langue que la nôtre, preſque toutes les familles y ſont françoiſes, & il y a ici autant d'eſprit & de goût qu'en aucun lieu du monde.

On ne connoît ici ni cette plate & ridicule Hiſtoire de la Guerre de 1741, qu'on a imprimée à *Paris* ſous mon nom, ni ce prétendu portefeuille trouvé, où il n'y a pas trois morceaux de moi, ni cette infame rapſodie intitulée la *Pucelle d'Orléans*, remplie des Vers les plus plats & les plus groſſiers, que l'ignorance & la ſtupidité ayent jamais fabriqués, & des inſolences les plus atroces que l'effronterie puiſſe mettre ſur le papier. Il faut avouer que depuis quelque tems on a fait à

Paris des choſes bien horribles avec la plume & le canif. Je ſuis conſolé d'être loin de mes amis, en me voyant loin de toutes ces énormités, & je plains une nation aimable qui produit des monſtres.



AU

SIEUR JEAN NEAUME,

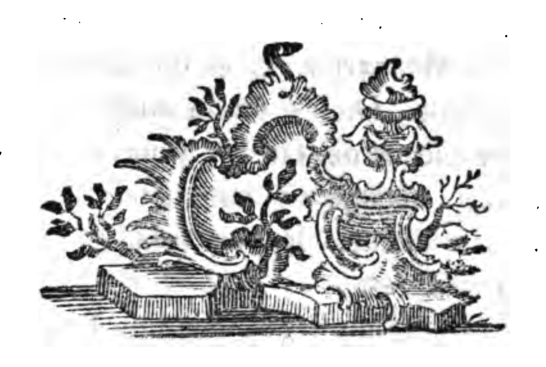
LIBRAIRE DE LA HAYE ET DE BERLIN.

J'ai lû avec attention & avec douleur le livre intitulé *Abrégé de l'Hiſtoire univerſelle*, dont Vous dites avoir acheté le Manuſcrit à *Bruxelles*. Un Libraire de *Paris* à qui Vous l'avez envoyé, en a fait ſur le champ une Edition auſſi fautive que la Vôtre. Vous auriez bien dû au moins me conſulter avant de donner au public un ouvrage ſi défectueux. En vérité c'eſt la honte de la Littérature. Comment Votre Editeur a-t-il pû prendre le huitième ſiècle pour le quatrième, le treizième pour le douzième, le Pape *Boniface VIII.* pour *Boniface VII?* preſque chaque page eſt pleine de fautes abſurdes: tout ce

que je peux Vous dire, c'eſt que tous les Manuſcrits qui ſont à *Paris*, ceux qui ſont entre les mains du Roi de Pruſſe, de Monſeigneur l'Electeur Palatin, de Madame la Ducheſſe de Gotha, ſont très différens du Vôtre. Une tranſpoſition, un mot oublié ſuffiſent pour former un ſens abſurde ou odieux. Il y a malheureuſement beaucoup de ces fautes dans Votre ouvrage. Il ſemble que Vous ayez voulu me rendre ridicule & me perdre en imprimant cette informe rapſodie, & en y mettant mon nom. Votre Editeur a trouvé le ſecret d'avilir un ouvrage qui auroit pû devenir très utile. Vous avez gagné de l'argent; je Vous en félicite. Mais je vis dans un pays où l'honneur des Lettres & les bienſéances me font un devoir d'avertir que je n'ai nulle part à la publication de ce livre rempli

d'erreurs & d'indécences, que je le désavoue, que je le condamne, & que je Vous ſais très mauvais gré de Votre Edition.

A Colmar, 28. Decembre 1753.



FRAGMENT D'UNE LETTRE A MONSIEUR DAMILAVILLE.

„Je ne ſais ce que c'eſt qu'une Co- „médie italienne qu'il m'impute, „intitulée, *Quand me mariera-t-on?* „Voilà la premiere fois que j'en ai „entendu parler. C'eſt un menſonge „abſurde. Dieu a voulu que j'aye fait „des pièces de Théatre pour mes pé- „chés, mais je n'ai jamais fait de far- „ce italienne. Rayez cela de Vos „Anecdotes.

„Je ne ſais comment une Lettre, „que j'écrivis à Mylord *Littleton*, & „ſa Réponſe, ſont tombées entre les „mains de ce *Fréron;* mais je puis „Vous aſſurer qu'elles ſont toutes „deux entierement falſifiées. Jugez- „en, je Vous envoye les originaux.

„Ces Messieurs les folliculaires ressemblent assez aux Chiffoniers, qui „vont ramassant des ordures pour faire du papier.

Ne voilà-t-il pas encore une belle anecdote, & bien digne du public, qu'une Lettre de moi au Professeur *Haller*, & une Lettre du Professeur *Haller* à moi! & de quoi s'avise Mr. *Haller*, de faire courir mes Lettres & les siennes? & de quoi s'avise un folliculaire de les imprimer & de les falsifier pour gagner cinq sous? il me l'a fait signer du Château de *Tournex*, où je n'ai jamais demeuré.

Ces impertinences amusent un moment des jeunes gens oisifs, & tombent le moment d'après dans l'éternel oubli, où tous les Riens de ce tems tombent en foule.

L'Anecdote du Cardinal de *Fleuri* sur le *Quemadmodum* que *Louis XIV*.

n'entendoit pas, eſt très vraie. Je ne l'ai rapportée dans le *Siècle de Louis XIV.* que parceque j'en étois ſûr, & je n'ai point rapporté celle du *Nicticorax*, parceque je n'en étois pas ſûr. C'eſt un vieux conte qu'on me faiſoit dans mon enfance au College des Jéſuites, pour me faire ſentir la ſupériorité du Pere *la Chaiſe* ſur le Grand-Aumônier de France. On prétendoit que le Grand-Aumônier, interrogé ſur la ſignification de *Nicticorax*, dit que c'étoit un Capitaine du Roi *David*, & que le Révérend Pere *la Chaiſe* aſſura que c'étoit un Hibou; peu m'importe. Et très peu m'importe encore qu'on fredonne pendant un quart d'heure dans un latin ridicule un *Nicticorax* groſſierement mis en muſique.

Je n'ai point prétendu blâmer *Louis XIV.* d'ignorer le Latin; il

ſavoit gouverner, il ſavoit faire fleurir tous les Arts, cela vaut mieux que d'entendre *Cicéron*. D'ailleurs cette ignorance du Latin ne venoit pas de ſa faute, puiſque dans ſa jeuneſſe il apprit de lui-même l'Italien & l'Eſpagnol.

Je ne ſais pas pourquoi l'homme, que le folliculaire fait parler, me reproche de citer le Cardinal de *Fleuri*, & s'égaye à dire que j'aime à citer de grands noms. Vous ſavez, mon cher ami, que mes grands noms ſont ceux de *Newton*, de *Loke*, de *Corneille*, de *Racine*, de *la Fontaine*, de *Boileau*. Si le nom de *Fleuri* étoit grand pour moi, ce ſeroit le nom de l'Abbé *Fleuri*, Auteur des *Diſcours patriotiques*, *ſavans*, qui ont ſauvé de l'oubli ſon *Hiſtoire eccléſiaſtique*, & non par le Cardinal de *Fleuri*, que j'ai fort connu avant qu'il fût Mini-

ſtre, & qui quand il le fut, fit exiler un des plus reſpectables hommes de France, l'Abbé *Pucelle*, & empêcha benignement pendant tout ſon miniſtere, qu'on ne ſoutint les quatre fameuſes propoſitions, ſur lesquelles eſt fondée la liberté françoiſe dans les choſes eccléſiaſtiques.

Je ne connois de grands hommes que ceux qui ont rendu de grands ſervices au genre humain.

Quand j'amaſſai des matériaux, pour écrire le *Siècle de Louis XIV*. il falut bien conſulter des Généraux, des Miniſtres, des Aumôniers, des Dames & des Valets de Chambre. Le Cardinal de *Fleuri* avoit été Aumônier & il m'apprit fort peu de choſes. Mr. le Maréchal de *Villars* m'apprit beaucoup pendant quatre ou cinq années de tems, comme

Vous

Vous le ſavez ; & je n'ai pas dit, tout ce qu'il voulut bien m'apprendre.

Mr. le Duc *Dantin* me fit part de pluſieurs Anecdotes, que je n'ai donné que pour ce qu'elles valoient.

Mr. de *Torcy* fût le premier qui m'apprit par une ſeule ligne en marge de mes queſtions, que *Louis XIV.* n'eut jamais de part à ce fameux Teſtament du Roi d'Eſpagne *Charles II*, qui changea la face de l'Europe.

Il n'eſt pas permis d'écrire une Hiſtoire contemporaine autrement qu'en conſultant avec aſſiduité, & en confrontant tous les témoignages. Il y a des faits que j'ai vû par mes yeux, & d'autres par des yeux meilleurs. J'ai dit la plus exacte vérité ſur les choſes eſſentielles.

Le Roi regnant m'a rendu publiquement cette juſtice, je crois ne

n'être gueres trompé ſur les petites Anecdotes, dont je fais très peu de cas; elles ne ſont qu'un vain amuſement: les grands événemens inſtruiſent.

Le Roi *Stanislas*, Duc de Lorraine m'a rendu le témoignage autentique, que j'avois parlé de toutes les choſes importantes, arrivées ſous le regne de ce héros imprudent, comme ſi j'en avois été le témoin oculaire.

A l'égard des petites circonſtances, je les abandonne à qui voudra; je ne m'en ſoucie pas plus que de l'Hiſtoire des quatre fils *Aimon*.

J'eſtime bien autant celui qui ne ſait pas une Anecdote inutile, que celui qui la ſait.

Puiſque Vous voulez être inſtruit des bagatelles & des ridicules, je Vous dirai que Votre malheureux

ſe trompe, quand il prétend qu'il a été joué ſur le Théatre de *Londres*, avant d'avoir été berné ſur celui de *Paris* par *Jérome Carré*. La traduction ou plûtôt l'imitation de la Comédie de *l'Ecoſſaiſe* & de *Fréron*, faite par Mr. *George Kolman*, n'a été jouée ſur le Théatre de *Londres* qu'en 1766, & n'a été imprimée qu'en 1767 chez *Becket* & de *Hondt*. Elle a eu autant de ſuccès à *Londres* qu'à *Paris*, parceque par tout pays on aime la vertu des *Lindanes* & des *Friports*, & qu'on déteſte les folliculaires, qui barbouillent du papier, & mentent pour de l'argent. Ce fût l'illuſtre *Garrick*, qui compoſa l'épilogue. Mr. *George Kolman* m'a fait l'honneur de m'envoyer ſa pièce; elle eſt intitulée *The Englih Merchant*.

C'eſt une choſe aſſez plaiſante qu'à *Londres*, à *Petersbourg*, à *Vienne*,

à *Gènes*, à *Parme*, & jusqu'en Suisse, on se soit également moqué de ce *Fréron*. Ce n'est pas à sa personne qu'on en vouloit; il prétend que *l'Ecossaise* ne réussit à *Paris*, que parcequ'il y est détesté. Mais la pièce à réussi à *Londres*, à *Vienne*, où il est inconnu. Personne n'en vouloit à *Pourceaugnac*, quand *Pourceaugnac* fit rire l'Europe.

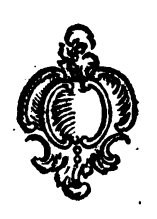
Ce sont là des Anecdotes littéraires assez bien constatées. Mais ce sont sur ma parole, les vérités les plus inutiles qu'on ait jamais dites. Mon ami, un Chapitre de *Ciceron*, de *officiis*, & de *Natura Deorum*, un Chapitre de *Loke*, une Lettre provinciale, une bonne Fable de la *Fontaine*, des Vers de *Boileau* & de *Racine*, voilà ce qui doit occuper un vrai Littérateur....

Je voudrois bien ſavoir quelle utilité le public retirera de l'examen, que fait le folliculaire, ſi je demeure dans un Château ou dans une maiſon de campagne. J'ai lû dans une des quatre cens brochures faites contre moi par mes confrères de la plume, que Madame la Ducheſſe de *Richelieu* m'avoit fait préſent un jour d'un caroſſe fort joli, & de deux chevaux gris pommelés, que cela déplût fort à Mr. le Duc de *Richelieu*. Et là deſſus on bâtit une longue Hiſtoire. Le bon de l'affaire c'eſt que dans ce tems là Mr. le Duc de *Richelieu* n'avoit point de femme.

D'autres impriment mon portefeuille retrouvé, d'autres mes Lettres à Mr. B. & à Madame D. à qui je n'ai jamais écrit; & dans ces Lettres toûjours des Anecdotes.

Ne vient-on pas d'imprimer les Lettres prétendues de la Reine *Christine*, de *Ninon Lenclos?* &c. &c. Des curieux mettent ces sottises dans leurs Bibliothéques, & un jour quelque érudit aux gages d'un Libraire, les fera valoir comme des monumens précieux de l'Histoire. Quel fatras! quelle pitié! quel opprobre de la Littérature! quelle perte de téms!

Je lis actuellement des articles de l'Encyclopédie, qui doivent servir d'instruction au genre humain, mais tout n'est pas égal. &c. &c.



A

MONSIEUR D'ALEMBERT.

A l'occaſion d'une brochure intitulée:

Lettres critiques d'un Voyageur anglois ſur l'Article Genève du Dictionnaire encyclopédique; & ſur la Lettre de Mr. d'Alembert à Mr. Rouſſeau, publiées avec une Préface par Mr. Brown, Miniſtre anglois à Utrecht.

De Ferney 24. Mars 1762.

Mon cher & grand Philoſophe, Vous avez donc lû cet impertinent petit Prêtre, qui étoit venu ſouvent aux *Délices*, & à qui nous avions daigné faire trop bonne chère. Le ſot Libelle de ce miſérable étoit ſi mépriſé, ſi inconnu à *Genève* que je ne Vous en avois point parlé. Je viens de lire dans le Journal en-

cyclopédique, un article où l'on fait l'honneur à ce croquant de relever son infamie; Vous voyez que les Presbytériens ne valent pas mieux que les Jésuites, & que ceux-ci ne sont pas plus dignes du *Carcan* que les *Jansénistes*. Vous avez fait à la ville de *Genève* un honneur qu'elle ne mérite pas. Je ne me suis vengé qu'en amusant ses Citoyens. On joua *Cassandre* ces jours passés sur mon Théatre de *Ferney*, non le *Cassandre* que Vous avez vû croqué, mais celui dont j'ai fait un tableau suivant Votre goût. Les Ministres n'ont osé y aller, mais ils y ont envoyé leurs filles: J'ai vû pleurer *Genévois* & *Genévoises* pendant cinq Actes, & je n'ai jamais vû pièce si bien jouée, & puis un souper pour deux-cens Spectateurs, & puis le bal, c'est ainsi que je me suis vengé.

On venoit de pendre un de leurs Prédicans à *Toulouse*, cela les rendoit plus doux, mais on vient de rouer un de leurs frères accusé d'avoir pendu son fils en haine de nôtre sainte Religion, pour laquelle ce bon père soupçonnoit dans son fils un sécret penchant. La ville de *Toulouse* beaucoup plus sotte & plus fanatique que *Genève*, prit ce jeune pendu pour un martyr; on ne s'avisa pas d'examiner s'il s'étoit pendu lui-même, comme cela est très vraisemblable, on l'enterra pompeusement dans la Cathédrale, une partie du Parlement assista pieds nuds à la cérémonie, on invoqua le nouveau Saint, après quoi la Chambre criminelle fit rouer le père à la pluralité de huit voix contre cinq. Ce jugement étoit d'autant plus Chrêtien, qu'il n'y avoit nulle preuve contre le

roué. Le roué étoit un bon bourgeois, bon père de famille, ayant cinq enfans en comptant le pendu. Il a pleuré ſon fils mourant, il a proteſté ſous les coups de barre, il a cité le Parlement au jugement de Dieu. Tous nos Cantons hérétiques jettent les hauts cris, tous diſent que nous ſommes une Nation auſſi barbare que frivole qui ſait rouer, & ne ſait pas combattre, & qui paſſe de la St. *Barthelemy* à l'Opera comique: nous devenons l'horreur & le mépris de l'Europe; j'en ſuis faché, car nous étions faits pour être aimables.

Je Vous promets de n'aller ni à *Genève*, ni à *Toulouſe*, on n'eſt bien que chez ſoi.

Pour l'amour de Dieu, rendez auſſi exécrable que Vous le pourrez, le fanatisme qui a fait pendre un fils

par ſon père, ou qui a fait rouer un innocent par huit Conſeillers du Roi.

Mandez-moi je Vous prie quel eſt le Corps que Vous mépriſez le plus; je ſuis empêché à réſoudre ce probléme incertain. Vous ſavez combien je Vous aime, eſtime & revére.



A

MONSIEUR DE LUCHET.

Tous ceux qui ont lû Vôtre Journal Monſieur, en ſont auſſi contens que moi, & j'ai par deſſus eux des remercimens à Vous faire. Il me ſemble que celui qui Vous a envoyé les reflexions ſur la juriſprudence criminelle, ne rend pas au grand *Colbert* toute la juſtice qu'il mérite. Les loix les plus ſévères contre les faux-Sauniers n'ont pû être rédigées par ce Miniſtre; elles émanerent de la Cour des Aides en 1688, & il étoit mort en 1683 après avoir mis dans les Finances un ordre qui n'y a jamais été depuis. Il eſt à croire que la France auroit été trop opulente ſi *Louis XIV.* n'avoit pas été un peu trop ambitieux.

Je présente mes très-humbles obéissances à Madame de *Luchet*.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur VOLTAIRE.

(*) Nous avons rapporté cette Lettre, parcequ'elle donne l'éclaircissement d'une grande querelle que le I. Vol. de ce Journal excita à Valence en Dauphiné.



A
MONSIEUR DE BIELFELD.

Je crois, Monſieur, que Votre Lettre m'a guérie, car le plaiſir eſt un ſouverain remède. Et j'ai ſenti un plaiſir bien vif, en voyant que Vous Vous ſouvenez de moi. Je ne ſonge plus qu'à m'amuſer & à finir gayement ma carrière, mais je m'intéreſſe beaucoup aux ouvrages ſérieux que Vous donnez au public. J'attends avec impatience celui que Vous m'annoncez. Apprenez aux Princes à être juſtes. C'eſt toûjours une conſolation pour ceux qui ſouffrent de leur ambition, de leurs caprices, de leurs injuſtices, de leurs méchancetés. Les hommes aiment à entendre parler du droit des gens. Ce ſont des malades à qui on parle du re-

mède universel. N'avez Vous pas dit aussi quelque petit mot sur la liberté ? Je m'imagine que Vous la goûtez à Votre aise dans *Hambourg;* pour moi j'en jouïs, & je suis depuis six ans dans l'ivresse de la jouissance, étant assez heureux pour posséder des terres libres sur la frontière de France, & me trouvant dans une indépendance entière. Vous souvient-il du tems, où il ne Vous étoit pas permis, d'aller dans Vos terres? C'est bien cela qui est contre le droit des gens.

Je souhaite la paix à Votre Allemagne, mais je ne peux exalter mon ame au point de deviner le tems où toutes ces horreurs cesseront. Le secret de prévoir l'avenir s'est perdu avec le modeste Président. Je Vous embrasse de tout mon cœur sans cérémonie, il n'en faut point entre les

Philoſophes. C'eſt aſſez de datter ſa Lettre & de ſigner la première Lettre de ſon nom.

Aux Délices 20. Juin 1763.

Votre Lettre du mois de Fevrier ne m'a pas été rendue par des gens preſſés de s'acquiter de leurs commiſſions.



DE

DE

MONSIEUR LE COMTE DE * * *

A

MONSIEUR DE VOLTAIRE.

A l'occaſion du nouvel-an.

Je ne Vous écris pas ſouvent, Monſieur, mais je Vous aime toûjours, j'ai quelquefois le plus grand beſoin & le plus grand deſir de Vous conſulter; mais comme je ſuis dans la ſaiſon & l'habitude des ſacrifices, je me prive de cette conſolation, pour n'être pas compté parmi les importuns qui abuſent indiſcretement de Votre grande politeſſe.

Je ne Vous parlerai point, Monſieur, de la nouvelle année. Pourquoi ſe féliciter ſur les époques de nôtre deſtruction? la ſincère amitié ne fait pas faire de vains compli-

mens ; mais je ferai toûjours des vœux, pour que le Ciel prolonge Votre vie : elle importe à l'Empire de la Raiſon. Après Vous, on reverra triompher peut-être les fanatiques & les ſots, comme on vit autrefois, après la mort d'*Hercule* reparoître les monſtres.

Je Vous avouerai, Monſieur, que je ſuis juſtement indigné de la licence qu'on donne à la calomnie, d'empoiſonner impunément & à la face des Nations, la plus glorieuſe vie qu'ait jamais ourdie la deſtinée. Pourquoi les hommes célèbres ne ſont-ils pas reſpectés dans la patrie qu'ils honorent?

Quel mal avez Vous donc fait à ces Libelliſtes effrénés, qui prêchent leur croiſade hebdomadaire contre les Philoſophes, & ſe plaignent ſi amèrement de Vous? Avez-Vous

été les chercher dans les repaires de la jalousie dont ils sont les démons? C'est comme si un homme de bonne compagnie sortoit de sa voiture pour s'aller battre contre les polissons sur la place publique: cela n'est pas supposable. L'envie & la faim les dévorent; & ces hommes obscurs, ainsi que leurs protecteurs hypocrites, ne doivent Vous rendre, Monsieur, que plus précieuse, la sincère admiration des plus honnêtes gens du monde, qui n'ont aucun intérêt à Vous nuire.

Opposez à tout cela, Monsieur, s'il est possible, se sourire de la pitié; la persécution est un malheur presqu'inséparable de la célébrité. Ecoutez sans impatience cette meute de roquets qui aboye sans cesse au pied du trône de Votre immortalité. Il seroit plus grand de les consoler & de les plaindre, que d'en

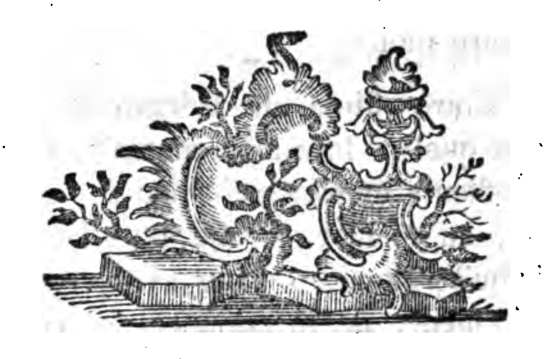
ranimer les cris, en les menaçant du fouet de la correction.

Ils redoubleront peut-être pour Vous un jour, la vénération des siècles à venir. *Zoïle* n'a fait qu'étendre la gloire d'*Homère*; *Euristée* celle d'*Hercule*, *Mævius* celle de *Virgile*. Ces vils détracteurs de la vertu sont morts dans la fange du mépris, & les grands hommes qu'ils ont outragés, sont devenus des Dieux.

Pardonnez, Monsieur, à la longueur de cette Lettre. *Zelus domus tuae comedit me.* Il est permis d'exposer son indignation contre les méchans; les combattre, n'est pas une méchancheté; les mépriser, est le parti le plus sage.

Je Vous répéterai ce que Vous écriviez autrefois à une Dame de nos amies: „ Les roues de la ma-„ chine du monde sont engrainées de

„ maniere à ne me plus laisser l'espé-
„ rance de Vous revoir jamais; mais
„ ma tendre vénération pour Vous
„ sera toûjours dans mon cœur.



RÉPONSE
A
MONSIEUR DE VOLTAIRE.

Je ſuis vieux, aveugle & ſourd; ainſi, Monſieur, je ne vois ni n'entends plus ce qu'on peut dire contre moi.

Votre eſtime me dédommage du tort que me font mes ennemis. Ces Meſſieurs m'ont pris, pour ainſi dire, au maillot & me pourſuivent juſqu'à l'agonie. Vous avez raiſon, Monſieur, de me donner des conſeils ſi honnêtes contre les premiers mouvemens de la vengeance: on n'en eſt pas toûjours le maître; mais plus elle eſt vivement ſentie, moins elle eſt durable, tant le moral dépend du phyſique de l'homme, preſque toûjours borné dans ſes vices com-

me dans les vertus. Eſt-ce qu'on ne peut écraſer un inſecte qui nous jette ſon venin, ſans commettre le péché de la colere, ſi naturel & ſi condamnable? Conſervez, Monſieur, cette aimable Philoſophie, qui ſait plaindre les méchans ſans les haïr, & qui vient ſi poliment adoucir les tourmens de ma caducité dans ma ſolitude: ſur les bords de mon tombeau, j'oppoſe à mes perſécuteurs l'honneur de Votre amitié; j'en mourrai plus tranquille.

L'Hermite de Ferney.



DE

M. LE CH. DU C***,

GOUVERNEUR POUR LE ROI DE LA VILLE D'ANDELY.

Le 24. Juin 1767.

Me fera-t-il permis, Monſieur, de Vous interrompre au milieu de Vos fêtes & de Vos triomphes? Une Lettre du Gouverneur de la ville *d'Andely* va Vous étourdir l'oreille & fatiguer les yeux, mais elle Vous apprendra un trait qui Vous ſera cher, puiſqu'il regarde *Pierre Corneille.* Vous ſavez qu'il a épouſé, dans cette ville, la fille du Lieutenant-Général du baillâge; Mais Vous ne ſauriez croire combien ſa mémoire y eſt reſpectée. Les moindres habitans diſent tous avec fierté: „ Voilà la maiſon du grand *Corneille!* „ J'ai mandé à Mr. *Lecat*, Secrétaire

de l'Académie de *Rouen*, de mettre & conſerver dans les archives de ſon illuſtre Corps cette anecdote, qui fera un jour époque dans l'Hiſtoire des Belles-Lettres, je ne balancerai point à faire connoître au public, ſitôt après l'honneur de Votre réponſe, le reſpect que j'ai moi-même pour ce grand homme; ſurtout deſtinant les productions de mon loiſir au Théatre françois.

O toi! Corneille de nôtre âge,
Ami de l'humanité,
Pere de la vérité;
Pour dire un Philoſophe un Sage,
Voltaire déſormais par moi ſera cité.
Voltaire ou grand feront ſynonimes d'uſage,
Admis, reçus, prouvés ſans ceſſe parmi nous,
En dépit des pédans, ainſi que des jaloux.

Je corrige maintenant le *Moraliſeur*, Comédie en cinq Actes & en

Vers. Il y a trois ans qu'elle eſt faite, & je ne ſais encore quand je pourrai la lire aux Comédiens, car je n'en ſuis nullement content. Peut-être ſuivrai-je le précepte d'*Horace*.

> Novumque prematur in annum
> Membranis intus poſitis.

J'ai l'honneur d'être &c.

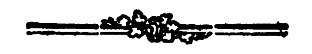


RÉPONSE.

Du Château de Ferney 24. Juillet 1767.

L'honneur que Vous m'avez fait, Monſieur, de me choiſir pour m'apprendre qu'il y a à *Andeli* une maiſon où a logé quelque tems le grand oncle de Mlle. *Corneille*, que j'ai le bonheur d'avoir chez moi, & qui eſt très bien mariée, exigeoit de moi une réponſe plus prompte. Je Vous prie d'excuſer un vieillard malade qui a preſque perdu la vie. Je n'en ſuis pas moins ſenſible à Votre attention.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE
DE
MONSIEUR DE VOLTAIRE
A
MONSIEUR COLINI.

20. Fevrier 1765.

Mon cher ami, j'entre aujourd'hui dans ma ſoixante & douzième année, en dépit de mes eſtampes, qui me donnent quelques mois de moins. Ce n'eſt pas ſans peine que j'ai attrapé cet âge. Je n'ai preſque point quitté mon lit depuis deux mois. Vous m'avez vû bien maigre, je ſuis devenu ſquelette. Je m'évapore comme du bois ſec enflammé, & je ſerai bientôt reduit à rien. Mettez-moi, je Vous prie aux pieds de S. A. E. je veux qu'Elle ſache que je

mourrai ſon admirateur, ſon attaché, ſon obligé.

Dites-moi, je Vous prie, ſi Vous avez trois pieds de neige à *Manhéim*, comme ſur les bords du Lac *Leman*. Avez Vous de beaux Operas? J'avois un pauvre petit Théatre, grand comme la main, je viens de le faire abattre. Vous voyez que j'ai renoncé au démon & à ſes pompes. *La Métrie* a fait l'homme-machine & l'homme-plante, il eſt triſte de n'être qu'une plante du pays de *Gex*. J'aurois végété agréablement à *Schwezingen*. Adieu, aimez-moi pour le peu de tems que j'ai encor à vivre.

VOLTAIRE.

AU MEME.

A Ferney le 22. Octobre 1766.

Mon cher ami, Vous ſavez que la renommée a cent bouches, & que pour une qui dit vrai, il y en a quatre-vingt dix-neuf qui mentent. Il y a plus de deux ans que je ne ſuis ſorti de ma maiſon, & qu'à peine j'ai pû aller dans le jardin cinq ou ſix fois. Vous voyez que je n'étois pas trop en état de voyager. Si j'avois pû me trainer quelque part c'auroit été aſſurément aux pieds de Votre adorable Maître; & je Vous jure encor, que ſi j'ai jamais un mois d'une ſanté tolérable Vous me verrez à *Schwetzingen;* mes ſoixante & treize ans ne m'en empêcheront pas, les paſſions donnent des forces.

Voici ce qui a donné lieu au bruit ridicule qui a couru. Le Roi de Pruſſe m'avoit envoyé cent écus pour ces malheureux *Sirven*, condamnés comme les *Calas*, & qui vont enfin être juſtifiés comme eux. Le Roi de Pruſſe me manda même qu'il leur offroit un azile dans ſes Etats. Je lui écrivis que je voudrois être en état de venir les lui préſenter moi-même; il montra ma Lettre. Ceux à qui il la montra, manderent à *Paris* que j'allois bientôt en Pruſſe. On broda ſur ce canevas plus d'une Hiſtoire. Dieu merci, il n'y a point de mois où l'on ne faſſe quelque Conte de cette eſpèce. Un poliſſon vient d'imprimer quelques unes de mes Lettres en Hollande. Je ſuis accoutumé depuis très longtems à ces petits déſagrémens attachés à une malheureuſe célébrité. Ces Lettres ont

été falsifiées d'une maniere indigne; il faut souffrir tout cela, & j'en rirois de bon cœur, si je me portois bien.

Mettez-moi aux pieds de Leurs A. S. mon cher ami, présentez leur mon profond respect & mon attachement inviolable. Je Vous embrasse du meilleur de mon cœur. &c.



AU

AU MEME.

De Ferney le 24. May 1768.

Enfin, mon cher ami, ſi Leurs Alteſſes Sereniſſimes Electorales le permettent, ce ne ſera plus mon ſeul petit buſte qui leur fera ſa cour, ce ſera moi-même, ou plûtôt l'ombre de moi-même qui viendra ſe mettre à Leurs pieds, & Vous embraſſer de tout ſon cœur. Je ſerai libre au mois de Juillet, je ne ſerai plus le Correcteur d'imprimerie de Mr. *Crammer*. J'ai rempli cette noble fonction quatorze ans avec honneur. Le *Scribendi Cacohetes*, qui eſt une maladie funeſte, m'a conſumé aſſez. Je veux avant de mourir remplir mon devoir & jouïr de quelque conſolation. Celle de revoir *Schwetzingen* eſt ma paſſion dominante. Je ne

peux y aller que dans une ſaiſon brûlante, car telle eſt ma déplorable ſanté qu'il faut que je faſſe du feu dix mois de l'année.

Franchement je ne ſuis pas fait pour la Cour de Mgr. l'Electeur, il ne ſe chauffa jamais, il a toute la vigueur de la jeuneſſe, il dine & ſoupe.

Je ſuis mort au monde, mais la reconnoiſſance & l'attachement pourront me ranimer, en un mot, mort ou vif, je Vous embraſſerai mon cher ami, à la fin de Juillet, je ſuis bien vieux, mais mon cœur eſt encor tout neuf.

VOLTAIRE.



AU MEME.

De Ferney 24. Octobre 1767.

J'ai lû, mon cher ami, avec un très grand plaisir Votre Dissertation sur la mauvaise humeur où étoit si justement l'Electeur Palatin *Charles Louis* contre le Vicomte de *Turenne.* Vous pensez avec autant de sagacité que Vous Vous exprimez dans nôtre langue avec pureté. Je reconnois la *il Genio fiorentino.* Je ferai usage de Vos conjectures dans la nouvelle Edition du *Siècle de Louis XIV.* qui est sous presse; & je serai flatté de Vous rendre la justice que Vous méritez. Voici en attendant tout ce que je sais de cette avanture, & les idées qu'elle me rappelle.

J'ai eu l'honneur de voir très souvent dans ma jeunesse le Cardinal

d'Auvergne, & le Chevalier de *Bouillon*, neveu du Vicomte de *Turenne*. Ni eux, ni le Prince de *Vandôme* ne doutoient du Cartel; c'étoit une opinion généralement établie. Il eſt vrai que tous les anciens Officiers, ainſi que les Gens de Lettres avoient un très grand mépris pour le prétendu *du Buiſſon*, Auteur de la mauvaiſe *Hiſtoire de Turenne*. Ce Romancier *Sandras de Courtils*, caché ſous le nom de *du Buiſſon*, qui mêloit toûjours la fiction à la vérité pour mieux vendre ſes livres, pouvoit fort bien avoir forgé la Lettre de l'Electeur, ſans que le fond de l'avanture en fût moins vrai. Le témoignage du Marquis de *Beauveau*, ſi inſtruit des affaires de ſon tems, eſt d'un très grand poids. La foibleſſe qu'il avoit de croire aux ſorciers & aux revenans, foibleſſe ſi commune encore en ce

tems là, ſurtout en Lorraine, ne me paroît pas une raiſon pour le convaincre de faux ſur ce qu'il dit des vivans qu'il avoit connus.

Le défi propoſé par l'Electeur ne me ſemble point du tout incompatible avec ſa ſituation & ſon caractère. il étoit indignement opprimé, & un homme qui en 1655 avoit jetté un encrier à la tête d'un plénipotentiaire, pouvoit fort bien envoyer un défi en 1674 à un Général d'Armée qui bruloit ſon pays ſans aucune raiſon plauſible. Le Préſident *Hénaut* peut avoir tort de dire, *que Mr. de Turenne répondit avec une modération qui fit honte à l'Electeur de cette bravade.* Ce n'étoit point une bravade; c'étoit une très juſte indignation d'un Prince ſenſible & cruellement offenſé. On touchoit au tems où ces duels entre des Princes avoient été fort communs.

Le Duc de *Beaufort*, Général des Armées de la fronde avoit tué en duel le Duc de *Nemours.* Le fils du Duc de *Guiſe* avoit voulu ſe battre en duel avec le grand *Condé.* Vous verrez dans les Lettres de *Peliſſon* que *Louis XIV.* lui même demanda s'il lui feroit permis en conſcience de ſe battre contre l'Empereur *Leopold.* Je ne ſerois point étonné que l'Electeur, tout tolérant qu'il étoit (ainſi que tout Prince éclairé doit l'être) ait reproché dans ſa colère au Marechal de *Turenne* ſon changement de Religion; changement dont il ne s'étoit aviſé peut-être que dans l'eſpérance d'obtenir l'épée de Connétable qu'il n'eut point. Un Prince tolérant & même très indifférent ſur les opinions qui partagent les ſectes chrêtiennes, peut fort bien, quand il eſt en colère, faire rougir un ambitieux

qu'il ſoupçonne de s'être fait Catholique Romain par politique à l'âge de cinquante cinq ans. Car il eſt probable qu'un homme de cet âge occupé des intrigues de la Cour, & qui pis eſt des intrigues de l'amour & des cruautés de la guerre, n'embraſſe pas une ſecte nouvelle par conviction. Il avoit changé deux fois de parti dans les guerres civiles; il n'eſt pas étrange qu'il ait changé deux fois de Religion. Je ne ſerois point ſurpris de pluſieurs ravages faits en différens tems dans le Palatinat par Mr. de *Turenne*. Il faiſoit volontier ſubſiſter ſes troupes aux dépends des amis comme des ennemis. Il eſt très vraiſemblable qu'il avoit un peu maltraité ce beau pays, même en 1644, lorſque le Roi de France étoit allié de l'Electeur, & que l'Armée de France marchoit contre la Baviere.

Turenne laiſſa toûjours à ſes ſoldats une aſſez grande licence. Vous verrez dans les Mémoires du Marquis *de la Fare*, que vers le tems même du Cartel il avoit très peu épargné la *Lorraine*, & qu'il avoit laiſſé le pays *Meſſin* même au pillage.

L'Intendant avoit beau lui porter ſes plaintes, il répondoit froidement *je le ferai dire à l'ordre.* Je penſe comme Vous que la licence des Lettres de l'Electeur & du Maréchal de *Turenne* eſt ſuppoſée. Les Hiſtoriens, malheureuſement, ne ſe font pas un ſcrupule de faire parler heurs héros. Je n'approuve point dans *Tite-Live* ce que j'aime dans *Homère.* Je ſoupçonne la Lettre de *Ramzai* d'être auſſi apocriphe que celle du Gaſcon *Sandras.*

Ramzai l'Ecoſſais étoit encore plus Gaſcon que lui. Je me ſouviens qu'il

donna au petit *Louis Racine* fils du grand *Racine* une Lettre au nom de *Pope*, dans laquelle *Pope* se justifioit des petites libertés qu'il avoit prises dans son *Essai* sur *l'Homme*. *Ramzai* avoit pris beaucoup de peine pour écrire cette Lettre en françois; elle étoit assez éloquente, mais Vous remarquerez, s'il Vous plaît, que *Pope* savoit à peine le françois, & qu'il n'avoit jamais écrit une ligne dans cette langue. C'est une vérité dont j'ai été témoin, & qui est sçue de tous les Gens de Lettres d'Angleterre. Voilà ce qui s'appelle un gros mensonge imprimé. Il y a même dans cette fiction je ne sais quoi de faussaire qui me fait de la peine.

Ne soyez point surpris que Mr. de *Chenevieres* n'ait pû trouver dans le dépôt de la guerre ni le Cartel, ni la Lettre du Maréchal de *Turenne*.

C'étoit une Lettre particuliere de Mr. de *Turenne* au Roi, & non au Marquis de *Louvois*. Par la même raison elle ne doit point se trouver dans les Archives de *Manheim*. Il est très vraisemblable qu'on ne garda pas plus de copie de ces Lettres d'animosité que l'on n'en garde de celles d'amour.

. . . .

Quoiqu'il en soit, si l'Electeur Palatin envoya un Cartel par le trompette *Petit Déan*, mon avis est qu'il fit très bien, & qu'il n'y a à cela nul ridicule. S'il y en avoit eu; si cette bravade avoit été honteuse comme le dit le Président *Hénaut*, comment l'Electeur qui voyoit ce fait publié dans toute l'Europe ne l'auroit-il pas hautement démenti? comment aucun homme de sa Cour ne se seroit-il élevé contre cette imposture?

Pour moi je ne dirai pas comme ce maraut frélon dans *l'Ecossaise, j'en jurerois, mais je ne le parierois pas.* Je Vous dirai, je ne le jure, ni ne le parie. Ce que je jurerois bien, c'est que les deux incendies du Palatinat sont abominables. Je Vous jure encore que si je pouvois me transporter, si je ne gardois pas la chambre depuis près de trois ans, & le lit depuis deux mois, je viendrois faire ma Cour à Leurs Altesses Sérénissimes, auxquelles je serai bien respectueusement attaché jusqu'au dernier moment de ma vie. Comptez de même sur l'estime & sur l'amitié que je Vous ai voués.

A propos d'incendie, il y a des gens qui prétendent qu'on mettra le feu à *Genève* cet hiver; je n'en crois rien du tout; mais si on veut bruler

Ferney & *Tournay*, le Régiment de Conti & la Légion de Flandre, par qui ſont occupés mes pauvres villages, prendront gayment ma déſenſe.



RÉPONSE
DE
MONSIEUR COLINI
A
MR. DE VOLTAIRE.

De Manheim le 21. Octobre 1767.

Monſeigneur l'Electeur a lû avec avidité, Monſieur, la Lettre que Vous venez de m'écrire. Il regrette de ne pouvoir pas Vous voir à *Manheim*, & Vous ne lui donnez ſeulement pas l'eſpoir de Vous poſſéder un jour. Je Vous remercie des reflexions que Vous avez bien voulu faire ſur mon petit ouvrage. Voici quelques-unes de Vos remarques.

Comme Vous êtes né en 1694, le Cardinal *d'Auvergne* & le Chevalier de *Boüillon* n'ont pû Vous parler du

Cartel de l'Electeur Palatin, que dans un tems où ce fait étoit déja imprimé dans une foule d'ouvrages. A moins qu'ils ne Vous ayent montré quelqu'écrit particulier que nous ne connoiſſons point, je ne vois pas ce qui pourroit empêcher de penſer, qu'ils n'ont connu cette Anecdote que par ces ouvrages, qu'elle a pû les flatter, & qu'ils pouvoient être charmés de l'adopter. Lorſque j'ai fait des recherches dans les Archives de *Manheim*, & que j'ai ſouhaité qu'on en fit au dépôt de la guerre en France, ce n'étoit pas uniquement pour trouver le défi & la réponſe de *Turenne*, Lettres d'animoſité dont je veux croire qu'on n'ait pas gardé de copie: mais je cherchois quelques traces de ce fait; & il eſt étonnant que parmi ces fatras de papiers & de correſpondances, qui contient ſou-

vent des choſes plus inutiles que ce Cartel, on n'en trouve pas le moindre veſtige. Dites-moi je Vous prie, par quelle fatalité depuis l'époque du Cartel juſqu'à la publication du livre du Romancier *Courtils*, c'eſt à dire depuis 1674 juſqu'à 1685. on ne trouve ni papiers ni nouvelles qui faſſent mention de cette Anecdote, & pourquoi après la publication du même livre voit-on ce fait répandu dans l'Europe? Vous voudriez le faire regarder comme aſſez indifférent pour qu'on ne ſe donnât pas plus de peine pour en conſerver le ſouvenir, qu'on ne s'en donne pour *copier des Lettres d'amour:* Cependant tous les Auteurs, même les plus reſpectables, qui en ont parlé après *Gatien de Courtils*, ont eu intention de nous le transmettre comme un fait intéreſſant & curieux. Ne le citez Vous pas?

Louis XIV. a pû fort bien demander s'il ne pourroit pas en confcience fe battre avec l'Empereur *Leopold.* Mais *Louis XIV.* s'avifa-t-il jamais d'envoyer des défis au Prince *Eugéne* & à *Malborough?*

Je n'ai point dit qu'il ne faut pas ajouter foi au Marquis de *Beauveau*, parcequ'il croyoit aux revenans & aux vifions. Mais j'ai bien dit que du tems du prétendu Cartel, il étoit à quatre-vingt lieues de *Manheim*, qu'il étoit attaché à la maifon de Baviere, l'ennemie jurée de la Palatine, & qu'il écrivoit alors fon ouvrage, comme il le déclare lui même fur la foi d'autrui: raifons bien plus plaufibles que la feule dont Vous me rendez réfponfable; & que je n'avois alléguée que parceque ces Auteurs à vifions font fujets quelque fois à être vifionnaires.

Vous

Vous Vous étonnez de ce que Charles Louis qui voyoit ce fait publié dans toute l'Europe ne l'ait pas hautement démenti, & Vous en concluez que le fait étoit vrai. Vous admettez ici gratuitement, ce qui fait justement le nœud de toute la difficulté. Qui est-ce qui Vous a dit que *Carles Louis* ait vû ce fait publié dans toute l'Europe? c'est un point fort embarrassant qui Vous reste à prouver, un point que je nie hautement, & sur lequel roule toute ma Dissertation. Le silence de *Charles Louis*, de ses courtisans, de tous les Historiens, & de tous les Ecrivains du tems, démontre la fausseté du fait. Pour que Vous puissiez donc prouver qu'il étoit public dans toute l'Europe du tems de l'Electeur, il faut produire des pièces justificatives, citer les ouvrages & les Historiens contempo-

rains qui en ont parlé, & faire voir que j'ai eu tort de regarder *Gatien de Courtils* comme le premier Auteur de cette Fable en 1685, dix ans après la mort de *Turenne*, & cinq après celle de *Charles Louis*. J'ai tâché de faire voir dans mon ouvrage, comment s'eſt répandu cette Fable après *Gatien*; comment d'un Auteur elle a paſſé à l'autre; & en admettant que *Charles Louis* ait eu connoiſſance de ce fait, Vous renverſez ſans aucune preuve mon ſyſtême.

Vous ajoûtez, *comment aucun homme de ſa Cour ne ſe ſeroit-il élevé contre cette impoſture?* Selon moi, aucun homme de ſa Cour ne put s'élever contre cette impoſture qu'après l'année 1685; & je trouve en effet que huit ans après cette datte un homme de ſa Cour fit connoître la fauſſeté de cette Anecdote. Pour-

quoi ſi tard, direz Vous? on n'en ſera pas ſurpris, ſi on veut obſerver dans quelles circonſtances parut l'ouvrage de *Gatien de Courtils*.

Au commencement de l'année 1685 la branche reformée de *Charles Louis* vint à s'éteindre en ſon fils, & fit place à la catholique de *Neubourg*. C'eſt immédiatement après cet événement que le livre de *Gatien* devint public. On voyoit alors à *Heydelberg* une Cour entierement nouvelle, agitée par d'autres vues, & par de nouveaux intérêts, animée d'un autre eſprit de Religion, & qui eut tout à coup à rédouter les prétentions de la maiſon d'*Orleans* ſur la ſucceſſion de *Simmeren*. Penſez Vous qu'au milieu de ce changement & de la crainte d'une guerre prochaine, les anciens courtiſans de feu *Charles Louis* fuſſent fort curieux de nouveautés de

Littérature françoise? & exigeriez vous que le livre de *Gatien* leur dût être connu immédiatement après la publication, afin qu'ils pussent le refuter? *Reiger*, Secrétaire de cet Electeur, enveloppé dans cette catastrophe, & refugié en Suisse, n'apprit même que vers l'an 1692 le bruit que faisoit en France l'Anecdote de ce Cartel. Cet animé serviteur de *Charles Louis*, auquel on ne sauroit attribuer des vues de flatterie, publia en 1693 *que ce fait étoit entierement faux*. Vous voyez donc qu'il y a eu quelqu'un de la Cour de *Charles Louis* qui s'est élevé contre cette imposture aussitôt qu'il a pû en avoir connoissance. Le témoignage de cet homme me paroît d'un grand poids. Croira-t-on plûtôt à Mr. de *Beauveau* qui s'étoit éloigné de *Manheim*, qu'à *Reiger* qui ne quittoit pas *Char-*

ſes Louis, qui étoit ſon confident, qui écrivoit toutes ſes Lettres, & qui étoit auprès de ſon maître dans le tems de ce prétendu défi?

Lorſqu'on jette un éncrier à la tête de quelqu'un qui Vous dit des injures, c'eſt un moment de colère, dont on n'eſt pas le maître, & on a le plaiſir de ſe voir vengé avant que d'y avoir penſé. Mais un Cartel, il faut l'écrire, il faut chercher les expreſſions; cela demande du tems; on reflechit; on penſe que le Général avec lequel on veut ſe battre, n'eſt peut-être pas ſi coupable; qu'il agit par des ordres; que quand on l'aura tué, les villages n'en ſeront pas moins brulés; qu'en cas qu'on ſoit tué, les ſujets n'en ſeront que plus à plaindre: on commence à entrevoir l'inutilité de la *Bravade*, & le mauvais choix qu'on a fait du moyen de té-

moigner *ſa très juſte indignation* par un défi qu'il eſt aiſé de prévoir qu'on n'acceptera pas: en attendant l'ardeur ſe calme; l'envie de ſe battre diminue; la raiſon vient; on finit par déchirer la Lettre. Aura-t-on donc raiſon de conclure que ſi quelqu'un a commis la première de ces actions, on doit le ſuppoſer capable de la ſeconde?

Voilà les remarques que j'ai voulu ſoumettre à Vos lumieres. Je voudrois que Vous les trouvaſſiez fondées. &c.



A

M. H. P***, A VERSAILLES.

Au Château de Ferney, ce 3. Oct. 1768.

Votre Mémoire, Monſieur, en faveur des morts qui ſont très-mal à leur aiſe, & des vivans qui ſont empeſtés, eſt aſſurément la cauſe du genre humain: & il n'y a que les ennemis des vivans & des morts qui puiſſent s'oppoſer à Votre Requête. Je l'ai fait lire à Mr. *Hennin*, Réſident à *Genève*; il eſt frère de Mr. le Procureur du Roi à *Verſailles*; les deux frères penſent comme Vous: Mr. le Chancelier a fait rendre un arrêt du Parlement contre les morts qui empuantiſſent les villes; ainſi je crois qu'ils perdront leur Procès. J'attends avec impatience un Edit,

qui me permettra d'être enterré en plein air; c'eſt une des choſes pour lesquelles j'ai le plus de goût. Tant de choſes ſe font contre nôtre gré à nôtre naiſſance, & pendant nôtre vie, qu'il ſeroit bien conſolant de pouvoir au moins être enterré à ſon plaiſir.

J'ai l'honneur en attendant d'être avec toute l'eſtime que Vous m'avez inſpirée de mon vivant. &c.

VOLTAIRE.



A

L'AUTEUR

DES REPRESENTATIONS &c.

Au Château de Ferney, ce 1. Juillet 1769.

Votre livre, Monſieur, me paroît éloquent, profond & utile. Je ſuis bien perſuadé avec Vous que le pays où le commerce eſt le plus libre, ſera toûjours le plus riche & le plus floriſſant, proportion gardée. Le premier commerce eſt ſans contredit celui des bleds. La méthode angloiſe, adoptée enfin par nôtre ſage Gouvernement, eſt la meilleure. Mais ce n'eſt pas aſſez de favoriſer l'exportation, ſi on n'encourage pas l'Agriculture. Je parle en laboureur qui a défriché des terres ingrates.

Je ne ſais comment il ſe peut faire que la France étant après l'Alle-

magne le pays le plus peuplé de l'Europe, il nous manque pourtant des bras pour cultiver nos terres. Il me paroît évident que le ministere en est instruit, & qu'il fait tout ce qu'il peut pour y remédier. On diminue un peu le nombre des Moines, & par-là on rend les hommes à la terre. On a donné des Edits pour extirper l'infame profession de mendians, profession si réelle, & qui se soutient malgré les loix au point que l'on compte deux cens mille mendians vagabons dans le Royaume. Ils échappent tous aux châtimens décernés par les loix; & il faut pourtant les nourrir, parcequ'ils sont hommes. Peut-être si on donnoit aux Seigneurs & aux communautés le droit de les arrêter & de les faire travailler, on viendroit à bout de rendre utiles des malheureux qui surchargent la terre.

J'oſerois Vous ſupplier, Monſieur, Vous & Vos aſſociés, de conſacrer quelques-uns de Vos ouvrages à ces objets très importans. Le Miniſtère, & ſurtout les Officiers des Cours ſupérieures, ne peuvent gueres s'inſtruire à fond ſur l'économie de la campagne que par ceux qui en ont fait une étude particuliere. Preſque tous Vos Magiſtrats ſont nés dans la Capitale que nos travaux nouriſſent, & où ces travaux ſont ignorés. Le torrent des affaires les entraîne néceſſairement; ils ne peuvent juger que ſur les rapports & ſur les vœux unanimes des cultivateurs éclairés.

Il n'y a pas certainement un ſeul Agriculteur dont le vœu n'ait été le libre commerce des bleds, & ce vœu unanime eſt très bien démontré par Vous.

Je ſais bien que deux grands hommes ſe ſont oppoſés à la liberté entiere de l'exportation. Le premier eſt le Chancelier de l'Hôpital, l'un des meilleurs citoyens que la France ait jamais eûs; l'autre le célèbre Miniſtre des Finances, *Colbert*, à qui nous devons nos manufactures & nôtre commerce. On s'eſt prévalu de leur nom & des reglemens qu'on leur attribue, mais on n'a pas peut-être aſſez conſidéré la ſituation où ils ſe trouvoient. Le Chancelier de l'Hôpital vivoit au milieu des guerres civiles, le Miniſtre *Colbert* avoit vû le tems de la fronde, tems où la livre de pain ſe vendit dix ſous & d'avantage dans *Paris* & dans d'autres villes; il travailloit déja aux Finances, ſans avoir le titre de Controleur-Général, lorſqu'il y eut une

disette effrayante dans le Royaume en 1662.

Il ne faut pas croire qu'il fût dans le Conseil le maître de toutes les grandes opérations. Tout se concluoit à la pluralité des voix; & cette pluralité ne fût que trop souvent pour le préjugé. Je puis assurer que plusieurs Edits furent rendus malgré lui; & je crois très fermement que si ce Ministre avoit vécu de nos jours; il auroit été le premier à presser la liberté du commerce.

Il ne m'appartient pas, Monsieur, de Vous en dire d'avantage sur des choses dont Vous êtes si bien instruit. Je dois me borner à Vous remercier, & Vous assurer que j'ai pour Vous une estime aussi illimitée que doit l'être selon Vous la liberté du commerce.

J'ai l'honneur d'être avec tous les ſentimens que je Vous dois,

Monſieur.

Votre très-humble &c.
VOLTAIRE.



LETTRE

A

MONSIEUR DE ***.

Quelque mépris qu'on aît pour la calomnie, il est quelquefois nécessaire de la réfuter. Un Libraire d'*Amsterdam* a cru qu'il étoit de son intérêt d'imprimer sous mon nom des bêtises hardies, il a débité une brochure intitulée, ouvrage posthume de Mr. de *M . . . y*. Le Testament de *Jean Melier*, autre brochure, &c. & il a donné à ce petit recueil le titre de Collection complette des Ouvrages de Mr. de *V*. Comment un si petit livre peut-il être intitulé Collection complette, & comment une œuvre posthume de *M . . . y* & un Testament d'un homme mort il y a trente ans, peuvent-ils être de moi?

Je ferai encore une autre question: Comment ne punit-on pas un tel délit, qui eſt celui d'un calomniateur & d'un fauſſaire? Un autre Libraire s'eſt aviſé d'imprimer *l'Arétin* ſous mon nom; un autre donne mes prétendues Lettres ſecrettes; mais, mon ami, ſi elles ſont ſecrettes, elles ne doivent donc pas être publiques. Il ne ſe paſſe gueres de mois, où l'on ne m'attribue quelques ouvrages dans ce goût.

Je ne les lis point, & c'eſt ce qui me conſole d'avoir preſque entierement perdu la vue : mais je ne me conſolerois pas de ces impertinentes imputations, ſi je ne ſavois que les honnêtes gens voyent avec indignation cet abus de la preſſe, & que les hommes en place ne jugent pas ſur des brochures de Hollande & ſur des

Ga-

Gazettes. Il faut pardonner cet abus de l'imprimerie en faveur du bien qu'elle a fait aux hommes.



LETTRE
DE
MONSIEUR DE VOLTAIRE
A
L'AUTEUR DU MERCURE.

Au Château de Ferney, ce 9. Juillet 1769.

Toutes les Réflexions, Monsieur, toutes les Critiques que j'ai lues sur les ouvrages nouveaux dans Votre *Mercure*, m'ont paru des leçons de sagesse & de goût. Ce mérite assez rare m'a fait regarder Votre ouvrage comme très utile à la Littérature.

Vous ne répondez pas des pièces qu'on Vous envoye. Il y en a une sous mon nom, pag. 53, du *Mercure de Juillet*, c'est une Lettre qu'on prétend que j'ai écrite à mon cher

B . . . On me fait dire, en Vers un peu ſinguliers, *à mon cher B* . . . que *le feu eſt l'ame du monde*, & *ſa clarté l'inonde*, que le feu *maintient les reſſorts de la machine ronde*, & que ſa plus belle production eſt *la lumiere éthérée*, dont *Newton* le premier *par ſa main inſpirée*, ſépara les couleurs par la réfraction.

Je Vous avoue que je ne me ſouviens pas d'avoir jamais écrit ces Vers à mon cher *B* . . . que je n'ai pas l'honneur de connoître. Je Vous ai déja mandé qu'on m'attribuoit trois ou quatre cens pièces de Vers & de Proſe que je n'ai jamais lues.

On a imprimé ſous mon nom *les Amours de Muſtapha & d'Elmire; les Avantures du Chevalier Ker*, & j'eſpère que bientôt on m'attribuera le *Parfait Teinturier* & *l'Hiſtoire des Conciles en général.*

Je Vous ai déja parlé de *l'Histoire du Parlement.* Cet ouvrage m'est enfin tombé entre les mains. Il est à la vérité mieux écrit que *les Amours de Mustapha ;* mais le commencement m'en paroît un peu superficiel, & la fin indécente. Quelque peu instruit que je sois dans ces matieres, je conseille à l'Auteur de s'en instruire plus à fond, & de ne point laisser courir sous mon nom un ouvrage aussi informe, dont le sujet méritoit d'être aprofondi par une très longue étude & avec une grande sagesse. On est accoutumé d'ailleurs à cet acharnement, avec lequel on m'impute tant d'ouvrages nouveaux. Je suis le contraire du geai de la Fable qui se paraît des plumes du paon. Beaucoup d'oiseaux, qui n'ont peut-être du paon que la voix, prennent plaisir à me couvrir de leurs propres

plumes; je ne puis que les ſecouer & faire mes proteſtations que je conſigne dans Votre Greffe de Littérature.

J'ai l'honneur d'être, Monſieur, avec toute l'eſtime que je Vous dois, &c. &c.



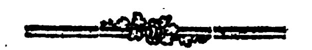
Voici la Lettre qui a donné lieu à la précédente.

Les systémes philosophiques sont de vrais Poëmes. Tous ceux qui veulent rendre les causes ou naturelles ou morales des événemens du monde, que ce soit le renversement d'une montage ou celui d'un Empire, il n'importe, tous ces gens là sont Poëtes, tous ont besoin de dire : *Musa mihi causas memora.* On peut regarder la colère d'*Achille*, de *Junon* & de *Satan* comme les hypothéses d'*Homère*, de *Virgile* & de *Milton*; & les tourbillons, l'attraction & les monades, comme les machines de *Descartes*, de *Newton* & de *Leibnitz.* Le merveilleux & le sublime se trouvent également dans les ouvrages des uns & des autres.

C'est dommage que Vous n'ayez pas vû la suite du nouveau systéme qu'il Vous a plû de crayonner ; Vous, qui avez dit, Monsieur, de si jolies choses sur un principe abstrait & purement hypothétique, avec quelle grace & quelle Poësie n'auriez Vous pas chanté le feu & la lumiere! Rien n'est plus merveilleux que l'action du feu, principe physique de tous les phénomenes de la nature.

Oui mon cher B . . . il est l'ame du monde,
Sa chaleur le pénétre & sa clarté l'inonde;
Effets d'une même action,
L'un maintient les ressorts de la machine ronde,
Et l'autre tend sans cesse à leur destruction.
Sa plus belle production
Est cette lumiere éthérée,
Dont Newton le premier, d'une main inspirée,
Sépara les couleurs par la réfraction;
Il y voit aujourd'hui, du haut de l'empirée,
La cause de l'attraction.

Les rayons convergens de ce brillant fluide,
Vers mille & mille points de ce vaſte univers
Balancent tous les corps ſous leurs centres divers.
D'un unique ſoleil l'impulſion rapide
Les diſperſeroit tous dans un immenſe vuide.
Dieu compaſſa d'abord leurs grandeurs & leurs rangs;
Ils élancent le feu du centre à la ſurface,
Auſſitôt rempliſſent l'eſpace,
Entrainent les globes errans;
Tout ſe meut, & ſelon les dégrés différens
De la diſtance & de la maſſe,
Tout s'approche, ou s'éloigne, ou conſerve ſa place
Par l'effort des feux conſpirans.



A

MONSIEUR NORBERG,

CHAPELAIN DU ROI DE SUEDE CHARLES XII.

Souffrez, Monfieur, qu'ayant entrepris la tâche de lire ce qu'on a déja publié de Votre *Hiftoire de Charles XII.* On Vous adreffe quelques juftes plaintes, & fur la maniere dont Vous traitez cette Hiftoire, & fur celle dont Vous en ufez dans Votre Préface avec ceux qui l'ont traitée avant Vous.

Nous aimons la vérité, mais l'ancien proverbe, *toutes les vérités ne font pas bonnes à dire*, regarde furtout les vérités inutiles. Daignez-Vous fouvenir de ce paffage de la Préface de *l'Hiftoire de Mr. de Voltaire:* „ l'Hiftoire d'un Prince, dit-il, n'eft pas tout ce qu'il a fait, mais feu-

lement ce qu'il a fait de digne d'être transmis à la postérité.

Il y a peut-être des Lecteurs qui aimeront à voir le Catéchisme qu'on enseignoit à *Charles XII.* & qui apprendront avec plaisir qu'en 1693 le Docteur *Pierre Rudbellius*, donna le bonnet de Docteur au Maître-ès-Arts *Aquinus*, à *Samuel Virénius*, à *Ennegius*, à *Herlandus*, à *Stukius* & autres personnages, très estimables sans doute, mais qui ont eu peu de part aux batailles de Votre Héros, à ses triomphes & à ses défaites.

C'est peut-être une chose importante pour l'Europe qu'on sache que la Chapelle du Château de *Stockholm*, qui fût brulée il y a cinquante ans, étoit dans la nouvelle aîle, du côté du Nord, & qu'il y avoit deux tableaux de l'Intendant *Kloker*, qui sont à présent à l'Eglise de *Saint Nicolas*;

que les siéges étoient couverts de bleu les jours de sermon ; qu'ils étoient les uns de chêne, & les autres de noyer, & qu'au lieu de grands lustres, il y avoit de petits chandeliers plats, qui ne laissoient pas de faire un fort bel effet; qu'on y voyoit quatres figures de plâtre, & que le carreau étoit blanc & noir.

Nous voulons croire encore qu'il est d'une extrême conséquence d'être instruit à fond qu'il n'y avoit point d'or faux dans le dais qui servoit au couronnement de *Charles XII.* de savoir quelle étoit la largeur du baldaquin, si c'étoit de drap rouge ou de drap bleu que l'Eglise étoit tendue ; & de quelle hauteur étoient les bancs. Tout cela peut avoir son mérite pour ceux qui veulent s'instruire des intérêts des Princes.

Vous nous dites après le détail de toutes ces grandes choses, à quelle heure *Charles XII.* fût couronné; mais Vous ne dites point pourquoi il le fût avant l'âge prescrit par la loi; pourquoi on ota la régence à la Reine mere: comment le fameux *Piper* eut la confiance du Roi; quelles étoient alors les forces de la Suède, quel nombre de citoyens elle avoit, quels étoient ses alliés, son Gouvernement, ses défauts & ses ressources.

Vous nous donnez une partie du Journal militaire de Mr. *Adlerfeld;* mais, Monsieur, un Journal n'est pas plus une Histoire que des matériaux ne sont une maison. Souffrez qu'on Vous dise que l'Histoire ne consiste point à détailler de petits faits, à produire des manifestes, des dupliques, des repliques. Ce n'est point ainsi que *Quinte-Curce* a com-

posé l'Histoire d'*Alexandre:* ce n'est point ainsi que *Tite-Live* & *Tacite* ont écrit l'Histoire Romaine. Il y a mille Journalistes; à peine avons nous deux ou trois Historiens modernes. Nous souhaiterions que tous ceux qui broyent les couleurs, les donnassent à quelque Peintre pour en faire un tableau.

Vous n'ignorez pas que Mr. de *Voltaire* avoit publié cette déclaration que Votre traducteur rapporte.

„ J'aime la vérité, & je n'ai d'au-
„ tre but & d'autre intérêt que de la
„ connoître. Les endroits de mon
„ *Histoire de Charles XII.* où je me
„ serai trompé, seront changés. Il est
„ très naturel que Mr. *Norberg*, Sué-
„ dois, & témoin oculaire, ait été
„ mieux instruit que moi, étranger.
„ Je me réformerai sur ces Mémoi-

„ res, & j'aurai le plaisir de me cor„ riger.

Voilà, Monsieur, avec quelle politesse Monsieur de *Voltaire* parloit de Vous, & avec quelle modestie il attendoit Votre ouvrage, quoiqu'il eut des Mémoires sur le sien, des mains de beaucoup d'Ambassadeurs, & même de la part de plus d'une tête couronnée.

Vous avez répondu, Monsieur, à cette politesse françoise, d'une maniere qui paroît dans un goût un peu gothique.

Vous dites dans Votre Préface, que l'Histoire donnée par Mr. de *Voltaire* ne vaut pas la peine d'être traduite, quoiqu'elle l'ait été dans presque toutes les langues de l'Europe, & qu'on ait fait huit Editions à *Londres* de sa traduction angloise. Vous ajoutez ensuite très poliment qu'un

Puffendorf le traiteroit, comme *Varillas*, d'archi-menteur.

Pour donner des preuves de cette ſuppoſition ſi flatteuſe, Vous ne manquez pas de mettre dans les marges de Votre livre toutes les fautes capitales où il eſt tombé.

Vous marquez expreſſément que le Major-Général *Stuard* ne reçut point une petite bleſſure à l'épaule, comme l'avance témérairement l'Auteur françois, d'après un Auteur allemand; mais dites-Vous une contuſion un peu forte. Vous ne pouvez nier que Mr. de *Voltaire* n'ait fidelement rapporté la bataille de *Narva*, laquelle produit chez lui au moins une deſcription intéreſſante; Vous devez ſavoir qu'il a été le ſeul Ecrivain qui oſe affirmer que *Charles XII.* donna cette bataille de *Narva* avec huit mille hommes ſeulement, tous

les autres Hiſtoriens lui en donnoient vingt mille : ils diſoient ce qui étoit vraiſemblable; & Mr. de *Voltaire* a dit le premier la vérité dans cet article important. Cependant Vous l'appellez archi-menteur, parcequ'il fait porter au Général *Liewen* un habit rouge galonné au ſiége de *Thorn;* & Vous relevez cette erreur énorme, en aſſurant poſitivement que le galon n'étoit pas ſur un fond rouge.

Mais, Monſieur, Vous qui prodiguez ſur des choſes graves, le beau nom d'archi-menteur non ſeulement à un homme três amateur de la vérité, mais à tous les autres Hiſtoriens qui ont écrits *l'Hiſtoire de Charles XII.* Quel nom voudriez-Vous qu'on Vous donnât, après la Lettre que Vous rapportez du grand Seigneur à ce Monarque. Voici le commencement de cette Lettre.

„ Nous

„ Nous Sultan Baſſa, au Roi
„ *Charles XII.* par la grace de Dieu,
„ Roi de Suède & des Goths, ſalut
„ &c.

Vous qui avez été chez les Turcs, & qui ſemblez avoir appris d'eux à ne pas ménager les termes, comment pouvez-Vous ignorer leur ſtile? Quel Empereur Turc s'eſt jamais intitulé Sultan Baſſa? quelle Lettre du Divan a jamais ainſi commencé? quel Prince a jamais écrit qu'il enverra des Ambaſſadeurs plénipotentiaires à la première occaſion, pour s'informer des circonſtances d'une bataille? quelle Lettre du grand Seigneur a jamais fini par ces expreſſions, *à la garde de Dieu?* Enfin, où avez-Vous jamais vû une Dépêche de *Conſtantinople*, datée de l'année de l'Hégire? L'Iman de l'auguſte Sultan, qui écrira l'Hiſtoire de

ce grand Empereur & de ſes ſublimes Viſirs, pourra bien Vous dire de groſſes injures, ſi la politique turque le permet.

Vous ſied-il bien, après la production d'une pièce pareille, qui feroit tant de peine à ce M. le Baron de *Puffendorf*, de crier au menſonge ſur un habit rouge?

Etes-Vous bien d'ailleurs un zélé partiſan de la vérité, quand Vous ſupprimez les duretés exercées par la Chambre des Liquidations ſous *Charles XII?* Quand Vous feignez d'oublier, en parlant de *Pat'kul*, qu'il avoit défendu les droits des Livoniens qui l'en avoient chargé, de ces mêmes Livoniens qui reſpirent aujourd'hui ſous la douce autorité de l'illuſtre *Sémiramis* du Nord? Ce n'eſt pas là ſeulement trahir la vérité, Monſieur, c'eſt trahir la cauſe du Genre

humain, c'eſt manquer à Votre illuſtre patrie; ennemie de l'oppreſſion.

Ceſſez donc de prodiguer dans Votre compilation des épithétes Vandales & Hérules à ceux qui doivent écrire l'Hiſtoire: ceſſez de Vous autoriſer du pédantisme barbare que Vous imputez à ce *Puffendorf.*

Savez Vous qu'il eſt lû, parcequ'il eſt le ſeul qui de ſon tems fût ſupportable? Savez Vous que ceux que Vous appellez *archi-menteurs* auroient à rougir s'ils n'étoient pas mieux inſtruits de l'Hiſtoire du Monde que Votre *Puffendorf?* Savez-Vous que Mr. de la *Martiniere* a corrigé plus de mille fautes dans la derniere Edition de ſon livre.

Ouvrons au hazard ce livre ſi connu; je tombe ſur l'article des Papes. Il dit en parlant de *Jules II.* *qu'il avoit laiſſé ainſi qu'Alexandre*

VI. une réputation honteuſe. Cependant les Italiens réverent la mémoire de *Jules II.* Ils voyent en lui un grand homme, qui après avoir été à la tête de quatre Conclaves, & avoir commandé des armées, ſuivit juſqu'au tombeau le magnifique projet de chaſſer les Barbares d'Italie. Il aima tous les Arts, il jetta les fondemens de cette Egliſe qui eſt le plus beau monument de l'univers; il encourageoit la Peinture, la Sculpture, l'Architecture, tandis qu'il ranimoit la valeur éteinte des Romains. Les Italiens mépriſent avec raiſon la maniere ridicule dont la plûpart des Ultramontains écrivent l'Hiſtoire des *Papes.* Il faut ſavoir diſtinguer le Pontife du Souverain: il faut ſavoir eſtimer beaucoup de Papes, quoiqu'on ſoit né à *Stockholm:* il faut ſe ſouvenir de ce que diſoit le grand *Côme* de

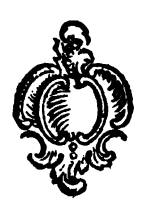
Medicis, qu'on ne gouverne point des Etats avec des pate-nôtres. Il faut enfin n'être d'aucun pays, & dépouiller tout eſprit de parti quand on écrit l'Hiſtoire.



LETTRE
DE
Monsieur Pinto.

„ Si j'avois à m'adresser à un autre „ qu'à Vous, Monsieur, je se- „ rois très embarassé. Il s'agit de Vous „ faire parvenir une Critique d'un en- „ droit de Vos immortels ouvrages; „ moi, qui les admire le plus, moi, „ qui ne suis fait que pour les lire en „ silence, pour les étudier & pour „ me taire. Mais comme je respecte „ encore plus l'Auteur que je n'ad- „ mire ses ouvrages, je le crois as- „ sez grand homme pour me pardon- „ ner cette Critique en faveur de la „ vérité qui lui est si chère, & qui „ ne lui est peut-être échappée que „ dans cette seule occasion: j'espére „ au moins qu'il me trouvera d'au-

„ tant plus excuſable, que j'agis en
„ faveur d'une Nation entiere à qui
„ je dois cette apologie. J'ai eu l'hon-
„ neur, Monſieur, de Vous voir en
„ Hollande lorſque j'étois bien jeune.
„ Depuis ce tems là je me ſuis in-
„ ſtruit dans Vos ouvrages, qui ont
„ de tout tems fait mes délices. Ils
„ m'ont enſeigné à Vous combattre;
„ ils ont fait plus, ils m'ont inſpiré
„ le courage de Vous en faire l'aveu.
„ Je ſuis au delà de toute expreſſion
„ avec des ſentimens remplis d'eſti-
„ me & de vénération. &c. „



RÉPONSE
DE
MONSIEUR DE VOLTAIRE

„Les lignes dont Vous Vous plaignez, Monſieur, ſont violentes & injuſtes. Il y a parmi Vous des hommes très inſtruits & très reſpectables; Votre Lettre m'en convainc aſſez. J'ai ſoin de faire un Carton dans la nouvelle Edition. Quand on a un tort, il faut le réparer; & j'ai eu tort d'attribuer à toute une Nation les vices de pluſieurs particuliers.

Je Vous dirai avec la même franchiſe, que bien des gens ne peuvent ſouffrir ni Vos loix, ni Vos livres, ni Vos ſuperſtitions. Ils diſent que Votre Nation s'eſt fait de tout tems beaucoup de mal à elle même, & en a fait au genre humain. Si Vous

êtes Philoſophe, comme Vous paroiſſez l'être, Vous penſerez comme ces Meſſieurs, mais Vous ne le direz pas. La ſuperſtition eſt le plus abominable fléau de la terre, c'eſt elle qui de tout tems, a fait égorger tant de Juifs & tant de Chrêtiens, c'eſt elle qui Vous envoye encore au bucher, chez des Peuples d'ailleurs eſtimables. Il y a des aſpects, ſous lesquels la Nature humaine eſt la Nature infernale, mais les honnêtes gens, en paſſant par la Grêve où l'on roue, ordonnent à leur cocher d'aller vite, & vont ſe diſtraire à l'Opera du Spectacle affreux qu'ils ont vû ſur le chemin.

Je pourrois diſputer avec Vous ſur les Sciences que Vous attribuez aux anciens Juifs, & Vous montrer qu'ils n'en ſavoient pas plus que les François du tems de *Chilperic.*

Je pourrois Vous faire convenir que le jargon d'une petite Province mêlé de Chaldéen, de Phénicien & d'Arabe, étoit une langue indigente & auſſi rude que nôtre ancien Gaulois; mais je Vous facherois peut-être, & Vous me paroiſſez trop galant-homme pour que je veuille Vous déplaire. Reſtez Juif puiſque Vous l'êtes. Vous n'égorgerez point quarante deux mille hommes pour n'avoir pas bien prononcé *Schibboleth*, ni vingt quatre mille hommes pour avoir couché avec des Madianites. Mais ſoyez Philoſophe, c'eſt tout ce que je peux Vous ſouhaiter de mieux dans cette courte vie.

J'ai l'honneur d'être &c.



AUX

AUTEURS DU JOURNAL ENCYCLOPEDIQUE.

Messieurs.

Un jeune homme qui aime à s'entretenir tour à tour avec les Auteurs anciens & avec les Ecrivains modernes, & qui a mille raisons pour préférer cette Société à bien d'autres, a cru devoir Vous faire part de quelques-unes de ses Reflexions. L'objet qui les fait naître est ce brillant état de nature qui vraisemblablement n'a existé que dans l'imagination ardente des Poëtes, & qui a exercé la plume de tant d'hommes de Lettres. Un de nos plus célèbres Ecrivains entraîné par son goût, décidé pour le paradoxe, & ne pouvant résister plus longtems au

torrent de l'exemple, a fait de grands efforts pour nous peindre les avantages de cet état d'harmonie conſtante dans tous les êtres de l'univers, d'équilibre parfait dans les élémens... alors, s'il faut l'en croire, la terre abandonnée à ſa fertilité naturelle, étoit partout couverte de fleurs & de fruits, &c., &c. . . . . mais, Meſſieurs, puiſque ce tableau eſt ſi brillant, ſi magnifique, pourquoi les Savans, qui n'ignoroient pas que toutes ces belles choſes avoient été produites pour l'homme, pourquoi, dis-je, ne l'ont-ils pas repréſenté comme un maître ſouverain qui diſpoſe, à ſon gré, de ce vaſte domaine? une pareille deſcription, quoique très chimérique, flatteroit du moins nôtre amour propre; mais point du tout: ils ont cruellement pris plaiſir à dégrader le plus parfait ouvrage de la

Divinité, & à le mettre au rang des Brutes. On le fait marcher à quatre pattes; il ſe familiariſe avec les ours; il n'a pas plus d'inſtinct qu'eux: tantôt il ignore le Dieu qui l'a créé; tantôt il prend pour ſon Dieu tout ce qui le flatte, puis quand il veut ſoutenir ſon individu, on lui donne l'aliment des animaux les plus immendes; l'homme ſe nourrit de gland . . . . . & cependant on chante ſon bonheur, & l'on prétend que ce bonheur eſt au deſſus des plaiſirs factices de la Société! Oh les belles chimères! Je Vous avoue, Meſſieurs, qu'elles m'ont ſouvent recréé; mais ce qui m'a principalement frappé, c'eſt cette vile nourriture de gland. Je n'ai point vû des livres, ſoit latins, ſoit françois, où le gland n'ait été annoncé comme un mêt délicieux pour l'homme naturel. *Horace*, *Lu-*

crèce, *Grotius*, *Barbeyrac*, & mille autres parlent tous le même langage: mais en admettant l'exiſtence de cet état de nature, nos Savans ne ſe ſeroient-ils pas trompés ſur la valeur du mot gland? Eſt-ce véritablement le fruit du chêne dont le ſuc a paru ſi déleĉtable à l'homme naturel? qui l'eut dit, Meſſieurs, que nous euſſions trouvé dans le digeſte, cette énorme compilation des loix Juſtiniennes, la ſolution de ce fameux probléme? Ecoutons le grand Juriſconſulte *Gains* . . . par le mot gland on doit entendre toutes ſortes de fruits. Voilà donc, graces aux Juriſconſultes romains, le dénouement du nœud gordien, l'honneur & le goût de l'homme juſtifiés. Comment n'a-t-on pas cette découverte plûtôt? Quoi! l'on convient que dans l'état de nature, la terre eſt toûjours pa-

rée de fleurs & de fruits, & l'on veut que l'homme leur préfere un aliment auſſi nuiſible que peu flatteur! Ah, Meſſieurs les Auteurs, fabriqués tant qu'il Vous plaira des ſyſtémes merveilleux; mais ne Vous écartés pas du vraiſemblable, & ſurtout affectés un peu moins d'avilir Votre eſpèce.

J'ai l'honneur d'être, &c.



AU
PRINCE DE LIGNE.

Monsieur le Prince.

Il faut que Vous ſoyez une bonne ame de daigner Vous ſouvenir d'un pauvre ſolitaire, au milieu des Dietes d'Allemagne, & du brillant fracas des couronnemens. Il y a douze ans, Dieu merci, que je n'ai vû que des Rois de Théatre, encore même ai-je renoncé à les voir en peinture; j'ai abattu mon petit Théatre. Les Calviniſtes & les Janſéniſtes ne me reprocheront plus de favoriſer l'œuvre du Satan. J'ai trouvé que dans ma ſoixante & douzième année ces amuſemens ne convenoient plus à un malade preſque aveugle.

VOLTAIRE.

LET-

LETTRE
DE
MONSIEUR DE VOLTAIRE
SUR
LES PLUS CELEBRES AUTEURS DU SIECLE DE LOUIS XIV.

Aux Délices, le 20. Juin, près de Genève.

Je ne suis, Mademoiselle, qu'un vieux malade, & il faut que mon état soit bien douloureux, puisque je n'ai pû répondre plûtôt à la Lettre dont Vous m'honorez, & que je ne

Mlle. *Dupuy*, épouse du Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, plusieurs années avant son mariage, écrivit à Mr. de *Voltaire*, pour le consulter sur les ouvrages qu'elle devoit lire; elle en reçut cette Réponse, qui contient des avis utiles & les vrais sentimens de Mr. de *Voltaire* sur les plus célèbres Auteurs du *Siècle de Louis XIV*.

Vous envoye que de la Profe pour Vos jolis Vers. Vous me demandez des confeils, il ne Vous en faut point d'autres que Votre goût. L'étude que Vous avez faite de la langue italienne, doit encore fortifier ce goût avec lequel Vous êtes née, & que perfonne ne peut donner. Le *Taffe* & l'*Arioſte* Vous rendront plus de fervices que moi, & la lecture de nos meilleurs Poëtes vaut mieux que toutes les leçons; mais puifque Vous daignez de fi loin me confulter, je Vous invite à ne lire que les ouvrages qui font depuis longtems en poffeffion des fuffrages du public, & dont la réputation n'eft point équivoque. Il y en a peu, mais on profite bien davantage en les lifant qu'avec tous les mauvais petits livres dont nous fommes inondés. Les bons Auteurs n'ont de l'efprit qu'autant

qu'il en faut, ne le recherchent jamais, penſent avec bon ſens & s'expriment avec clarté. Il ſemble qu'on n'écrive plus qu'en énigmes. Rien n'eſt ſimple; tout eſt affecté; on s'éloigne en tout de la nature; on a le malheur de vouloir mieux faire que nos maîtres. Tenez-Vous-en, Mademoiſelle, à tout ce qui plaît en eux, la moindre affectation eſt un vice. Les Italiens n'ont dégénéré, après le *Taſſe* & l'*Arioſte*, que parcequ'ils ont voulu avoir trop d'eſprit; & les François ſont dans le même cas. Voyez avec quel naturel Madame de *Sévigné* & d'autres Dames écrivent, comparez ce ſtile avec les phraſes entortillées de nos petits Romans. Je Vous cite les Héroïnes de Votre ſexe, parceque Vous me paroiſſez faite pour leur reſſembler. Il y a des pièces de Madame *Deshoulieres*, qu'aucun Au-

teur de nos jours ne pourroit égaler. Si Vous voulez que je Vous cite des hommes, voyez avec quelle clarté, avec quelle ſimplicité le noble *Racine* s'exprime toûjours. Chacun croit en le liſant, qu'il diroit en Proſe tout ce que *Racine* a dit en Vers. Croyez que tout ce qui ne ſera pas auſſi clair, auſſi ſimple, auſſi élégant, ne vaudra rien du tout.

Vos réflexions, Mademoiſelle, Vous en apprendront cent fois plus que je ne pourrois Vous en dire. Vous verrez que nos bons Ecrivains, *Fenelon*, *Boſſuet*, *Racine*, *Despréaux*, employent toûjours le mot propre. On s'accoutume à bien parler en liſant ſouvent ceux qui ont bien écrit; on ſe fait une habitude d'exprimer ſimplement & noblement ſa penſée ſans effort. Ce n'eſt point une étude, il n'en coute aucune peine de lire ce

qui eſt bon, & de ne lire que cela. On n'a de maître que ſon plaiſir & ſon goût.

Pardonnez, Mademoiſelle, à ces longues réflexions, ne les attribuez qu'à mon obéïſſance à Vos ordres.

J'ai l'honneur d'être avec reſpect, &c.



A
MR. LE CHEVALIER PEZAY.

Jé Vous fais Juge, Monfieur, des procédés de Mr. *J. J. Rouffeau* avec moi. Vous favez que ma mauvaife fanté m'avoit conduit à *Genève* auprès de Mr. *Tronchin*, le Médecin, qui alors étoit ami dé Mr. *Rouffeau*. Je trouvois les environs de cette ville fi agréables, que j'achetai d'un Magiftrat quatre-vingt-fept mille livres, une maifon de campagne, à condition qu'on m'en rendroit trente & huit mille; lorfque je la quitterois. Mr. *Rouffeau* dèslors conçut le deffein de foulever le peuple de *Genève* contre les Magiftrats; & il a eu enfin la funefte & dangereufe fatisfaction de voir fon projet accompli.

Il écrivit d'abord à Mr. *Tronchin* qu'il ne remettroit jamais les pieds dans *Genève*, tant que j'y ferois. Mr. *Tronchin* peut Vous certifier cette vérité. Voici la feconde démarche.

Vous connoiffez le goût de Madame *Denis*, ma nièce, pour les Spectacles. Elle en donnoit dans le Château de *Tournay* & dans celui de *Ferney*, qui font fur la frontiere de France, & les Génèvois y accouroient en foule. Mr. *Rouffeau* fe fervit de ce prétexte pour exciter contre moi le parti qui eft celui des repréfentans, & quelques Prédicans qu'on nomme Miniftres.

Voilà pourquoi, Monfieur, il prit le parti des Miniftres au fujet de la Comédie contre Mr. *d'Alembert*, quoiqu'en fuite il ait pris le parti de Mr. *d'Alembert* contre les Miniftres, & qu'il ait fini par outrager également

les uns & les autres. Voilà pourquoi il voulut d'abord m'engager dans une petite guerre au sujet des Spectacles. Voilà pourquoi en donnant une Comédie & un Opéra à *Paris*, il m'écrivit que je corrompois sa République, en faisant représenter des Tragédies dans mes maisons par la nièce du grand *Corneille*, que plusieurs Génèvois avoient l'honneur de seconder.

Il ne s'en tint pas là; il suscita plusieurs citoyens, ennemis de la Magistrature, il les engagea à rendre le Conseil de *Genève* odieux, & à lui faire des reproches de ce qu'il souffroit, malgré la loi, un Catholique domicilié sur leur territoire, tandis que tout Genèvois peut acheter en France des terres seigneuriales, & y posséder des emplois de Finances. Ainsi, cet homme qui prêchoit

à *Paris* la liberté de conſcience, & qui avoit tant de beſoin de tolérance pour lui, vouloit établir dans *Genève* l'intolérance la plus révoltante & en même tems la plus ridicule.

Mr. *Tronchin* entendit lui-même un citoyen, qui eſt depuis longtems le principal bonte-feu de la République, dire qu'il falloit abſolument exécuter ce que Mr. *Rouſſeau* vouloit, & me faire ſortir de ma maiſon des *Délices* qui eſt aux portes de *Genève*. Mr. *Tronchin*, qui eſt auſſi honnête homme que bon Médecin, empêcha cette levée de boucliers, & ne m'en avertit que longtems après.

Je prévis alors les troubles qui s'exciteroient dans la petite République de *Genève*. Je reſiliai mon bail à vie des *Délices*, je reçus trente & huit mille livres, & j'en perdis quarante & neuf, outre environ trente mille

francs que j'avois employé à bâtir dans cet enclos.

Ce font là, Monfieur, les moindres traits de la conduite que Mr. *Rouſſeau* a eue avec moi; Mr. *Tronchin* peut Vous les certifier, & toute la Magiſtrature de *Genève* en eſt inſtruite.

Je ne Vous parlerai point des calomnies, dont il m'a chargé auprès de Mgr. le Prince de *Conti* & de Madame la Ducheſſe de *Luxembourg*, dont il avoit furpris la protection. Vous pouvez d'ailleurs Vous informer dans *Paris*, de quelle ingratitude il a payé les fervices de Mr. *Grimm*, de Mr. *Helvétius*, de Mr. *Diderot*, & de tous ceux qui avoient protégé les extravagantes biſarreries qu'on vouloit alors faire paſſer pour de l'éloquence.

Le Miniſtre eſt auſſi inſtruit de ſes projets criminels, que les véritables gens de Lettres le ſont de tous ſes procédés. Je Vous ſupplie de remarquer que la ſuite continuelle des perſécutions qu'il m'a ſuſcitées pendant quatre années, ont été le prix de l'offre que je lui avois faite de lui donner, en pur don, une maiſon de campagne nommée *l'Hermitage*, que Vous avez vue entre *Tournay* & *Ferney*. Je Vous renvoye pour tout le reſte à la Lettre que j'ai été obligé d'écrire à Mr. *Hume*, & qui étoit d'un ſtile moins ſerieux avec celui-ci.

Que Mr. *Dorat* juge à préſent, s'il a eu raiſon de me confondre avec un homme tel que Mr. *Rouſſeau*, & de regarder comme une querelle de bouffons les offenſes perſonnelles que Mr. *Hume*, Mr. *d'Alembert* & moi avions été obligés de repouſſer, offenſes

qu'aucun homme d'honneur ne pouvoit paſſer ſous ſilence.

Mr. *d'Alembert* & Mr. *Hume*, qui ſont au rang des premiers Ecrivains de France & d'Angleterre, ne ſont point des bouffons; je ne crois pas l'être non plus, quoique je n'approche pas de ces deux hommes illuſtres.

Il eſt vrai, Monſieur, que malgré mon âge & mes maladies, je ſuis très-gai, quand il ne s'agit que de ſottiſes de Littérature, de Proſe empoulée, des Vers plats ou de mauvaiſes Critiques. Mais Vous ſavez que je ſuis très ſérieux ſur les procédés, ſur l'honneur & ſur les devoirs de la vie.

❧❧❧❧❧❧❧

A

MR. L'AMBASSADEUR DE RUSSIE A PARIS.

Je vois par les Lettres dont S. M. I. & Votre Exc. m'honorent, combien Votre Nation s'éleve, & je crains que la nôtre ne commence à dégénérer à quelques égards. L'Impératrice daigne traduire elle-même le Chapitre de *Bélisaire* que quelques hommes de College calomnient à *Paris*. Nous ferions couverts d'opprobre, fi tous les honnêtes gens, dont le nombre eft très grand en France, ne s'élevoient pas hautement contre ces turpitudes. Il y aura toûjours de l'ignorance, de la fottife & de l'envie dans ma patrie: mais il y aura toûjours de la fcience & du bon goût. J'ofe Vous dire même qu'en général

LETTRE
DE
MONSIEUR DE VOLTAIRE
sur la Définition & l'Analogie du mot:
IDIOTISME,
A
MR. LE JEUNE DE LA CROIX

A Ferney 1773.

Un vieux malade de quatre-vingt ans a retrouvé dans ses papiers une Lettre du 12. Mai, dont Mr. *le jeune de la Croix* l'a honoré. Il y parle du mot *Idiotisme*. Puisqu'*Idiot* signifioit autrefois *Solitaire*, le vieillard avoue qu'il est un grand Idiot, & comme les organes de l'ame s'affoiblissent avec ceux du corps, il avoue encore qu'il est Idiot dans le sens qu'on attache aujourd'hui à ce terme. Il pense qu'Idiotisme est l'état d'un

d'un Idiot, comme le Pédantiſme eſt l'état d'un Pédant, le Janſéniſme l'état d'un Janſéniſte, le Fanatiſme celui d'un Fanatique; comme le Puriſme eſt le défaut d'un Puriſte, comme le Népotiſme étoit autrefois l'habitude des Neveux de gouverner *Rome*, comme le Neutonianiſme eſt la vérité qui a écraſé les Fables du Cartéſianiſme.

Le vieillard n'a pas le fatuiſme d'avoir raiſon; il s'en faut beaucoup; mais, comme il a embraſſé depuis longtems le Toléraniſme, il eſpère qu'en faveur de l'Analogiſme, Mr. *de la Croix* voudra bien, malgré ſon Atticiſme, permettre à un homme qui eſt depuis vingt ans en Suiſſe un Soléciſme, ou un Barbariſme.

Multa renaſcentur quæ jam cecidere, cadentque quæ nunc ſunt in honore vo-

cabula, ſi volet uſus, quem pecus arbitrium eſt, & jus & norma loquendi.

Comme eſtime eſt due à un homme eſtimable, le vieillard aſſure Mr. *d. l. C.* de ſa reſpectueuſe eſtime.



A

MONSIEUR DE LA CROIX,

AVOCAT.

A Ferney, ce 22. Mars 1773.

J'ai reçu, Monſieur, Votre Lettre, lorſque j'échappai à peine, & pour très peu de tems d'une maladie qui n'épargne guéres les gens de mon âge. Ainſi Votre confrère, Mr. *Marchant* eſt plus en droit que jamais de faire mon teſtament. Mais Vous êtes bien plus en droit de réfuter la calomnie qui Vous a imputé un Libelle contre Mr. de *Morangiés* & contre moi. Je connois trop Votre ſtile, Monſieur, pour m'y être mépris un moment. Il eſt vrai qu'on a voulu l'imiter, mais on n'en eſt pas venu à bout. Je Vous ai toûjours rendu juſtice, & quoique nous ſoyons d'a-

vis très différent ſur le ſingulier Procès de Mr. de *Morangiés*, mon eſtime pour Vous n'en a jamais été altérée. Je me hâte de Vous témoigner mes véritables ſentimens, malgré la foibleſſe extrême où je ſuis, je ſerois trop faché de mourir ſans compter ſur Votre amitié, & ſans Vous aſſurer de la mienne. C'eſt avec ces ſentimens, Monſieur, que j'ai l'honneur d'être Votre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur.

VOLTAIRE.



A

VOLTAIRE

SOUVERAIN PONTIFE DES MUSES,
CHEF DE LA REPUBLIQUE
DES LETTRES.

Puiſſe-t-il après cent hyvers joüir d'une vieilleſſe agréable, & toucher encore la lyre.

Lorſque je Vous adreſſai, en 1772, la traduction de l'Orphelin de la Chine, je Vous offris, très-illuſtre Ecrivain, de grandes peintures & de ſublimes penſées, rendues en Vers foibles, cela ne pouvoit pas être autrement. Les penſées étoient de Vous; les Vers étoient de moi. l'Italie avide des productions de Votre génie, ferma les yeux ſur la foibleſſe du Traducteur en faveur des beautés de l'original, mais j'ai gardé juſqu'à ce moment le remord d'une offrande ſi peu digne de Vous. Prétendre m'ac-

quitter en Vous préſentant quelque choſe de moi, ce ſeroit retomber dans la même faute; permettez-moi, de me ſervir d'un autre moyen.

On vient d'achever une nouvelle Edition de *Roland furieux*, que le Libraire de la *Lain* m'a engagé à revoir. Mon amour pour ſon immortel Auteur m'a déterminé à joindre à ſon Poëme de *Roland* les autres ouvrages qui paroîtront en France pour la premiere fois, avec les éclairciſſemens néceſſaires.

Daignez, homme célèbre, accepter la Dédicace de toutes les œuvres de l'illuſtre *Ferrarois*. Ce don ſera peut-être digne de Vous. *L'Arioſte* ſera du moins dignement recommandé. A qui pourroit-il être mieux confié qu'à ſon généreux rival qui a été en même tems ſon défenſeur? cette

Lettre Vous ſera rendue par le *Roscius* de nos jours. Je l'ai prié d'employer toute l'énergie perſuaſive qu'il nous montre ſur la Scène, à Vous aſſurer de la haute admiration & du tendre attachement avec lequel je ſerai immuablement, homme immortel.

Votre très-humble &c.



RÉPONSE
DE
MONSIEUR DE VOLTAIRE

De Ferney.

Veggo il dotto pezzana, che gran ſpeme
Mi dà che ancor del mio nativo nido
Udir farà da calpe agl' indi il grido.

C'eſt à peu près, Monſieur, ce que dit *queſto divino Arioſto nel cauto 46. ſtanza 18.*

Vous me comblez d'honneurs & de plaiſir, en me promettant un Arioſte entier, commenté par Vous. *L'Orphelin de la Chine* ne méritoit pas Vos bontés, mais l'Arioſte mérite tous Vos ſoins. Il a certainement beſoin de Vos Commentaires en France, & Vous rendez un très grand ſervice à la Littérature. Vous ferez

connoître tous les perſonnages de la maiſon d'*Eſt*, dont il parle, & tous les grands hommes de ſon tems, qui ne ſont pas déſignés au commencement du dernier Chant. Ce dernier Chant ſurtout eſt peu connu à *Florence* même, à ce que m'ont dit des Gens de Lettres Toſcans qui en gémiſſoient.

Je n'oſe Vous remercier dans Votre belle langue, & je n'ai point d'expreſſions dans la mienne, pour Vous exprimer la réconnoiſſance & l'eſtime infinie avec laquelle j'ai l'honneur d'être &c.



LETTRE
DE
MONSIEUR DE VOLTAIRE
A
L'AUTEUR DE L'ADDITION
AUX TROIS SIECLES,

En lui faisant présent d'un nouveau Volume, pour faire suite à ses Oeuvres.

Une très longue maladie, Monsieur, m'a mis jusqu'à présent hors d'état de Vous remercier, & de Vous témoigner toute mon estime ainsi que ma réconnoissance. Je ne saurois me plaindre d'un ennemi tel que l'*Abbé Sabatier*, puisqu'il m'a valu un défenseur tel que Vous.

Je sais qu'on a payé cet Abbé pour me nuire, mais Vous, Monsieur, Vous n'avez écouté que la noblesse de Votre ame, & Vous faites autant d'honneur aux Belles Lettres,

que tous ces Ecrivains mercenaires & calomniateurs y jettent de honte & d'opprobre.

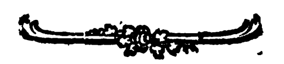
Je cherche à Vous faire parvenir mon petit hommage par M***; j'efpere qu'il Vous fera rendu malgré la difficulté de la correfpondance du pays où j'acheve mes jours, avec Votre belle & dangereufe ville de *Paris.*

J'ai l'honneur d'être avec les fentimens fincères que je Vous dois, & j'ofe dire même avec amitié,

Monfieur.

Votre &c.

A Ferney le 6. Avril 1773.



A
MONSIEUR LE CHEVALIER
DU COUDRAY.

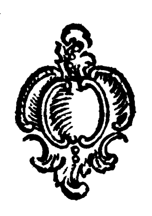
Pardonnez, Monſieur, à un vieillard décrépit & malade, ſi du fond de ces abîmes de neiges, il ne Vous a pas remercié plûtôt de l'honneur que Vous lui avez fait. J'ai de bien plus grandes graces à Vous rendre, c'eſt de mon plaiſir. Tout ce que Vous dites eſt naturel & vrai. Je ſuis de l'avis de *Boileau*, *le vrai ſeul eſt aimable.* Peut-être quelques gens d'un goût difficile Vous reprocheront quelquefois de ne Vous être pas aſſez ſervi de la lime; mais je trouve que cette aiſance ſied très bien à un Mousquetaire.

Quant au luxe, dont Vous parlez, Vous faites très-bien de décla-

mer contre lui, & d'en avoir un peu chez Vous, le luxe eſt une fort bonne choſe quand il ne va pas juſqu'au ridicule. Il eſt comme tous les autres plaiſirs, il faut les goûter avec quelque ſobriété pour en bien jouïr. Vous ſavez tout cela mieux que moi, & Vous en faites un bien meilleur uſage. Je ſuis ſur le bord de mon tombeau; c'eſt delà que je Vous ſouhaite des jours remplis de gaité.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Le vieux Malade de Ferney.



AUX AUTEURS DE LA GAZETTE LITTERAIRE

Au ſujet des Elémens de Critique.

Je ne ſais pas, Meſſieurs, s'il Vous eſt tombé entre les mains un ouvrage anglois intitulé : *Elémens de Critique*, publié l'année derniere en Angleterre par Mr. *Henri Home, Lord Kaims.* Permettez-moi de me ſoumettre quelques ſingularités curieuſes ſur cet ouvrage.

On ne peut avoir une plus profonde connoiſſance de la nature & des Arts que ce Philoſophe, & il fait tous ſes efforts pour que le monde ſoit auſſi ſavant que lui.

Il nous prouve d'abord que nous avons cinq ſens, & nous ſentons moins l'impreſſion douce faite ſur nos

yeux & ſur nos oreilles par les ſons & par les couleurs, que nous ne ſentons un grand coup ſur la jambe ou ſur la tête.

Il nous inſtruit de la différence que tout homme éprouve entre une ſimple émotion & une paſſion de l'ame. Il nous apprend que les femmes paſſent quelquefois de la pitié à l'amour. Il pouvoit citer l'exemple d'*Angélique* dans l'*Arioſte*, ſi bien imité dans *Quinault:*

La pitié pour *Médor* a trop ſû m'attendrir;
Ma funeſte langueur s'augmentoit à meſure,
Qu'il guériſſoit de ſa bleſſure,
Et je ſuis en danger de n'en jamais guérir.

Mais tout Ecoſſois qu'eſt Mr. *Home*, il aime mieux citer une Tragédie Angloiſe, c'eſt *Othello*, ce Maure de *Veniſe* ſi fameux à *Londres*. Il falloit que la maîtreſſe d'*Othello* fût

bien pitoyable pour devenir amoureuſe d'un Nègre qui lui parloit de cavernes, de déſerts, de Cannibales, d'Antropophages, & qui lui diſoit qu'il avoit été ſur le point de ſe noyer.

De là, paſſant à la meſure du tems, Mr. *Home* conclut mathématiquement, que le tems eſt long pour une fille qu'on va marier, & court pour un homme qu'on va pendre, puis il donne des définitions de la beauté & du ſublime. Il connoît ſi bien la nature de l'un & de l'autre, qu'il réprouve totalement ces beaux Vers d'*Athalie:*

La douceur de ſa voix, ſon enfance, ſa grace,

. . . .

Il trouve que le Monologue de *Don Diègue* dans le *Cid*,

O rage! o déſeſpoir! o vieilleſſe ennemie. &c.

eſt

eſt un morceau déplacé & hors d'œuvre, dans lequel Dom *Diègue* ne dit rien de ce qu'il doit dire. Mais en récompenſe le Critique nous avertit que les monologues de *Shakespear* ſont les ſeuls modeles à ſuivre, & qu'il ne connoît rien de ſi parfait. Il en donne un bel exemple tiré de la Tragédie de *Hamlet.* En voici quelques traits traduits à peu près Vers pour Vers & très-exactement.

HAMLET.

Oh! ſi ma chair trop ferme ici, pouvoit ſe fondre!
Se dégeler, couler, ſe réſoudre en roſée, &c.

Quelques Lecteurs ſeront ſurpris peut-être des jugemens de Mr. *Home*, Lord *Kaims*, & quelques François pourront dire, que *Gilles*, dans une foire de Province s'exprimeroit avec plus de décence & de nobleſſe

que le Prince *Hamlet;* mais il faut confidérer que cette pièce eft écrite; il y a deux cens ans, que les Anglois n'ont rien de mieux, que le tems a confacré cet ouvrage, & qu'enfin il eft bon d'avoir une preuve auffi publique du pouvoir de l'habitude & du refpect pour l'antiquité.

Le fond du difcours de *Hamlet* eft dans la nature; cela fuffit aux Anglois. Le ftile n'eft pas celui de *Sophocle* & d'*Euripide;* mais la décence, la nobleffe, la jufteffe des idées, la beauté des Vers, l'harmonie, font peu de chofe, & Mr. *Home*, qui eft juge en Ecoffe, peut dire ici que le fond l'emporte fur la forme.

C'eft avec le même goût & la même jufteffe qu'il trouve ces Vers de *Racine* ridiculement empoulés:

Mais tout dort, & l'Armée, & les Vents & Neptune.

Ce ſublime ſimple, qui exprime ſi bien le calme funeſte, par lequel la flotte des Grecs eſt arrêtée, ne plaît pas au Critique; un Officier, dit-il, ne doit pas s'exprimer ainſi.

Il faut s'en tenir au beau naturel de *Shakespear*. On commence dans *Hamlet* par relever une ſentinelle: le Soldat *Bernardo* demande au Soldat *Franciſco*, ſi tout a été tranquille? Je n'ai pas vû trotter une ſouris, repond *Franciſco*. Convenons qu'une Tragédie ne peut commencer avec une ſimplicité plus noble & plus reſpectueuſe. C'eſt *Sophocle* tout pur.

Mr. *Home* porte ainſi ſur tous les arts des jugemens qui pourroient nous paroître extraordinaires.

C'eſt un effet admirable des progrès de l'eſprit humain, qu'aujourd'hui il nous vienne d'Ecoſſe des regles du goût dans tous les Arts, de-

puis le Poëme épique jufqu'au jardinage. Il eft vrai qu'on aimeroit mieux encore voir de grands Artiftes dans ces pays-là, que de grands Raifonneurs fur les Arts; on trouvera toûjours plus d'Ecrivains en état de faire des *Élémens de Critique*, comme Milord *Kaims*, qu'une bonne Hiftoire, comme fes compatriotes Mr. *Hume* & Mr. *Robertfon.*

Il eft aifé de dire fon avis fur le *Taffe* & l'*Ariofte*, fur *Michel Ange* & *Raphaël;* il n'eft pas fi aifé de les imiter, & il faut avouer qu'aujourd'hui nous avons plus befoin d'exemples que de préceptes, auffi bien en France qu'en Ecoffe.

Au refte, fi Mr. *Home* eft fi févere envers tous nos meilleurs Auteurs & fi indulgent envers *Shakespear*, il faut avouer qu'il ne traite pas mieux *Virgile* & *Horace.* S'il veut donner

l'exemple de quelque balourdiſe, c'eſt dans *Virgile* qu'il va la chercher.

Mr. *Home* donne toûjours ſon opinion pour une loi, & il étend ſon déſpotiſme ſur tous les objets. C'eſt un juge, à qui toutes les cauſes reſſentiſſent.

Ses arrêts ſur l'Architecture & ſur les Jardins ne nous permettent pas de douter qu'il ne ſoit de tous les Magiſtrats d'Ecoſſe le mieux logé, & qu'il n'ait le plus beau parc. Il trouve les boſquets de *Verſailles* ridicules; mais s'il fait jamais un voyage en France, on lui fera les honneurs de *Verſailles;* on le promenera dans ces boſquets; on fera jouer les eaux pour lui, & peut-être alors ne ſera-t-il pas ſi dégoûté.

Après cela, s'il ſe moque de nos boſquets de *Verſailles* & des Tragédies de *Racine*, nous le ſouffrirons

volontiers. Nous ſavons que chacun a ſon goût; nous regardons tous les gens de Lettres de l'Europe, comme des convives qui mangent à la même table; chacun a ſon plat, & nous ne prétendons dégoûter perſonne.



A
MONSIEUR DE LA HARPE.

De Ferney.

Monsieur.

Vous prêtez de belles aîles à ce *Mercure* qui n'étoit pas même galant du tems de *Visé*, & qui devient, graces à Vos soins, un monument de goût, de raison & de génie.

Votre Dissertation sur l'Ode me paroît un des meilleurs ouvrages que nous ayons. Vous donnez le précepte & l'exemple. C'est ce que j'avois conseillé il y a longtems aux Journalistes; mais peut-on conseiller d'avoir du talent? Vos Traductions d'*Horace* & de *Pindare* prouvent bien qu'il faut être Poëte pour traduire un Poëte. Mr. de *Chabanon* étoit très

capable de nous donner *Pindare* en Vers françois, & s'il ne l'a pas fait, c'eſt qu'il travailloit pour une Société littéraire plus occupée de la connoiſſance de la langue grecque & des anciens uſages, que de nôtre Poëſie.

Je penſe qu'on ne chanta les Odes de *Pindare* qu'une fois, & encore en cérémonie, le jour qu'on célébroit les chevaux d'*Hiéron*, ou quelques Héros qui avoient vaincu à coups de poing; mais j'ai lieu de croire qu'on répétoit ſouvent à table les Chanſons d'*Anacréon*, & quelques-unes d'*Horace*. Une Ode, après tout, eſt une Chanſon; c'eſt un des attributs de la joye. Nous avons dans nôtre langue des couplets ſans nombre qui valent bien ceux des Grecs, & qu'*Anacréon* auroit chanté

lui-même, comme on l'a déja dit très-juſtement.

Toute la France, du tems de nôtre adorable *Henri IV.* chantoit, charmante *Gabrielle*, & je doute que dans toutes les Odes grecques on trouve un meilleur Couplet, que le ſecond de cette Chanſon fameuſe.

Recevez ma couronne
Le prix de ma valeur,
Je la tiens de Bellone,
Tenez la de mon cœur.

A l'égard de l'air nous ne pouvons avoir les pièces de comparoiſon; mais j'ai de fortes raiſons pour croire que la muſique grecque étoit auſſi ſimple que la nôtre l'a été, & qu'elle reſſembloit un peu à nos noëls & à quelquels airs de nôtre Chant Grégorien. Ce qui me le fait croire, c'eſt que le Pape *Grégoire*, quoique

né à *Rome*, étoit originaire d'une famille grecque, & qu'il ſubſtitua la muſique de ſa patrie au hurlement des occidentaux.

A l'égard des Chanſons Pindariques j'ai vû avec plaiſir dans un Eſſai de Supplément à l'entrepriſe immortelle de l'Encyclopédie, qu'on y cite des morceaux ſublimes de *Quinault*; qui ont toute la force de *Pindare*, en conſervant toûjours cet heureux naturel qui caractériſe le Phénix de la Poëſie chantante, comme l'appelle *la Bruyere*.

Chantons dans ces aimables lieux
Les douceurs d'une paix charmante;
Les ſuperbes géants, armés contre les Dieux,
Ne nous donnent plus d'épouvante.
Ils ſont enſevelis ſous la maſſe peſante
Des monts qu'ils entaſſoient pour attaquer les cieux.
Nous avons vû tomber leur Chef audacieux

Sous une montagne brulante;
JUPITER l'a contraint de vomir à nos yeux
Les restes enflammés de sa rage expirante;
JUPITER est victorieux,
Et tout céde à l'effort de sa main foudroyante
Chantons dans ces aimables lieux
Les douceurs d'une paix charmante.

Le beau Chant de la déclamation qu'on appelle récitatif, donnoit un nouveau prix à ces Vers héroïques pleins d'images & d'harmonie. Je ne sais s'il est possible de pousser plus loin cet Art de la déclamation que dans la derniere Scène d'*Armide*, & je pense qu'on ne trouvera dans aucun Poëte grec, rien d'aussi attachant, d'aussi animé, d'aussi pitoresque que ce dernier morceau d'*Armide*, & que le quatrième Acte de *Roland.*

Non seulement la lecture d'une Ode me paroît un peu insipide à côté de ces chefs-d'œuvres qui parlent

à tous les ſens ; mais je donnerois pour ce quatrième Acte de *Quinault* toutes les Satyres de *Boileau*, injuſte ennemi de cet homme unique en ſon genre, qui contribua comme *Boileau* à la gloire du grand ſiècle, & qui ſavoit apprecier les ſombres beautés de ſon ennemi, tandis que *Boileau* ne ſavoit pas rendre juſtice aux ſiennes.

Je reviens à nos Odes ; elles ſont des Stances, & rien de plus. Elles peuvent amuſer un Lecteur quand il y a de l'eſprit & des vérités. Par exemple, je Vous prie d'apprecier cette Stance de *la Motte*.

Les champs de Pharſale & d'Arbelle
Ont vû triompher deux vainqueurs,
L'un & l'autre digne modele
Que ſe propoſent les grands cœurs.
Mais le ſuccès a fait leur gloire,
Et ſi le ſceau de la victoire

N'eut consacré ces Demi-Dieux,
Alexandre, aux yeux du vulgaire,
N'auroit été qu'un téméraire
Et Cesar qu'un séditieux.

Dites-moi si Vous connoissez rien de plus vrai, de plus digne d'être senti par un Roi & par un Philosophe? *Pindare* ne parloit pas ainsi à cet *Hiéron* qui lui donna pour ses louanges cinq talens, évalués du tems du grand *Colbert* à mille écus le talent, lequel en vaut aujourd'hui deux mille.

La grande Ode, ou plûtôt la grande Hymne d'*Horace* pour les jeux séculaires, est belle dans un goût tout différent. Le Poëte y chante *Jupiter*, le Soleil, la Lune, la Déesse des accouchemens, *Troye*, *Achille*, *Enée*, &c. cependant il n'y a point de galimathias. Vous n'y voyez point cet entassement d'ima-

ges giganteſques, jettées au hazard, incohérentes, fauſſes, puériles par leur enflure même, & qui ſont cent fois répétées ſans choix & ſans raiſon, ce n'eſt pas à *Pindare* que j'adreſſe ce petit reproche.

Après avoir très-bien jugé, & même très-bien imité *Horace* & *Pindare*, & après avoir rendu au très-eſtimable Mr. de *Chabanon* la juſtice que mérite ſa Proſe noble & harmonieuſe, qui paroît ſi facile malgré le travail le plus pénible, Vous avez rendu une autre eſpèce de juſtice. Vous avez examiné avec autant de goût & de fineſſe, que de ſageſſe & d'honnêteté, je ne ſais quelle Satyre un peu groſſiere intitulée: *Epître de Boileau.* Je ne la connois que par le peu de Vers que Vous en rapportez, & dont Vous faites une Critique très judicieuſe. Je vois que pluſieurs per-

ſonnes d'un rare mérite ſont attaquées dans cette Satyre. Meſſieurs *de St. Lambert*, *de Lile*, *Saurin*, *Marmontel*, *Thomas*, *du Belloi*, & Vous même, Monſieur, Vous paroiſſez avoir Votre part aux petites injures qu'un jeune écolier s'aviſe de dire à tous ceux qui ſoutiennent aujourd'hui l'honneur de la Littérature françoiſe.

Comment ſeroit reçu un écolier qui viendroit ſe préſenter dans une Académie le jour de la diſtribution des prix, & qui diroit à la porte, Meſſieurs, je viens Vous prouver que Vous êtes les plus mépriſables des Gens de Lettres? Il faudroit commencer par être très-eſtimable pour oſer tenir un tel diſcours, & alors on ne le tiendroit pas.

Lorſque la raiſon, les talens, les mœurs de ce jeune homme auront acquis un peu de maturité, il ſentira

l'extrême obligation qu'il Vous aura de l'avoir corrigé. On verra qu'un Satyrique qui ne couvre pas par des talens éminens ce vice né de l'orgueil & de la baſſeſſe, croupit toute ſa vie dans l'opprobre; qu'on le hait ſans le craindre, qu'on le mépriſe, ſans qu'il faſſe pitié; que toutes les portes de la fortune & de la conſidération lui ſont fermées, que ceux qui l'ont encouragé dans ce metier infame ſont les premiers à l'abandonner, & que les hommes méchans qui inſtruiſent un chien à mordre ne ſe chargent jamais de le nourir.

Si l'on peut ſe permettre un peu de Satyre, ce n'eſt, ce me ſemble, que quand on eſt attaqué. *Corneille* vilipendé par *Scudéri*, daigna faire un mauvais Sonnet contre le Gouverneur de Nôtre-Dame de la garde. *Fontenelles* honni par *Racine* & par *Boileau*

Boileau leur décocha quelques Epigrammes médiocres. Il faut bien quelquefois faire la guerre défensive. Il y a eu des Rois qui ne s'en sont pas tenus à cette guerre de néceſſité.

Pour Vous, Monſieur, il me ſemble que Vous ſoutenez là Votre bien nôblement. Vous éclairez Vos ennemis en triomphant d'eux; Vous reſſemblez à ces braves Généraux qui traitent leurs priſonniers avec politeſſe, & qui leur font faire grande chère.

Il faut avouer que la plûpart des querelles littéraires ſont l'opprobre d'une Nation.

C'eſt une choſe plaiſante à conſidérer que tous ces bas ſatyriques qui oſent avoir de l'orgueil. En voici un qui reproche cent erreurs hiſtoriques à un homme qui a étudié l'Hiſtoire toute ſa vie. Il n'eſt pas vrai, lui

dit-il, que les Rois de la premiere race ayent eu plusieurs femmes à la fois; il n'est pas vrai que *Constantin* ait fait mourir son beau-père, son beau-frère, son neveu, sa femme & son fils; il est vrai que l'Empereur *Julien* qui n'étoit point Philosophe, immola, une femme & plusieurs enfans à la Lune dans le Temple de *Carres;* car *Théodoret* l'a dit; & c'étoit un secret sûr pour battre les Perses, que de pendre une femme par les cheveux, & de lui arracher le cœur. Il n'est pas vrai que jamais un Laïc ait confessé un Laïc, témoin le Sire de *Joinville*, qui dit avoir confessé & absout le Connétable de *Chypre*, selon qu'il en avoit le droit, & témoin *Saint Thomas*, qui dit expressément: La confession à un Laïc n'est pas Sacrement, mais elle est comme Sacrement. *Confessio*

ex defectu ſacerdotis Laico, eſt ſacramentalis quodam modo. Tom. II. pag. 255. —— Il eſt faux que les Abbeſſes ayent confeſſé jamais leurs Religieuſes; —— car *Fleuri*, dans ſon *Hiſtoire eccléſiaſtique*, dit qu'au 13me. ſiècle les Abbeſſes, en Eſpagne confeſſoient les Religieuſes & prêchoient. Tom. XVI. pag. 246. Car ce droit fût établi par la regle de *Saint Baſile*, Tom. II. pag. 453, car il fût longtems en uſage dans l'Egliſe latine; *Martenne*, Tom. II. pag. 39. Il n'eſt pas vrai que la *Saint Barthélemi* fût préméditée, —— car tous les Hiſtoriens à commencer par le reſpectable *de Thou*, conviennent qu'elle le fût. Il eſt vrai que la *Pucelle d'Orléans* fût inſpirée. —— Car *Monſtrelet*, contemporain dit expreſſément le contraire, donc Vous êtes un ennemi de Dieu & de l'Etat.

Quand on a daigné répondre à cet homme, car il faut répondre ſur les faits & jamais ſur le goût, il fait encore un gros livre pour ſauver ſon amour-propre, & pour dire que s'il s'eſt trompé ſur quelques bagatelles, c'étoit à bonne intention.

Vous avéz grande raiſon, Monſieur, de ne pas baiſſer les yeux vers de tels objets. Mais ne Vous laſſez pas de combattre en faveur du bon goût ; avancez hardiment dans cette épineuſe carriere des Lettres, où Vous avez remporté plus d'une victoire en plus d'un genre. Vous ſavez que les ſerpens ſont ſur la route, mais qu'au bout eſt le Temple de la Gloire. Ce n'eſt point l'amitié qui m'a dicté cette Lettre, c'eſt la vérité, mais j'avoue que mon amitié pour Vous a beaucoup augmenté avec Votre mérite, & avec les malheu-

reux efforts qu'on a faits pour étouffer ce mérite qu'on devoit encourager.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE
DE
MR. LE PROFESSEUR MALLET
A
MR. DE VOLTAIRE.

A Geismar en Hesse 23. Juillet.

Je Vous écris, Monsieur du pays des anciens Cattes. *Tacite* que je relisois l'autre jour le peint aussi bien que tout le reste de la Germanie, comme une des plus horribles contrées de la terre, *Germania informis terris aspera Cœlo.* Je puis Vous assurer que le Pays des Cattes n'a plus rien d'*informe* aujourd'hui. Il a reçu & il reçoit au contraire tous les jours les plus agréables formes. Je crois que le Prince qui le gouverne à présent auroit réussi à embellir la Laponie même, si elle lui

eût appartenu. On dit communément *que les Princes n'ont qu'à vouloir*. Mais eſt-il bien commun de vouloir des choſes belles & utiles? & quand on les veut n'eſt-il plus rare encore qu'on ait des richeſſes, du génie & du goût pour les faire? Tout cela s'eſt réuni ici le plus à propos du monde. Auſſi les plus heureux changemens ſe ſont-ils rapidement ſuccédés. On n'en devoit pas moins attendre d'un Prince que Vous aimez, qui Vous admire, qui ſent ſi bien le mérite de Vos ouvrages & les relit ſans ceſſe. Vous ne ſauriez croire, Monſieur, combien la Heſſe a gagné à tous égards depuis qu'il la gouverne. Il l'a plus embellie lui ſeul que tous ſes Prédéceſſeurs enſemble. *Caſſel* eſt devenue dans l'eſpace de peu d'années une des plus jolies villes, non ſeulement de l'Allemagne, mais de

l'Europe entiere. Il n'y en a du moins aucune qui ait dans son enceinte des Jardins aussi magnifiques & aussi étendus. L'Orangerie & les Bains qu'on y voit sont depuis longtems en réputation, mais le Landgrave regnant a perfectionné les Jardins avec le goût exquis qui lui est propre.

Vous connoissez la Cascade qui n'est qu'à deux lieues de *Cassel*. Toute l'Europe rend justice à ce bel ouvrage. Mais on feroit bien plus que de lui rendre justice, si c'étoit là un monument des Grecs ou des Romains. Quelle admiration n'exciteroit-il pas? Quel culte n'iroit pas lui rendre tout le Peuple des Connoisseurs vrais ou prétendus? Avec quel enthousiasme les Commentateurs n'en feroient-ils pas l'éloge dans de gros Infolio! Cependant les Anciens nous ont laissé peu de monumens dont l'i-

dée foit plus grande, plus hardie, l'exécution plus réguliere & plus magnifique. Pour moi je ne craindrois pas fur de bonnes autorités de mettre le *Winter-Caftel* à côté même des ruines du Colifée.

Il eft rare qu'on rende juftice à fes Contemporains, quand cette juftice exige qu'on les admire. Il en eft de ce beau morceau d'Architecture comme de plufieurs ouvrages d'efprit. Tel homme loue les Vers de la *Henriade* & de *Mérope* qui les vanteroit avec tranfport, fi Vous les aviez faits du tems d'*Augufte*. Non feulement on n'aime pas à voir fes Supérieurs trop près de foi, mais on n'a pas le courage d'en croire fon fentiment. Bien des gens ont befoin que le fuffrage de plufieurs fiècles ne leur permette pas de douter qu'ils font dans l'admiration.

Pour revenir à cette fameuſe Cascade elle n'étoit pas finie à divers égards. Il n'y avoit dans le voiſinage aucune maiſon propre pour recevoir une Cour qui eût voulu en jouïr. Il n'y avoit point de jardins pour l'accompagner, tout cela a été fait & exécuté par le Landgrave regnant avec une étonnante célérité. Des jardins charmans ſont éclos en quelque ſorte comme ſous la baguette des fées. Ils ſont dans le goût anglois, & il eſt difficile d'imaginer rien de plus varié & de plus délicieux.

J'écris ceci de *Geismar*, qui ſera encore un autre monument du goût du Landgrave. Ce lieu n'étoit connu il y a quelques années que par ſes eaux minérales & ſes bains déja célèbres par la cure de pluſieurs maladies opiniâtres. Mais il n'y avoit guéres de commodités pour en jouïr.

Dans l'eſpace de quelques années on y a vû naître, ſi je puis ainſi dire, une maiſon auſſi élégante que vaſte & commode, des promenades magnifiques, des jardins charmans, des bâtimens où les malades & ceux qui ſe portent bien trouvent tout ce qui peut contribuer à l'utilité & à l'agrément d'un pareil ſéjour. Les plaiſirs, les fêtes, les Spectacles y ſuivent la Cour, & pendant que les eaux guériſſent des maladies réelles, ces amuſemens guériſſent de l'ennui, ſi pourtant il y a une maladie plus réelle que celle là.

Il faut convenir, Monſieur, que malgré toute la vertu attribuée aux ſiècles paſſés & à la perverſité du nôtre, il eſt difficile de ſe perſuader que les Heſſois d'aujourd'hui doivent regretter beaucoup le ſort des Cattes leurs Ancêtres. Il me ſemble pro-

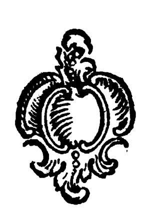
bable que la Cour éclairée & polie d'un Prince plein d'affabilité & de bonté, qui attire auprès de lui tous les talens utiles & agréables vaut bien la Cour du Prince *Arpus* ou telle autre Cour de l'ancienne Germanie, où l'on passoit sa vie à se battre, s'enyvrer & dormir, ou à se régaler avec de l'hydromel & de la chair de cheval.

Je Vous avoue encore que quand je compare les Spectacles qui se donnoient dans ces Cours anciennes & ceux où j'ai assisté depuis que je suis ici je ne puis m'empêcher de préférer nôtre présent siècle tout corrompu qu'il est. J'aime mieux voir jouer par des Comédiens François, sur le Théatre de *Geismar*, *Mahomet* ou l'*Eccossaise*, que de voir sacrifier tout vivants des Prisonniers de guerre par les mains d'un Druide ou d'une Prê-

treſſe au milieu d'un cercle de guerriers féroces & fanatiques.

Jē ſais que dans la ſuite des ſiècles les Heſſois perfectionnerent bien leur Théatre, car je vois qu'au treizième ſiècle Frère *Conrard de Marbourg* de l'Ordre de *St. Dominique* & Grand-Inquiſiteur de la Province d'Allemagne compoſa une Tragédie où l'on voyoit quelques centaines d'Hérétiques jettés au feu & que la Landgrave *Ste. Eliſabeth*, ſa bonne amie, lui prêta ſa Troupe & ſon Théatre pour l'exécution de ce Drame qui fût joué en effet avec toute la pompe & la décence convenable & à la grande ſatisfaction des Spectateurs. Malgré tout cela je perſiſte à me déclarer pour la Heſſe moderne, quoiqu'on n'y mange plus de chevaux, & qu'on n'y brule plus les Priſonniers ni les Hérétiques. Je me

ſens une ſorte de foible, ou pour parler ſérieuſement une réconnoiſſance & une vénération réelle pour ceux qui travaillent à adoucir les mœurs des hommes, à les éclairer, à les rendre raiſonnables, tolérans, induſtrieux, à ajouter aux commodités & aux agrémens de la vie. Voilà, Monſieur, en peu de mots les grands objets de l'adminiſtation du Landgrave; voilà ce qui l'a caractériſé & ce qui ne m'a pas permis de me refuſer au plaiſir de Vous en écrire, en attendant que les fonctions d'Hiſtorien qu'on m'a confiées me donnent le droit d'en entretenir le public en détail.



LETTRE
DE
MONSIEUR DE VOLTAIRE
A
MONSIEUR MALLET.

Ferney, Mai 1774.

Vivez heureux mon cher Philoſophe, chez un Prince rempli de mérite & de juſtice, tandis que Vos compatriotes ont eſſuyé un peu de tracaſſerie. Le travail que Vous allez entreprendre eſt agréable de toute façon. Vous aurez plus d'une fois occaſion de déployer dans Votre ouvrage, cet eſprit de ſageſſe & de tolérance ſi néceſſaire à la Société, & ſi inconnue encore dans plus d'un pays de l'Europe. Figurez Vous qu'il eſt plus difficile de faire entrer un bon livre à *Vienne* qu'à *Rome.*

Par quelle fatalité malheureuſe les hommes ſont-ils venus au point de craindre qu'on ne penſe? N'eſt ce pas afficher ſa turpitude que de conſigner la vérité aux portes, comme une étrangere, à qui on ne veut pas donner l'hoſpitalité.

Bon ſoir, ſi je ſuis encore en vie quand Vous reviendrez, venez parler Raiſon à *Ferney*. Mettez-moi je Vous prie aux pieds de Monſeigneur le Landgrave qui entend très-bien raiſon, & conſervez un peu d'amitié pour le vieux malade.



LET-

LETTRE A MADAME DE L***.

Madame,

J'ai reçu les Mémoires que Vous avez bien voulu m'envoyer touchant Votre Procès. Je ne suis point Avocat, j'ai septante & six ans bientôt, je suis très-malade, & je vais finir le Procès que j'ai avec la Nature. Je n'ai entendu parler du Vôtre que très confusément, je ne connois point de supplément aux causes célèbres dont Vous me parlez. Je vois par Vos Mémoires, les seuls que j'ai lus, que cette cause n'est point célèbre, mais qu'elle est fort triste. Je souhaite que la paix & l'union s'établissent dans Votre famille: c'est le plus grand des biens. Il vaut

mieux prendre des arbitres que de plaider. La raiſon & le véritable intérêt cherchent toûjours des accommodemens. L'intérêt mal entendu & l'aigreur mettent les procédures à la place des procédés: voilà en général toute ma connoiſſance du Barreau.

Votre Lettre, Madame, me paroît remplie des meilleurs . . . &c.

J'ai l'honneur d'être &c.



A
Monsieur de Belloi.

Je ſuis bien touché, Monſieur, de Vos ſentimens nobles, de Votre Lettre & de Vos Vers. Il n'y a point de pièce de Théatre qui ait excité en moi tant de ſenſibilité. Vous faites plus d'honneur à la Littérature que certains Critiques ne peuvent lui faire de honte. On réconnoît bien en Vous le véritable talent . . . il eſt plein de bonté & exempt d'envie . . . . Il eſt vrai que nos beaux Arts penchent un peu vers leur chûte; mais ce qui me conſole, c'eſt que Vous êtes jeune, & que Vous aurez tout le tems de former des Auteurs & des Acteurs. Les Vers que Vous m'envoyez ſont charmans: j'ai avec moi M. & Mde. *de la Harpe*, qui

en ſentent tout le prix auſſi bien que ma niéce.

Il y a longtems que nous aurions joué le *Siège de Calais* ſur nôtre petit Théatre de *Ferney*, ſi nôtre compagnie eût été plus nombreuſe; nous ne pouvons malheureuſement jouer que des piéces où il y a peu d'Acteurs .... dès que Vous aurez donné Votre *Gabrielle de Vergi*, nôtre petit Théatre s'en ſaiſira. On ne s'eſt pas mal tiré de *la Partie de Chaſſe de Henri IV*. de Mr. *Collé*. Où eſt le tems que je n'avois que ſeptante ans? Je Vous aſſure que je jouois les vieillards parfaitement. Ma niéce faiſoit verſer des larmes, & c'eſt là le grand point ....

....

Adieu, Monſieur, Vous me faites aimer plus que jamais les Arts

que j'ai cultivés toute ma vie. Je Vous remercie, je Vous aime & je Vous eſtime trop pour employer ici les vaines formules ordinaires, qui n'ont pas certainement été inventées par l'amitié.



A
Mr. le Baron Despagnac,
Qui lui avoit envoyé l'Eloge du Maréchal du Catinat, fait par Mr. l'Abbé Despagnac, fon fils.

A Ferney, le 3. Sept. 1775.

Le jeune homme, Monfieur, que Vous intitulez Bachelier en Théologie, me paroît Bachelier dans Votre grand Art de la guerre, & plus fait pour remplir la place du Maréchal *de Catinat*, que celle d'un Père de l'Eglife. Il a trop d'efprit & d'imagination pour s'en tenir feulement à la Sorbonne. Je ne puis trop reconnoître la bonté que Vous avez eu de m'envoyer fon ouvrage. On croiroit que l'Auteur a fait plufieurs campagnes, & qu'il a paffé plus d'un quartier d'hyver à la Cour.

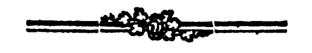
Je Vous remercie du fond de mon cœur, Vous & cet illustre Bachelier, quand je songe que les Maréchaux de *Catinat* & de *Saxe*, ont été immortalisés dans la même Maison, & que c'est à elle que je dois une lecture si intéressante, je me sens pénétré de reconnoissance autant que de plaisir.

J'ai l'honneur d'être avec respect, du Maréchal de Camp & du Bachelier.

Monsieur

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur

Le vieux Malade.



LETTRE
DE
MONSIEUR DE MIRBECK,
AVOCAT AUX CONSEILS ET SECRETAIRE DU ROI,

En lui envoyant un Exemplaire de la Requête des Habitans du Mont-Jura.

Monſieur,

Je prends la liberté de Vous adreſſer un exemplaire de la Requête au Roi, que j'ai fait imprimer pour les malheureux habitans du *Mont-Jura* au nombre de douze mille.

Je ſens, Monſieur, combien ma foible plume Vous paroîtra peu digne de cette cauſe intéreſſante, & combien il eſt téméraire d'oſer adreſſer cette eſquiſſe aride & heurtée au Peintre ſublime & immortel de tant de tableaux, où reſpirent à la fois

l'humanité, la Philosophie & l'éloquence.

Forcé de me livrer dans cette Requête à des discussions séches, je regrettois à chaque ligne, de ne pouvoir rechauffer mon ouvrage des flammes de Votre génie. Il me sembloit qu'au lieu de défendre la cause de ces infortunés habitans, je la trahissois en quelque sorte involontairement, en restant, malgré moi, au dessous de l'idée que je m'étois formé de cette défense; mais il ne fût permis qu'à *Prométhée* de dérober le feu céleste pour animer l'argile.

Je Vous envoye donc la statue grossiere & inanimée que j'ai paitrie de mes mains, elle attend que Votre souffle lui donne la vie.

L'intérêt que Vous prenez à l'objet de l'affaire, Vous inspirera d'ailleurs de l'indulgence. Qu'il est beau,

Monſieur, de Vous voir empreſſé à conſoler, à ſoutenir, à venger les victimes & l'oppreſſion, & que je m'applaudis de dépoſer en ce moment aux pieds du plus beau génie de nôtre ſiècle, l'hommage que lui doivent & ſes compatriotes, qu'il honore, & ſes contemporains, qu'il éclaire, & tous les hommes en général, du bonheur deſquels il n'a ceſſé de s'occuper!

23. Decembre 1776.



RÉPONSE
DE
MONSIEUR DE VOLTAIRE.

Je ne puis trop Vous remercier du Mémoire que Vous avez eu la bonté de m'envoyer : il me paroît excellent pour le fond & pour la forme. Le commencement eſt plein d'une éloquence touchante, & la fin paroît d'une raiſon convaincante. Mais Vos clients ont à combattre un ennemi bien plus fort que la raiſon & l'éloquence, c'eſt l'intérêt, & ce qu'il y a de pis, c'eſt que cet intérêt eſt mal entendu. Il eſt certain que les Moines, Chanoines de *Saint-Claude* pourroient gagner bien davantage avec de bons Fermiers qu'avec des eſclaves. Je ne verrai point la fin de ce procès, je vais inceſſam-

ment dans un pays où on ne trouve ni esclaves, ni tyrans.

J'ai l'honneur d'être avec l'estime respectueuse que je Vous dois,

Le 9. de Janvier 1777,
à Ferney.



A

MONSIEUR LE BRUN.

Vous m'avez accoutumé, Monſieur, à oſer joindre mon nom à celui de *Corneille*, mais ce n'eſt que quand il s'agit de ſa Nièce. Nous eſpérons beaucoup d'elle, ma nièce & moi. J'eſpère que je Vous devrai une des grandes conſolations de ma vieilleſſe, celle d'avoir contribué à l'éducation de la couſine de *Chimène*, de *Cornelie* & de *Camille*. Il faut que je Vous diſe encore qu'elle remplit exactement tous les devoirs de la Religion, & que nos Curés & nôtre Evêque ſont très contens de la maniere dont on ſe gouverne dans nos terres. Les . . . les . . . . en ſeront peut-être fachés, mais je ne peux qu'y faire. Les Philoſophes ſer-

vent Dieu & le Roi, quoique ces Meſſieurs en diſent. Nous ne ſommes à la vérité, ni Janſéniſtes, ni Moliniſtes, ni frondeurs; nous nous contentons d'être François & Catholiques fort uniment. Cela doit paroître bien horrible à l'Auteur des nouvelles Eccléſiaſtiques. Pour ce malheureux *Waſp*, ce n'eſt qu'un *Marſias* qu'*Apollon* doit écorcher. Je vois aſſez par Vos Vers & par Votre Proſe, combien Vous devez mépriſer certaines gens, qui ſont l'opprobre de nôtre Littérature. Je Vous eſtime autant que je les dédaigne; Votre diſtinction entre le public & le vulgaire eſt bien d'un homme qui mérite les ſuffrages du public. Daignez y joindre le mien, & compter ſur la parfaite eſtime, j'oſe dire ſur l'amitié, de Votre obéiſſant ſerviteur

VOLTAIRE.

LETTRE
DE
MONSIEUR DE VOLTAIRE
A
MONSIEUR PIGAL.

Cher PHIDIAS, Votre ſtatue
Me fait mille fois trop d'honneur.
Mais quand Votre main s'évertue
A ſculpter Votre ſerviteur,
Vous agacez l'eſprit railleur,
Qui depuis ſi longtems me hue,

. . . .

. . . .

Attendez que le deſtructeur,
Qui nous conſume & qui nous tue,
Le tems aidé de mon Paſteur
Ait d'un bras exterminateur,
Enterré ma tête chenue.
Que ferez Vous d'un pauvre Auteur
Dont la taille & le cou de grue
Et la mine très peu jouflue
Feront rire le Connoiſſeur?

Sculptez nous quelque beauté nue,
De qui la chair blanche & dodue
Séduiſe l'œil du ſpectateur,
Et qui dans ſon ame inſinue
Ces doux déſirs & cette ardeur
Dont PIGMALION, le Sculpteur,
Votre digne Prédéceſſeur,
Brula, ſi la Fable en eſt crue.

Au marbre il ſût donner un cœur
Cinq ſens, inſtrumens du bonheur,
Une ame en ſes ſens répandue;
Et ſoudain fille devenue
Cette fille reſta pourvue
De doux appas que ſa pudeur
Ne déroboit point à la vue:
Même elle ſût plus diſſolue
Que ſon Père & ſon Créateur.

Que cet exemple ſi flatteur
Par Vos beaux ſoins ſe perpétue!



LET-

SUR

L'HISTOIRE ROMAINE.

Vous avés dit, Mrs. en rendant compte de l'ouvrage de Mr. *Hocke*, que *l'Histoire Romaine* est encore à faire parmi nous, & rien n'est plus vrai. Il étoit pardonnable aux Historiens Romains d'illustrer les premiers tems de la République par des Fables qu'il n'est pas permis de transcrire que pour les refuter: tout ce qui est contre la vraisemblance, doit au moins inspirer des doutes, mais l'impossible ne doit jamais être écrit.

On commence par nous dire que *Romulus* ayant rassemblé 3300 bandits, bâtit le Bourg de *Rome* de mille pas en quarré; or mille pas en quarré suffiroient à peine pour deux métairies; comment 3300 hommes auroient-ils pû habiter ce Bourg?

Quels étoient les prétendus Rois de ce ramas de quelques brigands? n'étoient-ils pas visiblement des Chefs de voleurs qui partageoient un Gouvernement tumultueux avec une petite horde féroce & indisciplinée?

Ne doit-on pas, quand on compile l'Histoire ancienne, faire sentir l'énorme différence de ces Capitaines de bandits avec de véritables Rois d'une Nation puissante?

Il est averé par l'aveu des Ecrivains Romains, que pendant près de quatre siècles l'Etat Romain n'eut pas plus de dix lieues en longueur & autant en largeur. L'Etat de *Gènes* est beaucoup plus considérable aujourd'hui que la République Romaine ne l'étoit alors.

Ce ne fût que l'an 360 que *Veïs* fût prise après une espèce de siège ou de blocus qui avoit duré dix an-

nées. *Veïs* étoit auprès de l'endroit où eſt aujourd'hui *Civita-Vecchia*, à cinq ou ſix lieues de *Rome*; & le terrain autour de *Rome*, Capitale de l'Europe, a toûjours été ſi ſtérile que le Peuple voulut quitter ſa patrie pour aller s'établir à *Veïs*.

Aucune de ſes guerres juſqu'à celle de *Pyrrhus* ne mériteroit de place dans l'Hiſtoire ſi elles n'avoient été le prélude de ſes grandes conquêtes: tous ces événemens juſqu'au tems de *Pyrrhus* ſont pour la plûpart ſi petits & ſi obſcurs qu'il fallut les relever par des prodiges incroyables ou par des faits deſtitués de vraiſemblance, depuis l'avanture de la louve qui nourrit *Romulus* & *Remus*, & depuis celles de *Lucrece*, de *Clélie*, de *Curtius*, juſqu'à la prétendue Lettre du Médecin de *Pyrrhus* qui propoſa dit-on, aux Romains d'empoi-

ſonner ſon maître moyennant une récompenſe proportionnée à ce ſervice: quelle récompenſe pouvoient lui donner les Romains qui n'avoient alors ni or ni argent? & comment ſoupçonne-t-on, un Médecin Grec d'être aſſez imbécile pour écrire une telle Lettre?

Tous nos compilateurs recueillent ces Contes ſans le moindre examen; tous ſont Copiſtes, aucun n'eſt Philoſophe: on les voit tous honorer du nom de *vertueux* des hommes qui au fond n'ont jamais été que des brigands courageux; ils nous répetent que la vertu Romaine fut enfin corrompue par les richeſſes & par le luxe, comme s'il y avoit de la vertu à piller les Nations, & qu'il n'y eut du vice qu'à jouïr de ce qu'on a volé. Si on a voulu faire un traité de morale au lieu d'une Hiſtoire, on a

dû inſpirer encore plus d'horreur pour les déprédations des Romains que pour l'uſage qu'ils firent des tréſors ravis à tant de Nations qu'ils dépouillerent l'une après l'autre.

Nos Hiſtoriens modernes de ces tems reculés auroient dû diſcerner au moins les tems dont ils parlent; il ne faut pas traiter le combat peu vraiſemblable des *Horaces* & de *Curiaces*, l'Avanture romaneſque de *Lucrèce*, celle de *Clélie*, celle de *Curtius*, comme les batailles de *Pharſale* & d'*Actium:* il eſt eſſentiel de diſtinguer le ſiècle de *Cicéron* de ceux où les Romains ne ſavoient ni lire ni écrire & ne comptoient les années que par des clous fichés dans le Capitole: en un mot toutes les Hiſtoires Romaines que nous avons dans les langues modernes n'ont point encore ſatisfait les lecteurs.

Perſonne n'a encore recherché avec ſuccès ce qu'étoit un peuple attaché ſcrupuleuſement aux ſuperſtitions, & qui ne ſût jamais regler le tems des fêtes, qui ne ſût même pendant près de cinq cens ans ce que c'étoit qu'un cadran au ſoleil; un Peuple dont le Sénat ſe piqua quelquefois d'humanité, & dont ce même Sénat immola aux Dieux deux Grecs & deux Gauloiſes pour expier la galanterie d'une de ſes Veſtales; un Peuple toûjours expoſé aux bleſſures & qui n'eut qu'au bout de cinq ſiècles ſon ſeul & premier Médecin, qui étoit à la fois Chirurgien & Apoticaire.

Le ſeul Art de ce Peuple fût la guerre pendant ſix cens années, & comme il étoit toûjours armé; il vainquit tour à tour les Nations qui n'étoient pas continuellement ſous les armes.

L'Auteur du petit Volume ſur la grandeur & la décadence des Romains nous en apprend plus que les énormes livres des Hiſtoriens modernes; il eut ſeul été digne de faire cette Hiſtoire s'il eut pût réſiſter ſurtout à l'eſprit de ſyſtème & au plaiſir de donner ſouvent des penſées ingénieuſes pour des raiſons.

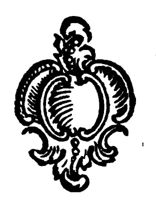
Un des défauts qui rendent la lecture des nouvelles Hiſtoires Romaines peu ſupportable, c'eſt que les Auteurs veulent entrer dans des détails comme *Tite-Live;* ils ne ſongent pas que *Tite-Live* écrivoit pour ſa Nation, à qui ces détails étoient précieux: c'eſt bien mal connoître les hommes, d'imaginer que des François s'intéreſſeront aux marches & aux contremarches d'un Conſul qui fait la guerre aux Samnites & aux Volsques, comme nous nous inté-

reſſons à la bataille d'*Ivri* & au paſſage du *Rhin* à la nage.

Toute Hiſtoire ancienne doit être écrite différemment de la nôtre, & c'eſt à ces convenances que les Auteurs des Hiſtoires anciennes ont manqué: ils répetent & ils allongent des harangues qui ne furent jamais prononcées, plus ſoigneux de faire parade d'une éloquence déplacée que de diſcuter des vérités utiles: les exagérations ſouvent puériles, les fauſſes évaluations des monnoyes de l'antiquité & de la richeſſe des Etats induiſent en erreur les ignorans & font peine aux hommes inſtruits: on imprime de nos jours qu'*Archimede* lançoit des traits à quelque diſtance que ce fût, qu'il élevoit une galere du milieu de l'eau, & la tranſportoit ſur le rivage en remuant le bout du doigt,

qu'il en coutoit 600 mille écus pour nettoyer les égouts de *Rome*, &c.

Les Hiſtoires plus anciennes ſont encore écrites avec moins d'attention: la ſaine Critique y eſt plus négligée; le merveilleux, l'incroyable y domine: il ſemble qu'on ait écrit pour des enfans plus que pour des hommes: le ſiècle éclairé où nous vivons exige dans les Auteurs une raiſon plus cultivée.



LETTRE
A
MADAME LA C. D. B.

Madame,

Mr. *de la B.* m'a dit que Vous lui aviez ordonné de m'embraſſer des deux côtés de Votre part.

Quoi! deux baiſers ſur la fin de ma vie!
Quel paſſeport Vous daignez m'envoyer.
Deux! c'eſt trop d'un, adorable EGERIE,
Je ſerois mort de plaiſir au premier.

Il m'a montré Votre portrait; ne Vous fachez pas, Madame, ſi j'ai la liberté de lui rendre les deux baiſers.

Vous ne pouvez empêcher cet hommage,
Foible tribut de quiconque a des yeux,
C'eſt aux mortels d'adorer Votre image;
L'original étoit fait pour les Dieux.

J'ai entendu plusieurs morceaux de la *Pandore* de Mr. *de la B.* ils m'ont paru bien dignes de Votre protection, la faveur donnée aux véritables beaux Arts est la seule chose qui puisse augmenter l'éclat dont Vous brillez.

Daignez agréer, Madame, le profond respect d'un vieux solitaire, dont le cœur n'a presque plus d'autre sentiment que celui de la réconnoissance.



LETTRE
DE
MONSIEUR DE VOLTAIRE
A
MONSIEUR DESMAHIS.

Ainfi BACHAUMONT & CHAPELLE
Ecrivoient dans le bon vieux tems;
Et leurs fimples amufemens
Ont rendu leur gloire immortelle.
Occupés d'un heureux loifir,
Eloignés de s'en faire accroire
Ils n'ont cherché que le plaifir,
Et font au temple de mémoire.
Vous avez leur Art enchanteur
D'embellir une bagatelle.
Ils Vous ont fervi de modele,
Et Vous auriez été le leur.

Mais ils écrivoient au gros gourmand, au buveur *Brouffin*, avec lequel ils foupoient; & Vous n'écrivés,

Meſſieurs, qu'à un vieux Philoſophe qui cultive la terre. Je finis comme *Virgile* commença, par les géorgiques: voilà tout ce que j'avois de commun avec lui. J'y ajoute encore que les *Horaces* de nos jours m'écrivent de très jolis Vers.

Souvenez-Vous qu'*Horace* fit un voyage vers *Naples*, où il rencontra ce *Virgile*, qui, diſoit-il, étoit un très bon homme auſſi; mais ce n'eſt pas aſſez pour de beaux eſprits de *Paris*, que je ſois bon-homme, il faudroit quelque choſe de mieux pour Vous faire entreprendre le voyage des Alpes, qui n'eſt pas ſi plaiſant que celui d'*Horace*, Votre devancier.

Je crois que, malgré les mauvais livres qui pleuvent, il y a encore dans *Paris* aſſez de goût, pour que les Commis de la Poſte, n'ignorent

pas la demeure des gens de Votre efpèce. Vous ne m'avez point donné d'adreffe. Je préfente à tout hazard mes obéiffances très-humbles à nos deux confrères. Le Gentil-Homme ordinaire du Roi eft doublement mon camarade; car le Roi m'a confervé mon brevet; mais le Dieu des Vers m'a ôté le fien.

Rien de fi trifte qu'un Poëte Vétéran : *Nunc itaque & verfus & cætera Ludiera.* P. S. Mais j'aime paffionnément les Vers, quand on en fait comme Vous. Je me borne à Vous lire, & à Vous dire combien je Vous aime tous deux.



LETTRE
DE
MONSIEUR DE VOLTAIRE
A
MONSIEUR COLINI.

Ferney 26. Janvier 1778.

Le vieux malade, mon cher ami, n'a pas été en état de Vous répondre au commencement de cet hyvèr. La nature a donné à mon ame un étui très foible & très mauvais, qui ne peut guéres ſoutenir à l'âge de quatre-vingt quatre ans le voiſinage des Alpes, & les inondation de neige. Ma décrépitude eſt accablée de plus d'une maniere. Je n'en ſuis pas moins ſenſible à Votre ſouvenir & à Votre amitié.

Je Vous fais mon compliment ſur le bonheur que Vous avez de ſervir

un Maître, dont la tête eſt actuellement ornée de deux belles Couronnes Electorales.

La nouvelle des trente mille Autrichiens campés à *Straubingen* allarme nos pacifiques Suiſſes. Je n'ai pu m'imaginer que l'Empereur veuille, pour ſon coup d'eſſai, Vous faire la guerre. On dit qu'il ne s'agit que d'un paſſage. Mais ne peut-on point paſſer ſans avoir trente mille hommes à ſa ſuite? Je ne ſuis pas politique, je me borne, mon cher ami, à Vous ſouhaiter de la paix & du bonheur. Je Vous embraſſe de tout mon cœur.

Le vieux Malade V.

TABLE

LETTRE
DE
MONSIEUR DE VOLTAIRE
A
S. A. S. MGR. LE LANDGRAVE DE HESSE.

A Francfort le 11. Juin 1753.

Monseigneur,

J'ai tardé longtems à remercier Votre Altesse Sérénissime de ses bontés, & de celles de Mgr. le Landgrave que je Vous dois. Je me mets à ses pieds & aux Votres. Je suis tombé très malade ici, & ce n'est que dans un très court intervalle des accès de mes maux que j'ai la force de Vous écrire. Je saisis ce moment pour remplir mon devoir. Si je pouvois écrire un peu plus au long, je

parlerois à V. A. S. de son Cabinet de Physique; des expériences qui peuvent être utiles & de celles qui ne sont qu'amusantes, de la défiance où l'on doit être des explications de tous les Philosophes dès qu'elles ne portent pas avec elles une évidence frappante; & de l'amour de la vérité qui est au dessus de la Physique; mais en voilà trop pour un malade, qui n'a pas toute sa tête, & qui dans ce moment ne peut répondre que des sentimens de son cœur qui l'attacheront toute sa vie à V. A. S. avec le plus profond respect & l'attachement le plus inviolable.

Je le conjure de me mettre aux pieds de Mgr. le Landgrave. Vous êtes au dessus des étiquettes des formalités. J'ai l'honneur, &c.

VOLTAIRE.

AU MEME.

A Schwetzingen près de Manheim le 4. Août 1753.

Monseigneur.

Votre Alteſſe Séréniſſime m'a commandé de lui apprendre la ſuite de l'avanture odieuſe de *Francfort.* Le Roi de Pruſſe l'a fait déſavouer par ſon Envoyé en France. Cependant le brigandage exercé par *Freitag* qui ſe dit Miniſtre du Roi de Pruſſe à *Francfort*, n'a pas encore été reparé, les effets volés n'ont point été reſtitués, & on n'a point rendu encore l'argent qu'on avoit pris dans nos poches. Il ne faut point de formalités pour voler, & il en faut pour reſtituer. Il y a une grande apparence que le Conſeil de la ville de *Francfort* ne voudra pas ſe couvrir d'op-

probre, & on doit espérer que le Roi de Prusse fera justice du malheureux qui pour se faire valoir d'un côté auprès de son maître, & de l'autre pour dépouiller des étrangers, a commis des violences si atroces. Il auroit peut-être fallu être sur les lieux pour obtenir une justice plus prompte. Voilà en partie pourquoi j'avois eu dessein de passer quelques semaines à *Hanau*; mais ma santé, & les bontés de ma Cour m'ont rappellé en France. Et je compte y retourner après avoir profité quelque tems des agrémens de la Cour de *Manheim* dont je jouis sans oublier ceux de la Vôtre. Je serai pénétré toute ma vie, Mgr. des bontés dont V. A. S. m'a honoré depuis que j'ai eu l'honneur de lui faire ma Cour à *Paris*. Si j'étois plus jeune, je me flatterois de pouvoir encore venir me mettre à ses pieds.

Mais si je n'ai pas cette consolation, j'aurai dumoins celle de penser que Vous me conservez Votre bienveillance, & je serai attaché à Votre Altesse Sérénissime jusqu'au dernier moment de ma vie avec le plus profond respect & le plus tendre dévouement.

AU MEME

A Colmar le 23. Avril 1754.

Monseigneur,

Le souvenir dont Votre Altesse Sérénissime m'honore, me pénétre de reconnoissance. J'ai l'honneur de lui envoyer les deux Volumes des Annales de l'Empire, par les voitures publiques. Vous jugez très bien, Monseigneur, que cette forme d'Annales ne comporte pas les agrémens de l'Histoire. C'est une suite de la solidité de Votre esprit de savoir distinguer les sortes qui sont propres à chaque ouvrage.

Je suis faché que V. A. S. ait l'Edition de Hollande de mes foibles ouvrages. La seule passable est celle de *Leipsic* de 1752. Mais je suis trop loin de *Leipsic* pour Vous présenter à pré-

lui cette Edition. Je ne manquerai pas d'avoir cet honneur si ma mauvaise santé me permettoit de faire encore un tour en Allemagne.

M'est-il permis de me mettre aux pieds de S. A. S. Mgr. le Landgrave & de Madame la Princesse.

Ce seroit une grande satisfaction pour moi, si je pouvois venir Vous présenter encore dans Votre Cour le profond respect & le véritable attachement avec lesquels je serai toute ma vie,

Monseigneur,

de V. A. S.

Le très-humble &c.

AU MEME

A Colmar le 14. May 1754.

Monseigneur,

Je suis toûjours émerveillé de Votre belle écriture. La plûpart des Princes grifonnent, & Votre Altesse Sérénissime aura peine à trouver des Secretaires qui écrivent aussi bien qu'Elle. Permettez-moi d'en dire autant de Votre stile. Ce que Vous dites des *Songes physiques* est bien digne d'un esprit fait pour la vérité. Je ne sais qui est l'Auteur de cet ouvrage, que je n'ai point vû. Mais Votre extrait vaut assûrément mieux que le livre.

On fait à présent à *Colmar* une expérience de Physique fort au dessus de celles de l'Abbé *Nolet.* Elle est

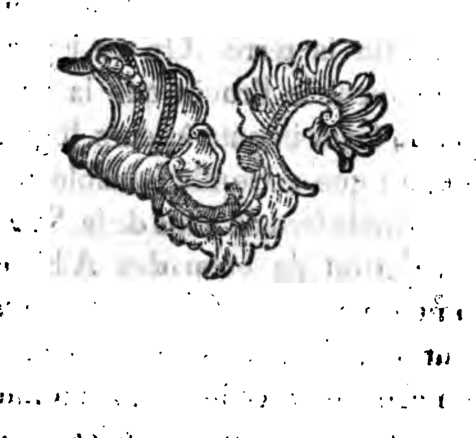
doublement de Votre ressort, puisque Vous êtes Physicien & Prince: il s'agit de tuer le plus d'hommes qu'on pourra au meilleur marché possible; au moyen d'une poudre nouvelle faite avec du sel qu'on convertit en salpêtre. Le secret a déja fait beaucoup de bruit en Allemagne; & a été proposé en Angleterre, & en Dannemark. En effet on a fait de bon salpêtre avec du sel, en y versant beaucoup d'esprit de nitre, c'est-à-dire on a fait du salpêtre avec du salpêtre à grands fraix, comme on fait de l'or. Et ce n'est pas là notre compte. Les deux Opérateurs qui travaillent à *Colmar* en présence des Députés de la Compagnie des Poudres de France, ont demandé quatre cens cinquante mille écus d'Allemagne pour leur secret, & un quart dans le bénéfice de la Vente. Ces propositions ont fait

croire qu'ils ſont ſûrs de leur opération. L'un eſt un Baron de Saxe nommé *Planets*, l'autre un Notaire de *Manheim* nommé *Boull* qui fait actuellement de l'or aux *Deuxponts*, & qui a quitté ſon creuſet pour les chaudieres de *Colmar*. Il y a trois mois qu'ils diſent que la converſion ſe fera demain. Enfin le Baron eſt parti pour aller demander en Saxe de nouvelles inſtructions à un de ſes freres qui eſt grand Magicien. Le Notaire reſte toûjours pour achever ſon acte authentique ; & il attend patiemment que le nitre de l'air vienne cuire ſon ſel dans ſes chaudieres & le faire ſalpêtre. Il eſt bien beau à un homme comme lui de quitter le grand œuvre pour ces bagatelles. Juſqu'à préſent le nitre de l'air ne l'a pas exaucé. Mais il ne doute pas du ſuccès. Voilà de ces cas où il ne faut avoir de

ſoi que celle de *St. Thomas*, & demander à voir & à toucher.

Je ſuis bien faché, Mgr. d'aller à *Plombières* pendant que V. A. S. va à *Spa* & à *Aix*. Peut-être ne dirigerai-je pas toûjours ma courſe ſi mal.

Je renouvelle à V. A. S. Mgr. mon reſpect &c.



AU MEME.

Au Château de Ferney le 24. Fevrier 1764.

Monſeigneur,

L'aveugle remercie Votre Alteſſe Séréniſſime pour les roués & autres martirs; Votre bonne œuvre pourra être recompenſée dans le ciel; mais elle n'y ſera pas plus louée qu'elle l'eſt ſur la terre. On va juger inceſſamment le Procès que la pauvre famille *Calas* intente à leurs Juges. Il eſt vrai que cette abominable avanture ſemble être du tems de la *St. Barthelemi*, ou de celui des Albigeois. La raiſon a beau élever ſon trône parmi nous, le fanatiſme dreſſe encore ſes échaffauts; & il faut bien du tems pour que la Philoſophie triomphe de ce monſtre entierement.

J'ai encore à remercier V. A. S. d'avoir donné la préférence aux Acteurs françois ſur les chatrés Italiens. Je n'ai jamais pû m'accoutumer à voir les rôles de *Céſar* & d'*Alexandre* fredonner en fauſſet par un Chapon. Vous avez bien raiſon de faire plus de cas de Votre cœur & de Votre eſprit que de Vos oreilles. Que n'ai-je de la ſanté & de la jeuneſſe, j'irois à *Caſſel* & n'irois pas plus loin.

Agréez le profond &c.

AU MEME.

A Ferney le 7. Avril 1764.

Monseigneur,

Si je ſuivois les mouvemens de mon cœur j'importunerois plus ſouvent de mes Lettres Votre Alteſſe Séréniſſime; mais que peut un pauvre ſolitaire, malade, vieux & mourant, inutile au monde & à lui même? Votre Alteſſe Séréniſſime me parle de Tragédies; donnez-moi de la jeuneſſe & de la ſanté, & je Vous promets alors deux Tragédies par an; je viendrai même les jouer à *Caſſel*, car j'étois autrefois un aſſez bon Acteur. Rajeuniſſez auſſi Mademoiſelle *Gauſſin* qui n'a rien à faire, & qui ſera fort aiſe de recevoir de Vous cette petite faveur. Nous nous mettrons

tous les deux à la tête de Votre Troupe, & nous tâcherons de Vous amuser; mais j'ai bien peur d'aller bientôt faire des Tragédies dans l'autre monde; pour peu que *Belzebuth* aime le Théatre, je ferai son homme. Les dévôts disent en effet que le Théatre est une œuvre du démon; si cela est, le démon est fort aimable, car de tous les plaisirs de l'ame je tiens que le premier est une Tragédie bien jouée.

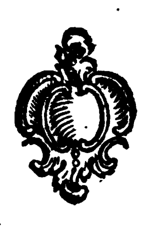
J'envie le sort d'un Génevois qui va faire sa cour à Votre Altesse Sérénissime. Il est bien heureux, mais il est digne de l'être; c'est un homme plein d'esprit & de sagesse. La liberté génevoise est une belle chose, mais l'honneur de Vous approcher vaut encore mieux.

Je songe, Monseigneur, que pour perfectionner Votre Troupe, Vous

pourriez prendre au lieu des Chapons d'Italie que Vous n'aimez point, quelques-uns de nos Jésuites reformés; ils passoient pour être les meilleurs Comédiens du monde; je crois qu'on les auroit actuellement à fort bon marché.

Pardonnez à un vieillard presque aveugle de ne Vous pas écrire de sa main.

Je suis &c.



AU

AU MEME.

A Ferney le 21. Juin 1766.

Monſeigneur,

Les maladies qui perſécutent ma vieilleſſe ſans relâche, m'ont privé longtems de l'honneur de renouveller mes hommages à V. A. S. Souffrez que l'amour de la juſtice & la compaſſion pour les malheureux, m'inſpirent un peu de hardieſſe. Ce ſont Vos propres ſentimens qui encouragent les miens. J'ai penſé qu'un eſprit auſſi philoſophique que le Vôtre, & un cœur auſſi généreux protégeroient une cauſe qui eſt celle du genre humain.

Permettez, Monſeigneur que Votre nom ſoit publié au premier rang de ceux qui auront daigné aider les deffenſeurs de l'innocence, à la ſecou-

rir contre l'oppreſſion. Les bienfaiteurs de l'humanité doivent être connus. Leur nom ſera cher à tous les eſprits tolérans & à toutes les ames ſenſibles.

Je ſuis perſuadé que V. A. S. ſera touchée après avoir lû ſeulement la page qui expoſe le malheur des *Sirven*. Pluſieurs perſonnes ſe ſont réunies dans le deſſein de pourſuivre cette affaire comme celle des *Calas*. Nous ne demandons qu'un leger ſecours. Nous ſavons que Vos ſujets ont le premier droit à Vos généroſités. La moindre marque de Vos bontés ſera précieuſe. Que ne puis-je les venir implorer moi-même, & être témoin du bonheur qu'on goûte dans Vos Etats. Je ſuis réduit à ne préſenter que de loin le profond reſpect & le dévouement inviolable avec lequel

je ſerai juſqu'au dernier moment de ma vie.

Monſeigneur,

de V. A. S.

Le très-humble &c.



AU MEME.

A Ferney le 25. Août 1766.

Monseigneur,

Pourquoi mon âge & mes maux me réduisent-ils à ne remercier Votre Altesse Sérénissime qu'en lui écrivant. Pourquoi suis-je privé de la consolation de Vous faire ma Cour! J'ai été pénétré au fond du cœur de voir en Vous un Prince philosophe. La justesse de Votre esprit & la vérité de Vos sentimens m'ont charmé. Votre façon de penser semble réparer les actions tiranniques que la superstition a fait commettre à tand de Princes. Vous êtes éclairé & bienfaisant. Que de Princes ne sont ni l'un ni l'autre! Mais en récompense ils ont un Confesseur, & ils gagnent le

Paradis en mangeant le vendredi pour deux cens écus de marée.

Votre Alteſſe Séréniſſime m'a attaché à Elle, je ne ſouhaite de la ſanté que pour m'aller mettre à ſes pieds. Je ne vais jamais à la ville de *Calvin:* mais je veux aller à la Capitale d'un Prince qui eſt religieux & tolérant. Puiſſe la nature m'en donner la force, comme elle m'en donne le déſir.

Votre Alteſſe Séréniſſime m'a paru avoir envie de voir les livres nouveaux qui peuvent être dignes d'Elle. Il en paroît un intitulé *le Recueil néceſſaire.* Il y a ſurtout dans ce Recueil un ouvrage de Mylord *Bolingbrooke* qui m'a paru ce qu'on a jamais écrit de plus fort contre la ſuperſtition. Je crois qu'on le trouve à *Francfort*, mais j'en ai un exemplai-

re broché que je Lui enverrai ſi Elle le ſouhaite, ſoit par la poſte, ſoit par les chariots. Cette derniere voye eſt un peu trop longue. J'attendrai ſes ordres.

Je ſuis &c.



AU MEME.

A Ferney le 13. Janvier 1767.

Monſeigneur,

Comme je ſais que Vous aimez paſſionnément les hypocrites, je prends la liberté de Vous envoyer pour Vos étrennes un petit Eloge de l'Hypocriſie adreſſé à un digne Prédicant de *Géneve*. Si cela peut amuſer V. A. S. l'Auteur, quelqu'il ſoit ſera trop heureux. . . . . . .

V. A. S. eſt informée ſans doute de la guerre que les Troupes invincibles de S. M. très-chrêtienne font à l'Auguſte République de *Géneve*. Le quartier général eſt à ma porte. Il y a déja eu beaucoup de beure & de fromage d'enlevés, beaucoup d'œufs caſſés, beaucoup de vin bû, & point de ſang répandu. La communication

étant interdite entre les deux Empires, je me trouve bloqué dans ce petit Château que V. A. S. a honoré de sa présence. (*) Cette guerre ressemble assez à la *Secchia rapita*, & si j'étois plus jeune je la chanterois assûrément en Vers burlesques. Les Prédicans, les Catins & surtout le vénérable *Covelle*, y joueroient un beau rôle. Il est vrai que les Génevois ne se connoissent pas en Vers, mais cela pourroit réjouir les Princes aimables qui s'y connoissent. La seule chose que j'ambitionne à présent Monseigneur, ce seroit de venir au printems Vous renouveller mes sincéres hommages.

J'ai l'honneur &c.

(*) Lorsque Mgr. le Landgrave descendoit de voiture, Mr. de *Voltaire* étoit sur la porte du Château & s'écria : *Domine non sum dignus ut intres sub tectum meum.*

TABLE

TABLE
DES
MATIERES
DU
TOME VI.

